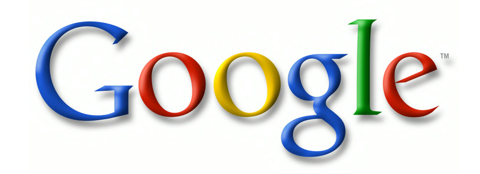
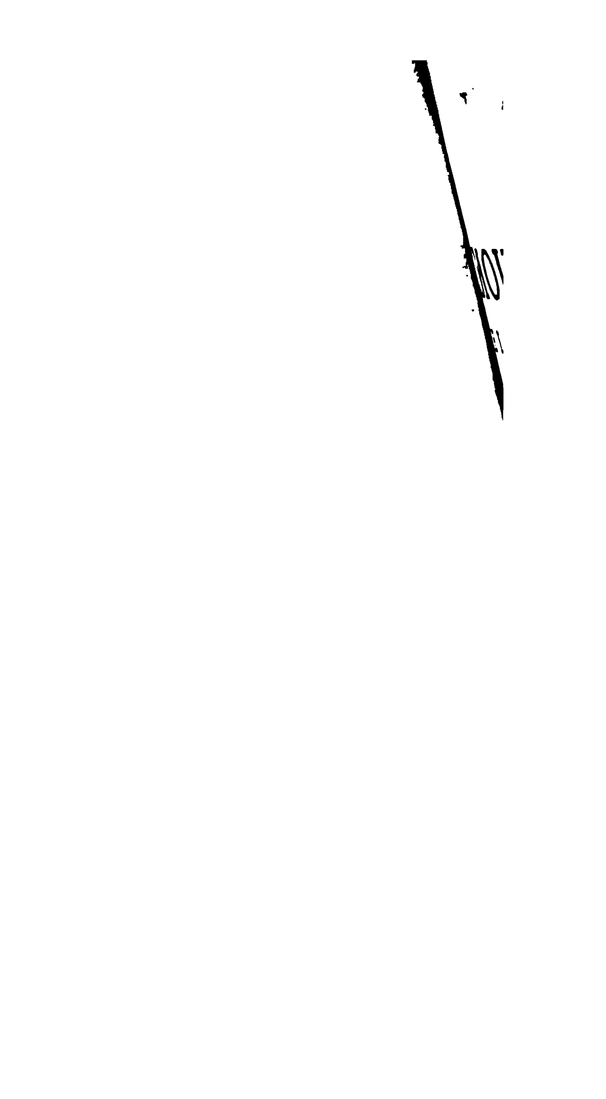

Google







OMMAIRES

U TOME SECOND

ES MEMOIRES

DE MONSIEUR

E COMTE D ***,

AVANT SA RETRAITE,

igés par M. de Saint-Evremond.

IVRE CINQUIÉME.

La Reine lui donne un Régiment, ibi

Le Comte apprend qu'un Magistrat s'retiré du monde ; il le va voir & lui dé qu'il est dans la disposition de vivre da retraite, 5. *Ce Magistrat lui en fait em ger toutes les difficultés*, ibid. & suiv *voyant dans la faveur de la Reine*, *pense plus à la retraite*, 7. *Il devient a reux d'une des filles de la Reine, qui maîtresse du Duc de Guise*, 8. *Histoir cette fille*, 9. & suiv. *Le Comte lui déc son amour & se réjouit de se voir préfer Duc de Guise*, 11. *Il est la dupe de sa nité*, ibid. *Le Duc de Guise lui fait c dence que sa maîtresse avoit une intrigue un homme à qui il vouloit faire donne étrivières*, 12. *Le Comte croyant que c' de lui dont il parloit, lui répond fièrem* ibid. *Ils s'expliquent, & cette conversa persuade au Duc que le Comte est son ri* 13. *Le Duc en avertit son frere, qui la fait des réprimandes*, ibid. *Il reçoit o de se rendre à son Régiment, & part voir ni le Duc de Guise, ni sa maîtr* 14. *A peine il y est arrivé, qu'il reçoit lettre de cette fille, qui lui fait des plai d'avoir découvert au Duc l'intrigue q avoient ensemble*, ibid. *Le Comte lui m que c'est l'amour qu'elle a pour un Bourg qui a indisposé le Duc contr'elle*, 15.

drid, 29. *Le Comte avertit Manrique, en présence de cette fille, qu'elle les trompe tous les deux*, 30. *L'Espagnol la menace en mettant la main sur la garde de son épée*, ibid. *Cette fille se saisit de son épée, & en perce son Amant Espagnol*, 31. *Le Comte demeure caché dans une cave le reste du jour*, 32. *Dès que l'affaire est appaisée, elle le fait venir dans sa chambre*, 33. *Elle lui jure qu'elle n'aime que lui, & ils sont la paix*, ibid. *Elle obtient un passeport pour elle & pour ses gens, à la faveur duquel le Comte se sauve déguisé en Muletier*, 34. & suiv. *Il arrive à sa terre, où il reste deux jours, & revient à Paris*, 35. *Il bénit Dieu d'être sorti si heureusement de Bruxelles*, 36. *Ce que devient cette fille*, 37. & suiv.

Le Comte n'est pas plûtôt sorti de cette intrigue, qu'il se rembarque dans une autre, 38. *Il devient amoureux de la niéce d'une Dévote*, ibid. *Portrait & caractére de cette fille*, ibid. & suiv. *Il lui déclare ses sentimens, ausquels elle répond de maniére à lui faire sentir qu'il ne lui étoit pas indifférent*, 39. *Les espérances du Comte sont aussi-tôt renversées que conçûes par la jalousie de la niéce contre la tante, & celle de la tante contre la niéce*, 40. & suiv. *Le Comte s'étant trouvé à plusieurs assemblées de Dévotes, avec lesquelles il parloit de Religion & de*



LIVRE SIXIÉME.

personne de ce rang, ibid. & suiv. *A peine il est rentré chez lui, qu'on le vient appeller pour se battre*, 81. *Il demande un éclaircissement avec la personne qui le fait appeller*, ibid. *Il tâche à se justifier dans son esprit*, 82. *Ils se donnent parole pour se battre le lendemain*, ibid. *Précaution qu'ils prennent pour que ce duel ne soit point connu*, 83. *Le Comte met son Adversaire hors d'état de se défendre, & ne pense qu'à le secourir*, ibid. *Ils remontent en carosse & viennent déjeûner chez le Comte*, ibid. *Réfléxions qu'il fait sur le malheur de la Noblesse d'être obligée d'en venir à cette extrêmité, pour le moindre point d'honneur*, 84.

LIVRE SIXIÉME.

LE *Comte & son Adversaire s'étant expliqués du sujet de leur différend, après le combat, ils redeviennent amis*, 85. *Histoire de la Princesse, sous le nom d'Aspasie*, ibid. & suiv. *Le Comte, après le siége de la Capelle, prend la poste & revient à Chantilli où étoit le Roi, & où la Reine de Suéde devoit faire son entrée*, 96. *Raisons qui l'engagent à voir cette Princesse*, ibid. *Il trouve à sa Cour un de ses amis qu'il avoit*

choix étoit fait, 129. *Il veut combattre ce dessein, mais il s'y rend, craignant que le Comte ne fist quelque folie*, 130.

Le Comte va voir la Demoiselle, à qui il explique ses sentimens, ibid. & suiv. *Elle lui demande du temps pour se consulter, & l'assure qu'elle n'épousera jamais celui dont on lui a parlé*, 132. *Il est charmé de cette réponse, & lui demande permission de la voir publiquement, ce qu'elle lui refuse*, ibid. *Il la quitte en lui protestant qu'il attendra sa réponse, comme la décision de sa vie ou de sa mort*, ibid. & suiv. *Réfléxions qu'il fait sur le caractére de cette fille*, 133. *En attendant cette décision, il imagine cent galanteries qui apprennent à tout le monde qu'il aime cette Demoiselle*, ibid. & suiv. *Elle lui rend réponse, & lui marque qu'elle ne s'opposera point à leur mariage, si ses parens le trouvent à leur gré*, 134. *Le Comte se croit au comble de sa joye, tout étant disposé du côté des parens, & s'imagine qu'il n'a plus qu'à se marier*, ibid. *Il la va voir quelques jours après, & la trouve fort triste*, ibid. *Il lui en demande la raison, elle s'enferme dans sa chambre & le laisse avec sa mere*, ibid. *La mere lui déclare que le Prince de...... est amoureux de sa fille, & qu'il est prêt de l'épouser*, ibid. & suiv. *Il demande à la voir, & on la fait revenir*, 135.

terre, pour une négociation à laquelle Monſieur le Cardinal l'avoit jugé propre, ibid. & ſuiv. Motif de ce voyage, 147. Il prend les inſtructions de Monſieur le Cardinal, & part, ibid. & ſuiv. Au bout de trois ſemaines, il rapporte le traité conclu & ſigné, 148. & ſuiv. Le Comte entre dans une nouvelle intrigue avec une fille qui avoit eu part à une conſpiration contre Cromwel, 149. La veille de ſon départ de Londres, cette fille déguiſée en garçon, le vient prier de la faire paſſer en France, 150. & ſuiv. Etant arrivés à Douvre, le Comte l'engage à lui conter ſon hiſtoire, 151. Hiſtoire d'Eliſabeth d'Arcil, & de la conſpiration d'Angleterre, 152. & ſuiv. La jeuneſſe, la beauté & les careſſes de cette fille, rendent le Comte amoureux d'elle, 158.

Etant arrivé à Paris, il met cette fille chez une femme de confiance, 159. Il trouve ſa femme engagée avec les perſonnes qui jouoient le plus gros jeu, ibid. & ſuiv. Les ménagemens qu'il eſt obligé d'avoir pour les parens de ſa femme, l'obligent à diſſimuler ſon chagrin, 160. & ſuiv. Pour ſe venger, il loge ſa maîtreſſe dans une maiſon qu'il lui fait meubler, 162. Elle prend le nom de Comteſſe de Suſſex, ibid. & ſuiv. Cet état lui attire des Amans, & l'engage dans des intrigues, 165. Le Comte s'en apperçoit, &

LIVRE SEPTIÉME.

ont fait beaucoup de prisonniers ; que les pluyes continuelles ont rompu tous les chemins, & qu'il croit que Monsieur de Turenne commencera par faire investir Dunkerque, 198. *Dans le quatriéme, de la hauteur des Dunes le 5 Juin, il lui mande que Dunkerque est assiégé ; qu'ils sont maîtres d'un Fort qui les couvre ; que les Barques Angloises leur apportent des munitions de Calais, & que rien ne peut retarder la prise de cette Ville, que le courage de Monsieur le Prince*, 199. & suiv. *Dans le cinquiéme, du 8 Juin, il lui mande que les Assiégés ont fait une sortie de quinze cens hommes, & qu'ils ont été repoussés avec perte ; qu'il a perdu vingt-cinq Soldats de son Régiment ; qu'il a été blessé légerement, & qu'il ne doute point qu'il n'y ait une Bataille en forme*, 200. & suiv. *Dans le sixiéme, du 13 Juin, il lui mande que le Maréchal d'Hocquincourt a été tué d'un coup de mousquet dans une embuscade ; que Monsieur de Turenne s'étoit rendu maître de deux Dunes proches du quartier du Roi, & que leurs troupes brûloient de se battre*, 201. *Dans le septiéme, du 14 Juin, il lui mande qu'ils sortent victorieux d'une Bataille des plus signalées, & lui en fait la relation*, 202. & suiv. *Dunkerque se rend dix jours après cette Bataille, aussi bien que plusieurs autres Villes*, 204.

aventures, ibid. *Si-tôt qu'il y*
il va saluer le Roi, qui le recon-
Il le conduit à l'Appartement de
us le nom de l'Esclave Algérien,
ne conversation à ce sujet avec
la fin de laquelle elle lui fait
, & lui demande si elle le re-
d. & suiv. *Eléonor lui répond*
garde de ne pas reconnoître un
elle a l'obligation de la vie,
quoi la conversation tourne sur
nce, ibid. & suiv. *Au retour de*
le Marquis de .... *& le*
utent Eléonor, 227. *Ils pren-*
lier d ...... *pour régler leurs*
228. *Le Marquis trouve le mo-*
rer sa passion à Eléonor, 229.
fait autant, mais elle lui ré-
t qu'il est marié, 230. *Eléo-*
côté du Marquis, & lui donne
voir, ibid. & suiv. *Le Comte*
ettre piquante contre le Mar-
déclare qu'il ne l'épousera ja-
éonor ayant rendu la lettre du
rquis, ils se battent, & le
ssé, ibid. *Monsieur le Cardi-*
is leur combat, leur envoye
ir trouver, 233. *La femme*
arrivée à Saint Jean de Luz,
inence, & il en fut quitte

pour quelque mauvais traitement de sa part ; ibid. & suiv. Le Roi d'Angleterre s'étant rendu à la Conférence, le Comte reconnoît Elisabeth d'Arcil, qui suivoit ce Prince toujours déguisée en garçon, 234. Il y trouve aussi l'Hermite de Fontarabie, en qualité d'Ambassadeur de Portugal, & le Duc de Lorraine, ibid. & suiv. Caractère de ce Prince, 235. Le Comte ayant reçû une lettre d'Eléonor, par laquelle elle le prioit de la venger du Marquis d...... il la montre au Duc de Lorraine, qui lui en dit son sentiment, 236. Ils prennent le dessein d'aller chercher Eléonor qui étoit à Tolede, ibid. & suiv. Le Prince qui étoit déguisé en Courier, prend la route de Madrid, voulant aussi enlever sa maîtresse qu'il y avoit laissée, ibid. & suiv. Le Duc la voulant faire voir au Comte, il le méne dans la maison de Manrique, & il est surpris de voir que c'étoit de sa fille dont il étoit amoureux, 239. Ce qui leur arriva dans cette maison, où le Prince est obligé de déclarer qu'il est le Duc de Lorraine, ibid. & suiv. Le Duc forme le dessein d'enlever cette fille, à quelque prix que ce soit, 241. Le Comte lui remontre qu'il y auroit conscience d'enlever une fille dont il ne pourroit jamais en faire sa femme, ibid. & suiv. Le Prince approuve la remontrance du Comte, & consent de revenir en France,

visité par la Comtesse de Vinoski, à t qu'il est Allemand, & elle le fait chez elle à Varsovie, ibid. & suiv. igé d'y garder le lit pendant quinze 52. Pendant sa maladie, ses deux en-i demeuroient chez la Comtesse de Vi-eur parente, le visitoient souvent, sans oître, 253. & suiv. Ils reconnoissent que c'est leur pere, & comment, 254. v. La Reine le fait venir, & il lui rend te de l'état de sa fortune, 256. & suiv.

LIVRE HUITIÉME.

E Comte est nommé pour commander en chef avec le Général Czarneski l'Ar-ée destinée à servir contre les Moscovites les Cosaques, 258. Ils prennent la Ville e Stravicza, & ce premier succès le met en éputation, ibid. Il se contraint dans ses in-rigues amoureuses, pour ne point donner mauvais exemple à ses enfans, ibid. & suiv. Il laisse sa fille sous la conduite de la Com-tesse, sa parente, & fait faire sous lui les premieres campagnes de son fils, 259.

Le Comte ayant retrouvé à Varsovie l'A-venturiére d'Heidelberg, il s'embarque avec elle dans une nouvelle intrigue, ibid. & suiv.

cette fille, & prie le Comte de s'attacher à lui, ibid. *Le Comte ne trouvant point de sûreté à suivre la fortune du Roi Casimir, écoute les propositions du nouveau Roi, qui lui promet de l'emploi en Pologne*, 271. *Il l'envoye à Vienne, pour disposer son mariage avec la sœur de l'Empereur*, ibid. & suiv. *La Princesse qui aime le Prince Charles de Lorraine, évite le Comte pour ne point entendre parler de ce mariage*, 273. & suiv. *Il voit le Prince Charles qui lui procure une conversation avec la Princesse, dans laquelle il lui prophétise la mort prochaine du nouveau Roi*, 275. *Ce qui la détermine à l'épouser*, ibid. & suiv. *La prophétie du Comte s'accomplit, le Roi Michel meurt, & il est obligé de suivre la Reine de Pologne à Vienne*, 276. *Réfléxions qu'il fait sur les malheurs que lui ont causé les femmes*, ibid. *Il ne demeure que peu de temps à Vienne, & revient en France*, 278. *Il a la folie de vouloir paroître jeune pour continuer ses intrigues avec les femmes*, ibid. & suiv.

Dès que le Comte est arrivé à Paris, il va à la Cour pour tâcher d'avoir de l'emploi, 280. *S'y trouvant sans appui, il déplore le malheur de sa destinée*, ibid. & suiv. *Il cesse de paroître à la Cour, & se borne aux amusemens de la Ville*, 281. *L'espérance du gain le fait attacher au jeu*, 282.

son fils avec la fille de ce Duc, se
miner, 201. Madame de Chatillon,
bien qu'elle ne refusoit le Duc que
ouser Saint Albe, lui remontre les
niens de ce mariage, ibid. & suiv.
tesse lui en fait un portrait qui lui
& qui lui fait changer de sentiment,
Madame de Chatillon apprenant le des-
la Comtesse, elle lui dit de lui envoyer
Albe pour le sonder & pouvoir le con-
à fond, 203. La Comtesse l'ayant trou-
z elle, & lui ayant déguisé son des-
elle l'engage d'aller chez Madame de
lon, ce qu'il fait le lendemain, 204.
me de Chatillon & Saint Albe ont une
conversation, à la fin de laquelle elle
éclare que la Comtesse est résolue de
ser, ibid. & suiv. Pour l'en assurer,
nvoye chercher la Comtesse, qui le lui
ne, & ils prennent les mesures néces-
pour rompre avec le Duc de.... 210
. La Comtesse ayant rompu avec lui,
i fait proposer le mariage de son fils
i fille, ce qu'il refuse, 213. Elle fait
r Saint Albe à Paris, & l'épouse se-
ent, 214. & suiv. Ce mariage étant
ert, la Comtesse est blâmée & aban-
de toutes les femmes, excepté de
e de Chatillon, 215. & suiv.
mtesse marie ensuite Mademoiselle

Laval au Comte de .... son parent, 216. & suiv. *Peu de temps après, la mere de la Comtesse meurt, & la deshérite aussi-bien que son fils*, 221. *La Comtesse ayant marié son fils avantageusement, vit tranquillement avec son mari les trois premieres années de leur mariage*, 222. & suiv. *Cette félicité est troublée par un Gentilhomme, voisin de la terre où elle se retiroit pendant que son mari étoit à l'Armée*, ibid. *Ce Gentilhomme, nommé le Comte de Velley, ayant fait connoissance avec eux, leur demande un appartement dans leur maison de Paris, qui leur est octroyé par la Comtesse*, 223. *Velley ne croyant pas la Comtesse ennemie de la galanterie, se met en tête de lui plaire*, 224. *Elle ne s'offense point des commencemens de son amour, mais voyant qu'il la poursuit vivement, elle le rebute*, ibid. *Saint Albe étant revenu de l'Armée, ils viennent demeurer à Paris; Velley retire sa fille qui étoit dans un Couvent, & la présente à la Comtesse*, 225. *Au bout d'un mois, Saint Albe croyant sa femme en galanterie avec Velley, tombe dans un secret chagrin*, 226. *La Comtesse, de son côté, s'imagine que le chagrin de son mari vient de ce qu'il aime la fille de Velley, & entre en jalousie*, 227. *Velley contrefait l'écriture de Saint Albe, écrit deux Lettres & les porte à la Comtesse, comme étant de son mari, &*

RE HUITIÉME.

qu'il va faire informer contre lui, ibid. *Dans ce temps*, *Velley est arrêté & conduit à la Bastille*, 236. *La Comtesse ne doutant plus de cet enlevement*, *& craignant pour son mari*, *elle reçoit une Lettre de Mademoiselle Velley*, *qui la prie de l'aller trouver à l'Abbaye-aux-Bois*, *où son pere l'avoit fait mettre*, ibid. & suiv. *Elle ne differe point*, *& l'ayant questionnée au sujet de son mari*, *elle l'assure qu'il ne lui a jamais témoigné de passion*, 237. & suiv. *La Comtesse pleinement convaincue de la fidélité de son mari*, *& de la trahison de Velley*, *ne songe plus qu'à le faire chercher*, ibid. *Un homme lui apporte un paquet de Lettres de sa part*, 239. *Ayant appris qu'il étoit malade à Saint Florentin*, *elle prend la poste pour s'y rendre*, 241. *A son arrivée*, *trouvant son mari sans connoissance*, *elle se fait connoître*, *en lui criant de toute sa force*, *que c'est sa femme qui lui parle*, ibid. *Ses cris lui ayant fait ouvrir les yeux*, *il reconnoît sa femme*, *& revient entiérement*, ibid. & suiv. *Saint Albe ayant repris ses forces*, *sa femme lui explique la trahison de Velley*, *& lui fait voir les Lettres qui avoient été supposées*, 242. *Le mari & la femme étant parfaitement réconciliés*, *ils reviennent à Paris*, ibid & suiv.

Saint Albe étant retourné à l'Armée, *& ayant appris que Blossac tenoit de mauvais*

mortification à son oncle, ibid. *Mademoisel de Spinchal lui fait réponse, & lui fait se tir que le Comte n'est plus d'un âge à épou une jeune femme* 332 & suiv. *Cette Lettre remise entre les mains du Comte, qui tom en une espéce de confusion qui lui ôte tout se timens*, ibid. & suiv. *Ce refus le fait rentr en lui-même*, 333. & suiv. *Réfléxions qu fait sur son âge*, ibid. & suiv. *Ces réfléxio lui font approuver le procédé de Mademoise de Spinchal*, 336. *Il la va voir, & lui d mande pour reconnoissance de son amitié de ses services, d'achever le mariage qu'e a fait espérer à son neveu*, 337. *Il leur d clare le dessein qu'il a formé de vivre da la retraite*, ibid. *Il donne sa terre à son n veu, & son mariage se fait*, 338. & sui *Il va passer trois mois dans une Maison Re gieuse pour s'éprouver, sous la conduite d' homme éclairé*, ibid. & suiv. *Au bout de temps, il choisit un Couvent dans une Pr vince où il étoit inconnu, & où il a vé tranquillement jusqu'à sa mort*, 241.

Fin des Sommaires du Tome secon des Mémoires.

MEMOIR



MOIRES
E LA VIE
OMTE DE ***,
NT SA RETRAITE,
ÉS PAR MONSIEUR
INT-EVREMOND.

E CINQUIÉME.

E trouvai, à mon retour d'Ef-pagne, les chofes mieux difpo-fées que je n'aurois dû l'efpé-rer, pour être reçu agréable-ment à la Cour. Mon frere avoit réchal de Camp dans la Promo-Maréchaux d'Augnon, Palluau & & je lui fervis à faire fa cour à & à Monfieur le Cardinal. On j'avois fuivi M. le Prince; mais

il n'y avoit que la Reine qui eût appris
commiſſion qu'il m'avoit donnée à la Co
de Madrid. Elle en avoit ſouvent fait d
reproches à mon frere, qui avoit négli
de m'en inſtruire, ſoit qu'il eût des raiſo
pour me laiſſer dans le parti de Monſie
le Prince, ſoit que ſur les nouvelles qu
avoit appriſes de mes folies, il me juge
peu propre à me maintenir en France
des temps auſſi difficiles qu'ils l'étoie
alors. Mais quand il vit que j'étois revei
de moi-même, & que je paroiſſois av
envie de ne plus perdre mon temps, il n
donna les conſeils ſur tout ce que j'avoi
faire; & m'ayant vû docile à ſes inſtru
tions, il alla trouver la Reine, à laquel
il fit entendre qu'il m'avoit obligé de qu
ter Monſieur le Prince, & que même
n'avois pas peu ſervi à porter Monſieur
Prince de Conti & Madame de Longu
ville à accepter l'amniſtie. Ces deux ar
cles étoient entiérement faux, & le de
nier étoit non-ſeulement contre la vérit
mais encore contre la vraiſemblance.
n'avois eu aucun accès particulier aupr
de Monſieur le Prince de Conti, & bi
loin d'avoir contribué à porter ce Prince
retourner à la Cour, je n'appris qu'à Pa
qu'il étoit ſur le point d'y revenir, & q
Madame la Princeſſe & Monſieur le D
d'Enguien étoient partis pour Bruxelle

il n'eſt pas toujours néceſſaire, pour ſa cour, d'avoir rendu des ſervices ctifs : c'eſt aſſez de ſe faire un peu va-, & de s'attribuer, pour plaire aux ands, le ſuccès de tout ce qu'ils ſou-itent. La Reine n'examina point ſi ce l'on lui diſoit étoit vrai ; elle ſouhaitoit ardemment que Monſieur le Prince de Conti quittât le parti de Rebelles, & épou-ſât la niéce du Cardina me reçut comme ſi elle n'eût eu moi l'obliga-tion de ces deux choſes.

Mon frere voyant perſuadée de ce qu'il avoit voulu entendre, crut, pour n'être point menſon-ge, qu'il falloit que être bien auprès de Monſieur le Conti, & il m'envoya le trouver à Bordeaux où il étoit encore. Il imagina un prétexte pour ce voyage, & m'adreſſa à celui qui avoit le plus de pouvoir ſur l'eſprit de ce Prince, lui mandant qu'allant à Bordeaux pour quel-ques affaires, je ne pouvois me diſpenſer de le ſaluer, & qu'il le prioit de me pré-ſenter à lui.

Monſieur le Prince de Conti, qui ſou-haitoit encore plus de faire ſa paix que la Reine ne le deſiroit, me fit cent queſtions ſur ce qui ſe paſſoit à Paris ; & mes répon-s m'ayant donné lieu d'entrer dans ſa con-dence, il me découvrit l'envie extrême

qu'il avoit de faire tout ce qu'il plairoit à la Reine. Je me servis de ces ouvertures pour me rendre nécessaire. Ainsi, je me trouvai en droit de dire hautement ce que mon frere avoit imaginé. Je revins à la Cour, instruit de toutes les intentions de ce Prince, dont je rendis compte à la Reine, qui fut encore confirmée par ce détail, que j'avois en effet contribué à le mettre dans les dispositions où elle le souhaitoit.

Ce service imaginaire aida plus à ma fortune, que si j'avois toujours été en France, & je vis bien par le succès qu'eut l'artifice de mon frere, qu'il connoissoit parfaitement bien la Cour, & qu'il savoit que tout le secret pour y réussir, est de se faire valoir à propos, & de mentir hardiment.

La Reine me fit expédier un Brevet pour lever un Régiment, & mon frere lui ayant représenté que j'étois peu en fonds pour faire cette dépense, elle m'en donna un qui vint à vaquer par la mort de .... tué au combat de Bordilli, dans l'Armée du Maréchal Hoquincourt.

Monsieur le Prince de Conti, que j'avois laissé à Pezenas, vint à Paris au mois de Février suivant. Monsieur le Cardinal alla au-devant de lui, & l'ayant mis dans son carosse, il le mena au Louvre, où il épousa sa niéce cinq ou six jours après. Quoiqu'il n'y eût que deux ou trois mois que je
fusse

retour, j'étois déja embarqué dans
velle galanterie.

le temps que j'avois le plus en tête
n de me retirer du monde, j'ap-
n Magiſtrat fort illuſtre avoit quit-
arges & ſes Emplois, & vivoit
s une maiſon qu'il s'étoit fait bâ-
d'un Monaſtere aux environs de
avoit déja plus d'un an que cet
oit dans cette retraite, & paſſoit
fait une action héroïque de s'ê-
la ſorte. Tout le monde alloit
curioſité, & j'eus là-deſſus plus
que les autres. Tout ce qui flat-
ue j'avois de renoncer au mon-
plaiſir, & je ne doutois pas
la converſation de cet hom-
me confirmer dans les pen-
raite.

je lui témoignai mon deſ-
d'abord y applaudir; mais
peu plus entré dans ſa con-
lit nettement que ſi je vou-
rlât à cœur ouvert, il m'a-
eût été à recommencer,
s fait la démarche de ſe re-
t de bruit & d'éclat qu'il
étoit de tous les deſſeins
ut prendre, le plus diffi-
oſé à des retours fâcheux;
il ſoutiendroit juſqu'au

bout ce qu'il avoit entrepris ; mais
ne conſeilleroit jamais à perſonne d
miter.

Ce que cet homme me diſoit , m
ſurprenoit moins que le changement q
paroiſſoit être arrivé en ſa perſonne d
qu'il vivoit dans cette retraite. C'étoit l
me du monde qui avant cela avoit l
d'eſprit & de politeſſe , & il me paru
voir aucune de ces deux qualités.
ſembloit occupé que de bagatelles. L
de bien placer une Oratoire , & de m
une image en ſon lieu , étoit ſa plus
de occupation. Il étoit chagrin & di
à ſervir. Enfin il avoit pris toutes les
manières des hommes qui viven
du monde. Il reconnoiſſoit lui-mêm
changement , & il en gémiſſoit ; m
avouoit que la [illegible] en étoit la c
& il diſoit qu'il auroit été à plain
s'il n'eût eſpéré que Dieu auroit agr
le ſacrifice qu'il avoit expoſé à chang
ſa fortune. Tout ſon recours étoit de ſo
par la mort , qu'il regardoit comme
de ſes peines , & je vis bien qu'il étoit m
retenu dans ce genre de vie , par l'a
de la vertu , que par le reſpect humai
ne laiſſoit pas , au milieu de tous ſes
is , d'avoir de grands principes de
& je ſuis perſuadé que quelque re
qu'il eût au fond de ſon cœur , d'

e si terrible, il n'en étoit
ie de bien. Peut-être mé-
int plus saint, que la na-
loit moins de la vie qu'il
Quoiqu'il en soit, je crai-
mais une sainteté si diffi-
s de ne m'y pas engager.
out, il faut avouer que je
iitté le dessein de me reti-
isons que j'eusse d'en crain-
la faveur de la Reine ne
autres vûes. Tant que je
icun agrément à la Cour,
pensées d'une retraite, &
ce de mes chagrins; mais,
t donné un Régiment, je
re sensible à la vanité & à
; & tout ce que cet hom-
voir touchant les difficultés
:, me parut une raison in-
ener une autre. C'est ce qui
que les disgraces sont les
dinaires dont Dieu se sert
la retraite, & qu'il est bien
hommes toujours heureux
, prendre la résolution de

, au reste, pour avoir lieu
éflexions, que j'ai fait men-
e du Magistrat dont je viens
t parce que dans une visite

que je lui rendis, je fis une inclination qui eut encore plus de pouvoir pour me rengager dans le monde, que la faveur de la Reine & que les conſeils du Magiſtrat.

Un jour donc que j'étois allé le voir, je le trouvai avec des femmes, que la curioſité avoit attirées dans ſa ſolitude. Il y avoit parmi elles une des filles de la Reine, dont la beauté & les aventures ont fait le plus de bruit dans le monde. C'étoit une fille que le Duc de Guiſe aimoit depuis huit ans. Il avoit voulu l'épouſer, & c'étoit pour en avoir la permiſſion, en faiſant rompre ſon premier mariage, que ce Duc avoit fait le voyage de Rome, & s'étoit depuis engagé dans l'expédition de Naples. Perſonne n'ignoroit ſes amours. J'en avois oüi parler comme les autres, & le Duc m'en avoit ſouvent entretenu, lorſque je l'avois trouvé en Eſpagne; mais je n'avois jamais vû cette fameuſe maitreſſe, ou du moins, je ne me ſouvenois que confuſément de l'avoir vûe, ayant preſque toujours été hors de France.

Je la vis dans la viſite dont je parle, & j'eus le temps de l'entretenir ce jour-là, non-ſeulement dans une promenade qui dura une partie de l'après-dînée, mais auſſi pendant tout le chemin, car je revins à Paris avec elle. Elle ſavoit que j'avois vû le Duc de Guiſe, pendant qu'il avoit été hors de France; elle avoit même appris

ie des infidélités que ce Prince lui
ites dans les pays étrangers, & ce
presque toute la matiére de notre
tion. Je ne pris pas beaucoup de
justifier le Duc ; je n'étois pas déja
tent de lui, & je conçus pour sa
des sentimens qui me firent sou-
l'elle lui devint infidelle.
étoit pas exiger d'elle une chose
coûtât beaucoup ; car, quelque
on qu'elle eût au Duc de Guise
our qui l'avoit exposé à tant d'ac-
k pour lequel il avoit tant de cons-
elle n'avoit pas laissé d'en écouter
p d'autres. Elle avoit été aimée,
le parut à la Cour, par le Duc de
, qui la quitta pour une Dame
nut dans un voyage qu'il fit à Avi-
nsuite elle eut pour amans le Duc
& le Marquis de Villequier, qui
nt tous deux avec si peu de jalousie
r l'autre, que bien loin de se que-
ls vivoient dans la meilleure intel-
du monde, s'animant l'un l'autre
ire leurs services, & étant convenus
disputer leur maîtresse, qu'à force
tinguer auprès d'elle, par la déli-
e leurs maniéres. Ils porterent cette
nouvelle de se disputer une maî-
jusqu'à chercher à se faire tuer pour
tout le monde disoit qu'au siége de

Dixmude, ils s'étoient piqués à qui des deux s'exposeroit à plus de dangers. Villequier parut ſe laſſer le premier de ce genre de galanterie, & le Duc de Guiſe demeura ſeul à la continuer. Sa maîtreſſe ne le ménagea pas tellement, qu'elle ne conçût l'eſpérance d'être aimée de M. le Duc d'Orleans; & en effet, il parut que ce Prince avoit du penchant pour elle, mais il eut encore moins de conſtance que Villequier; & s'étant attaché à une autre fille de la Reine, le Duc de Guiſe n'eut plus de rival. Ce fut en ce temps-là qu'il fit le voyage de Rome; & comme il n'avoit pour principal motif, en ſe jettant dans Naples, que de ſe mettre en droit d'épouſer ſa maîtreſſe, dès qu'il crut être maître de cette Ville, il envoya une procuration pour l'épouſer à la maniére des Souverains, c'eſt-à-dire, par Procureur. On ſe moqua de cette vanité; & ayant peu de temps après été fait priſonnier, il fut obligé de remet-[illegible]e ſon mariage à un autre temps. Sa maî-[illegible]eſſe fut aimée pendant ſa priſon de Mon-[illegible]eur le Prince de .... mais voyant que ce [illegible]rince n'étoit pas d'humeur à l'aimer long-[illegible] eut l'habileté de ſe ſervir de [illegible] pour l'engager à ſolliciter la [illegible]uc de Guiſe : & en effet, on [illegible]dé que c'étoit par les ſollicita-[illegible]e Prince, que la Reine avoit

er mes ſoins à m'en faire aimer. Ce
l'inclination qui m'y détermina ; mais
t cru entrevoir que cette fille n'étoit
ſi fort attachée au Duc, qu'elle ne fût
ble de m'écouter, je fus ravi d'avoir
occaſion de me venger de toutes les
ces qu'il m'avoit faites en Eſpagne.
ne tardai donc pas à lui déclarer mon
ur ; & en ayant été écouté, ma vani-
bien flattée ; car enfin, j'étois en tout
nférieur au Duc de Guiſe, & rien ne
faiſoit plus de plaiſir que de penſer
me préferoit en tout à un rival de
mérite & de ſon rang. Cependant, j'é-
ncore la dupe de ma vanité. Cette fille
tut m'écouter, que pour mieux cacher
ntrigue qu'elle avoit avec un homme
le aimoit éperdument, & qui m'étoit
t inférieur que je l'étois au Duc de
e. C'étoit un homme de famille bour-

fut le Duc de Guise qui m'en parla le premier. Nous nous voyions souvent, & la connoissance que nous avions faite en Espagne, nous avoit donné l'un pour l'autre cette assiduité qu'ont d'ordinaire des gens qui se sont vûs en pays étranger, & qui se retrouvent dans leur pays. Ce Duc me dit un jour par maniére de confidence, qu'il avoit découvert que sa maîtresse aimoit un homme à qui il vouloit faire donner les étriviéres. Comme je ne savois rien de l'amour qu'elle avoit pour le Bourgeois dont j'ai parlé, je m'allai mettre dans l'esprit que ce que le Duc de Guise me disoit tomboit sur moi, & que j'étois cet homme dont il parloit avec un si grand mépris. Je lui répondis fort séchement, que j'étois étonné qu'il parlât ainsi, & que celui qu'il menaçoit d'étriviéres, seroit peut-être un homme capable de lui apprendre à être plus moderé.

Jamais personne n'a été plus étonné que le fut le Duc de Guise, en me voyant répondre sur ce ton-là. Il me demanda à qui j'en voulois, & quel intérêt je prenois à un maraut. Comme je répondois toujours à ma pensée, je pris encore ces derniéres paroles pour moi, & continuant sur le même ton, je lui dis que je voulois le voir l'épée à la main, & que je lui montrerois qu'il n'étoit pas permis d'insulter un Gen-

ue je n'avois parlé comme j'avois
e pour voir ce qu'il diroit. Cette
ne le satisfit pas, & j'eus beau lui
r que j'avois parlé en riant, il me
ns s'expliquer davantage.
conversation persuada au Duc de
ue j'étois le confident de son rival.
t à mon frere, qui m'en rendit
, & qui m'apprit qui étoit celui
Duc avoit voulu me parler. Ainsi,
ouvai dans la situation du monde
bizarre & la plus triste. Je vis que
itresse aimoit un homme indigne
& que je passois pour le confident
trigue si honteuse. J'assurai mon
e je ne connoissois point du tout
nt le Duc de Guise m'avoit parlé;
n loin de favoriser son amour, je
premier à venger le Duc de son
rival, & que s'il vouloit, je me
contre lui. Mon frere me répon-

je ferois ce qu'il vouloit. Je ne sai s'il se défia de ma conduite ; mais dès le lendemain, je reçus ordre de me rendre à mon Régiment qui étoit en Flandre. Il fallut obéir. Arras étoit assiégé par Monsieur le Prince, & l'Armée du Roi s'assembloit pour tâcher de faire lever le siége. Je partis sans voir ni le Duc de Guise, ni sa maitresse, & j'avois tout le chagrin que je pouvois avoir de m'éloigner sans avoir pû ni détromper le Duc, ni me venger de cette infidelle.

A peine fus-je arrivé à mon Régiment, qu'elle m'écrivit une longue lettre, par laquelle elle se plaignoit de moi, m'accusant d'avoir appris au Duc de Guise l'intrigue que j'avois avec elle ; que ce Duc l'avoit insultée, & qu'elle étoit obligée, pour se mettre à couvert de ses mauvais traitemens, de se réfugier en Guyenne chez une parente ; que j'étois seul la cause de tous ses malheurs ; que cependant elle m'aimoit encore assez pour souhaiter de me voir ; & que si j'avois quelque considération pour elle, je ne l'abandonnerois pas, & la suivrois en Guyenne, où elle alloit se rendre, en prenant sa route par la Loire.

Cette lettre me toucha, & je ne pus souffrir qu'elle m'accusât de l'avoir desservie auprès du Duc de Guise. Peu s'en fallut que je ne partisse sur le champ ; mais

à ce Prince, mais que s'il étoit
, ce n'étoit que de l'intrigue
it avec un malheureux Bour-
ui nommois cet homme, & je
un compte exact de tout ce que
ppris, l'assurant que si elle pou-
ier sur cet article, je quitterois
e rendre auprès d'elle.
point de réponse, & j'appris
uoi rouloit le différend qu'elle
le Duc de Guise. Ce Prince
quelques lettres de son rival,
plus gardé de mesures. Non-
'avoit maltraitée, mais il lui
uit un procès en forme. Dans
té, elle avoit eu recours au
... & au Maréchal d....
nans, qui lui avoient donné
our se rendre en Guyenne,
accompagnée une partie du
chement qu'elle avoit pour

ſion. Je le preſſai de me dire quel éto
crime dont il étoit accuſé : il s'en déf
long-temps ; mais enfin il m'avoua
avoit tué ſa femme ; qu'il avoit eſpér
bord que ce meurtre ſeroit inconnu ,
qu'un de ſes amis lui avoit mandé qu'
cherchoit , & que méme Monſieur le
réchal devoit bientôt recevoir l'ordre
le faire arrêter.

Je lui répondis qu'il feroit bien
ſauver ; qu'auſſi-bien , quand Monſie
Maréchal ne le feroit pas arrêter , je
bligerois de ſe défaire de ſa Compag
ne pouvant garder un homme qui
été capable de faire une auſſi méchant
tion. Il me répondit que ſi je ſavois p
quoi il avoit tué ſa femme, je lui en ſa
bon gré , & que j'en aurois fait aut
j'avois été à ſa place. Cela me donna
curioſité. Je le priai de me conter c
ment la choſe s'étoit paſſée : il le fit ,
fus bien ſurpris d'apprendre que la fe
qu'il avoit tuée étoit cette maîtreſſ
Monſieur de Cinqmars dont j'ai parlé
que j'avois aimée il y avoit quatorz
quinze ans , & qui n'avoit ſongé ſi ſou
qu'à m'excroquer. Quoique ſa mort
fit pitié , je ne laiſſai pas d'excuſer un
la brutalité du Capitaine , & de l'aider
ſauver. Voici ce qu'il m'apprit , & ce
j'ai entendu conter depuis avec encore

circonstances qu'il ne m'en dit, car la chose étoit publique à Paris quand j'y revins.

Cette fille, de maîtresse de Monsieur de Cinqmars, étoit devenue la confidente de Mademoiselle de L.... Ce fut chez elle que Monsieur de Cinqmars connut celle-ci; & l'ayant trouvée beaucoup plus belle que l'autre, il ne fit pas difficulté de s'attacher à elle. Il appaisa cette premiere maîtresse à force de présens; & Mademoiselle de L.... étant moins intéressée, sa confidente profita aussi beaucoup de ses libéralités; &, comme je l'ai dit, elle étoit très-riche quand Monsieur de Cinqmars mourut.

Elle n'étoit déja plus la maîtresse de M. de Cinqmars dans le temps que je la connus; mais on se cachoit de moi à cause de ma jeunesse, & jamais Mademoiselle de L.... ne se trouvoit chez elle quand j'y étois. J'avois ignoré que M. de Cinqmars eût une autre maîtresse; car c'étoit sans doute pour cela qu'on me laissoit une si grande liberté de la voir, & que mon pere rioit toutes les fois que je lui en parlois. Comme l'intérêt étoit la passion dominante de cette fille, non-seulement elle se borna à être la confidente de sa rivale sur le sujet de M. de Cinqmars, mais encore elle la fut dans l'espérance que Made-

travailloit même à se faire démarier quand il mourut. Elle se trouva, par sa mort, en état de penser à prendre un second mari; &, au lieu de ces vastes idées de Principauté, qui la premiere fois l'avoient déterminée à se marier, elle ne chercha cette fois-ci qu'à trouver un homme qui la tirât de la nécessité. Le vieux Capitaine dont j'ai parlé en étoit devenu fort amoureux: quoiqu'il n'eût pas de bien, il vivoit pourtant avec une telle œconomie, qu'il étoit souvent en état de lui prêter de l'argent; & ce pauvre homme s'étoit réduit à ne vivre presque que de tabac & d'eau-de-vie pour avoir dequoi nourrir sa maîtresse. Si-tôt qu'il fut Capitaine, il lui proposa de l'épouser: elle y consentit, à condition que le mariage seroit caché. Il accepta la condition, se dédommageant par la gloire de passer pour son galant, de ce qu'il ne pouvoit jouir de celle de passer pour son mari. Après qu'il l'eut épousée, il s'apperçut qu'elle n'étoit pas d'humeur à se contenter du peu de secours qu'elle recevoit de la frugalité de son mari, & qu'elle y joignoit encore ceux qu'elle retiroit de son propre savoir faire.

Pour être plus sûr de son infidélité, il se déguisa; &, prenant le train & toutes les apparences d'un homme de la premiere qualité, il alla trouver en cet équipage une

… de sa vie. Elle vint
… vous ; & son mari croyant qu'il
… pas davantage pour la convain-
… vie dont il l'accusoit, lui passa
… u travers du corps.
… a destinée de cette malheureuse
… ui d'ailleurs ne manquoit pas de
… esprit, & j'avoue que j'en eus
… de pitié, que je l'avois autre-
… bonne foi. Je blâmai fort le
… sa brutalité, & je ne pouvois
… de rire, quand parmi les prin-
… qu'il alléguoit pour justifier
… aison de la tuer, il me disoit
… tenoit plus au cœur que d'a-
… nps jeûné pour lui faire des

… retour de la campagne, sa
… arlé, par laquelle la mal-
… is alors, me mandoit qu'el-
… & qu'elle souhaitoit

soit qu'elle m'aimât de bonne foi, pour m'écrire de la sorte. Il ne me restoit de scrupule à son égard, que sur ce que l'on m'avoit appris de son attachement pour le Bourgeois qui l'avoit brouillée avec le Duc de Guise ; mais comme je voyois cet homme à Paris, qui sembloit ne prendre plus aucun intérêt en elle, je m'imaginai que tout ce qu'on m'en avoit mandé, pouvoit être faux. J'affectai, pour m'en éclaircir, de voir M. le Maréchal d.... qui l'avoit conduite en Guyenne, & l'ayant mis sur son chapitre, il m'assura que tous ces bruits étoient sans nul fondement, & que si cette fille aimoit quelqu'un, ce n'étoit que moi. Non, me dit ce Maréchal en m'embrassant, elle n'a de vraie passion que pour vous, & c'est à vous qu'elle nous a tous sacrifiés. Ces paroles acheverent de m'aveugler ; & ne soupçonnant point que ce Maréchal m'eût parlé ainsi par pure malice, ce qui pourtant étoit vrai, je me crus le bienheureux favori de cette perfide, & je résolus, dès ce moment, de la suivre à Bruxelles.

Je ne comprens pas moi-même comment tant d'expériences ne m'avoient pas plus servi à éviter de pareils panneaux, & je suis assuré que ceux qui liront ces Mémoires, me prendront pour un imbécille d'avoir été si souvent la dupe des femmes.

ite qu'ils ſoient moins imbécilles
, & que leur eſprit leur ſerve dans
ſions, où l'eſprit, après tout, ne
ére, & où l'on ſe livre avec tant
ſreté, ou à la vanité ou à l'amour.
e ne ſuis-je pas le ſeul homme
aſſions ont rendu aveugle, & que
d'autres ſe reconnoîtront dans la
ſincére que je fais ici de moi.
s donc que je devois aller à Bru-
& pour me diminuer à moi-même
& l'imprudence de ce voyage, je
e n'être que trois ſemaines hors de
de m'en revenir ſi-tôt que j'au-
ement vû ce que faiſoit ma maî-
u'eſt-ce, me diſois-je à moi-mê-
un voyage de trois ſemaines? Per-
le ſaura, & j'aurai eu le plaiſir de
au moins à une fille que j'aime,
is ſeul digne d'être aimé d'elle.
ſemblant que ma préſence étoit
e à une terre que j'avois à cin-
ieuës de Paris, où je n'avois jamais
dont je touchois fort peu d'argent.
re approuva fort que je priſſe ce
n, & il me loua ſur l'application
ois à mes affaires, pendant que

l'amans qu'elle voyoit d'hom-
puis la priſon du Duc de Lor-
oit une intrigue avec le Comte
le, & que celui-ci n'avoit fait
r à Monſieur le Prince, comme
Prince avoit ſuccédé à un Eſpa-
tout le monde croyoit que la
cet Eſpagnol, qui étoit tout
rès de l'Archiduc, avoit été la
cauſe de l'empriſonnement du
orraine.
i cauſer ce Flamand tant qu'il
tout ce qu'il m'apprit, ne ſervit
enter le deſir que j'avois de voir
eſſe. A la vérité, il me ſembla
ſouhaitois de la voir que pour la
e mieux. Je priai mon hôte de la
, & de lui dire qu'un Gentilhom-
uc de Lorraine étoit à Bruxelles,
rendre des lettres de la part de ſon
Elle répondit qu'il n'avoit qu'à le
ir le lendemain, & qu'elle le ver-
t heures du matin. J'attendois avec
ême impatience l'heure marquée;
ſept heures du matin, on vint m'ar-
la part de l'Archiduc. Ceux qui
erent, me dirent que l'Archiduc
ppris que j'étois au Duc de Lor-
vouloit bien me renvoyer à mon
, qui pourroit avoir beſoin de moi,
n alloit me conduire ſûrement au-
e lui.

Je pensai me découvrir ; mais faisant réflexion que ce seroit peut-être encore pis, je continuai à faire semblant d'être en effet domestique du Duc de Lorraine, & je demandai seulement qu'il me fût permis de voir un moment une Dame, pour laquelle mon maître m'avoit envoyé à Bruxelles ; que c'étoit une affaire de pure galanterie, & que même je ne parlerois à cette Dame qu'en présence de témoins. On me répondit qu'on alloit voir si cette grace me pouvoit être accordée ; & une heure après, on vint me prendre pour me conduire chez elle.

Pour comprendre ceci, il faut savoir que dès que le Flamand eut dit à la personne que je cherchois, qu'un domestique du Duc de Lorraine demandoit à la voir, cette fille qui vouloit déguiser à l'Espagnol, dont elle étoit aimée, l'attachement qu'elle avoit pour le Comte de Bouteville, résolut de se servir de cette occasion, pour paroître lui faire un sacrifice du Duc de Lorraine. Elle fit donc dire à l'Espagnol, que pour lui marquer qu'elle n'aimoit que lui seul, elle l'avertissoit qu'un Gentilhomme du Duc de Lorraine étoit à Bruxelles. L'Espagnol, à cet avis, obtint de l'Archiduc qu'on me renvoyât auprès de mon maître. On alla lui dire que tout découvert que j'étois, je demandois encore à voir celle

pour qui on m'avoit envoyé, & cet homme voulant ſavoir comment je parlerois, & comment ſa maitreſſe me répondroit, m'accorda ce que je demandois, eſpérant apparemment goûter encore mieux, par cette entrevûe, la gloire du ſacrifice dont on le flattoit.

Je fus donc conduit chez elle, & l'Eſpagnol voulut être témoin de ma viſite. Je la trouvai ſeule avec lui, & dès que je fus entré, tout le monde ſe retira. Elle fut extrémement ſurpriſe de me voir; mais l'Eſpagnol & moi, nous le fûmes encore davantage. C'étoit le même Eſpagnol dont j'ai parlé, ſous le nom de Manrique, & qui avoit juré ma mort, lorſque je quittai Madrid.

Si-tôt qu'il m'eut apperçu, il regarda ſa maitreſſe en pâliſſant, & elle rougiſſant de ſon côté, s'apperçut de ſa pâleur, & ne ſut qu'en croire. Pour moi, je pâlis, je crois, & je rougis ſucceſſivement. Ce fut une vraie ſcéne de Comédie, & quand je m'en ſouviens encore, j'ai de la peine à ne pas rire. Mais j'avoue que pour lors, je n'en eus aucune envie, & que je commençai à craindre tout de bon. Je pris pourtant tout d'un coup la réſolution de me tirer de ce mauvais pas, par une défaite qui me vengeroit en même temps de cette perfide, & qui me tireroit des mains de l'Eſpagnol.

Si j'eusse eu le temps de délibérer, j'aurois en peine sans doute à prendre le parti que je pris ; mais je ne pensai alors qu'à me tirer d'un péril où je voyois bien que ma maîtresse ne méritoit pas que je me fusse exposé pour elle.

Seigneur, dis-je, en adressant la parole à Manrique, c'est vous-même que je cherchois, & je n'ai demandé à voir Mademoiselle, que parce que je savois bien que je vous verrois auprès d'elle. J'ai voulu réparer les chagrins que je vous ai donnés à Madrid, en vous rendant ici un service essentiel. Ce service, c'est que je vous avertis qu'on vous trompe & moi aussi. La personne que vous voyez est indigne de l'attachement de gens faits comme vous & moi. En même temps qu'elle vous écoute, elle m'écrit les lettres du monde les plus tendres ; mais elle ne nous amuse l'un & l'autre, que pour nous rendre les dupes de l'intrigue qu'elle a avec le Comte de Bouteville.

Quand j'eus achevé ces paroles, l'Espagnol regarda sa maîtresse en mettant la main sur la garde de son épée ; & quoiqu'elle eût lieu de croire qu'il ne faisoit cette action que par un geste espagnol, elle se mit à crier, comme si on l'eût déja poignardée. Ses femmes accoururent à ses cris. Elle leur dit, en montrant l'Espagnol,

que cet homme la vouloit aſſaſſiner. Ses femmes ſe jetterent ſur lui. Je crus devoir faire comme elles ; & pendant qu'elles le tenoient à la gorge, je me ſaiſis de ſon épée, car on m'avoit ôté la mienne, quand on étoit venu m'arrêter.

Dès que ma maitreſſe vit que j'avois l'épée de cet homme, elle parut ſe raſſurer, & ayant commandé à ſes femmes de barricader ſa chambre, afin que perſonne n'entrât, elle me prit l'épée, & elle en donna un coup à l'Eſpagnol qui tomba à demi-mort. Cet homme hurloit entre les mains de trois femmes de chambre, qui, lui tenant le pied ſur la gorge, l'empêchoient de ſe relever, pendant que leur maîtreſſe cherchoit encore à lui donner d'autres coups d'épée.

Cependant ſes gens qui entendoient ce tumulte, s'efforçoient d'enfoncer la porte. Me croyant perdu, s'ils entroient, je me jettai dans la garderobe, où heureuſement je trouvai un eſcalier qui me donna le moyen de m'échapper ſur les tuiles ; mais étant trop expoſé dans un aſyle ſi mal sûr, je redeſcendis le même eſcalier, & j'y rencontrai une des femmes de chambre qui avoient terraſſé l'Eſpagnol. Elle me dit que le danger étoit paſſé ; que cet homme avoit été remis entre les mains de ſes gens, & que ſa maîtreſſe ſe diſpoſoit à aller s'en

plaindre à M. le Prince & à l'Archiduc ; aufquels elle avoit déja envoyé dire qu'on étoit venu chez elle pour l'affaffiner ; que cependant, je me gardaffe bien de paroître, & qu'elle alloit me cacher en un lieu où l'on ne me trouveroit pas. Elle me conduifit auffi-tôt dans une cave où je me laiffai enfermer.

J'y demeurai tout le refte du jour, ne fachant comment tout ceci fe termineroit, & je n'ai de ma vie paffé une fi trifte journée. Les chofes réuffirent mieux que je ne penfois. Ma maîtreffe alla chez Monfieur le Prince, qui la mena chez l'Archiduc. Elle leur dit que cet Efpagnol étoit venu chez elle le matin pour lui faire violence ; & que par le fecours de fes femmes, elle avoit trouvé le moyen de lui arracher l'épée qu'il avoit levée fur elle, dont elle l'avoit bleffé. Elle ne fit aucune mention de moi, & l'Efpagnol eut beau dire que c'étoit un domeftique du Duc de Lorraine, fon mortel ennemi, qui l'avoit affaffiné ; on prit tout ce qu'il dit pour une des rêveries que caufe une groffe fiévre, dans laquelle il tomba, dès qu'il eut été reporté chez lui. Cette aventure fit beaucoup de bruit, & tout le monde loua le courage d'une fille, qui, aidée de fes feules femmes, avoit fi généreufement réfifté à la violence d'un brutal. L'Archiduc promit à Monfieur le

Prince toute la satisfaction qu'il pouvoit souhaiter. Cette fille fut remenée chez elle comme en triomphe, & tout le reste du jour, elle fut visitée de toutes les femmes & de tout ce qu'il y avoit d'hommes de qualité à Bruxelles.

Elle apprit où j'étois, & quoiqu'elle dût être outrée du discours que j'avois tenu à l'Espagnol, cependant, la curiosité de savoir par quelle aventure j'étois à Bruxelles, l'emporta sur son dépit ; & dès qu'elle se vit seule, elle commanda qu'on me fit sortir de ma cache, & qu'on m'amenât dans sa chambre. Je lui dis que je n'étois venu à Bruxelles, que parce qu'elle m'avoit prié d'y venir ; mais qu'ayant été informé de ses intrigues, je n'avois pû m'empêcher de lui faire les reproches dont elle se plaignoit. Je lui appris en même temps une partie des démêlés que j'avois eu à Madrid avec Manrique.

Elle pleura beaucoup sur la mauvaise opinion que j'avois d'elle, me jurant qu'elle n'avoit de véritable passion que pour moi. Je fus encore attendri par ses larmes, & nous eûmes bien-tôt fait la paix. Elle me dit qu'après l'aventure qui venoit d'arriver, elle ne pouvoit rester à Bruxelles, parce que, quelque promesse que l'Archiduc lui eût faite, elle devoit se défier des Espagnols, qui tôt au tard lui feroient un mau-

vais parti ; que cependant, il ne falloit pas que je parusse ; que je devois partir dès la nuit même, & tâcher de sortir de Bruxelles, me donnant sa parole qu'elle ne tarderoit pas à me suivre ; qu'elle avoit appris que le Duc de Guise avoit une nouvelle maîtresse, & que quand cela ne seroit point, elle ne croyoit pas qu'il dût revenir si-tôt ; & qu'enfin, elle ne craignoit rien de sa part, ayant assez d'amis qui prendroient son parti, en cas qu'il voulût continuer à la persécuter.

Je crus tout ce qu'elle voulut me dire, ou du moins, je fis semblant de le croire ; car j'avois une extrême envie d'être en France, & je me repentois bien d'un voyage si malheureux. Cependant, quelque impatience que j'eusse de partir, je fis réflexion que ce seroit encore m'exposer que de vouloir sortir de Bruxelles sans passeport. Nous raisonnâmes long-temps sur le moyen d'en avoir un ; & enfin, nous résolûmes que je resterois encore un jour caché chez elle, pendant lequel elle persuaderoit à Monsieur le Prince, qu'il étoit bon qu'elle ne restât pas plus long-temps à Bruxelles, & que ce Prince obtiendroit des passeports pour elle & pour ses gens, à la faveur desquels je pourrois m'évader.

Tout réussit comme nous le souhaitions ; & dès le lendemain, elle eut tous les passe-

pons qu'elle voulut. Je me déguisai en Mulétier, & je sortis de Bruxelles conduisant deux mulets, sur lesquels elle avoit chargé une partie de son bagage. J'arrivai en cet équipage à.... avec le seul valet de chambre que j'avois mené, qui conduisoit un des mulets, & qui n'étoit pas plus habile que moi à gouverner ces opiniâtres animaux qui exercérent notre patience. Il y en eut un qui se jetta dans un bourbier, & qui secoua tout le bagage dont il étoit chargé. Nous eûmes une peine extrême à l'en retirer & à le recharger. Parmi les hardes qui tombérent avec lui, il y eut une petite cassette en maniére d'écritoire toute fracassée. Je la ramassai, & je fus obligé de la porter sous le bras, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à..... Cette cassette étoit pleine de lettres, dont la lecture me servit d'occupation toute la soirée que je passai dans l'hôtellerie, où j'avois ordre de laisser les mulets & le bagage, car je ne voulus point me faire connoître au Gouverneur, & je pris la poste à minuit, emportant ces lettres avec moi.

J'arrivai deux jours après à la terre où j'avois envoyé mes gens, qui commençoient d'être fort en peine de moi. J'y passai deux jours, & je revins à Paris trois semaines après que j'en étois parti, sans que mon frère, ni personne eût le moindre

vais parti ; que cependant, il ne falloit pas que je parusse ; que je devois partir dès la nuit même, & tâcher de sortir de Bruxelles, me donnant sa parole qu'elle ne tarderoit pas à me suivre ; qu'elle avoit appris que le Duc de Guise avoit une nouvelle maîtresse, & que quand cela ne seroit point, elle ne croyoit pas qu'il dût revenir si-tôt ; & qu'enfin, elle ne craignoit rien de sa part, ayant assez d'amis qui prendroient son parti, en cas qu'il voulût continuer à la persécuter.

Je crus tout ce qu'elle voulut me dire, ou du moins, je fis semblant de le croire ; car j'avois une extrême envie d'être en France, & je me repentois bien d'un voyage si malheureux. Cependant, quelque impatience que j'eusse de partir, je fis réflexion que ce seroit encore m'exposer que de vouloir sortir de Bruxelles sans passeport. Nous raisonnâmes long-temps sur le moyen d'en avoir un ; & enfin, nous résolûmes que je resterois encore un jour caché chez elle, pendant lequel elle persuaderoit à Monsieur le Prince, qu'il étoit bon qu'elle ne restât pas plus long-temps à Bruxelles, & que ce Prince obtiendroit des passeports pour elle & pour ses gens, à la faveur desquels je pourrois m'évader.

Tout réussit comme nous le souhaitions ; & dès le lendemain, elle eut tous les passe-

ports qu'elle voulut. Je me déguisai en Muletier, & je sortis de Bruxelles conduisant deux mulets, sur lesquels elle avoit chargé une partie de son bagage. J'arrivai en cet équipage à.... avec le seul valet de chambre que j'avois mené, qui conduisoit un des mulets, & qui n'étoit pas plus habile que moi à gouverner ces opiniâtres animaux qui exercérent notre patience. Il y en eut un qui se jetta dans un bourbier, & qui secoua tout le bagage dont il étoit chargé. Nous eûmes une peine extrême à l'en retirer & à le recharger. Parmi les hardes qui tombérent avec lui, il y eut une petite cassette en maniére d'écritoire toute fracassée. Je la ramassai, & je fus obligé de la porter sous le bras, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à.... Cette cassette étoit pleine de lettres, dont la lecture me servit d'occupation toute la soirée que je passai dans l'hôtellerie, où j'avois ordre de laisser les mulets & le bagage, car je ne voulus point me faire connoître au Gouverneur, & je pris la poste à minuit, emportant les lettres avec moi.

J'arrivai deux jours après à la terre où j'avois envoyé mes gens, qui commençoient à être fort en peine de moi. J'y passai deux jours, & je revins à Paris trois semaines après que j'en étois parti, sans que mon frere, ni personne eût le moindre soupçon

du voyage que j'avois fait à Bruxelles. Je me trouvai parfaitement guéri de l'amour qui m'avoit fait entreprendre ce voyage, & jamais je n'avois été plus persuadé que je ne m'engagerois de ma vie en aucune passion capable de m'aveugler encore. Je bénis Dieu mille fois d'être sorti de Bruxelles aussi heureusement que j'avois fait, & d'avoir trouvé dans les lettres qui m'étoient tombées entre les mains, de nouveaux motifs, pour éviter à l'avenir les folies que je me reprochois.

Ces lettres étoient presque toutes du Bourgeois, qui avoit brouillé ma maîtresse avec le Duc de Guise & le Maréchal d.... & par la maniére dont elles étoient écrites, on pouvoit aisément juger que cet homme étoit mieux que personne dans son cœur. Il y en avoit une d'une datte fort récente, par laquelle il lui mandoit qu'il étoit malade, & la prioit de faire toutes choses pour revenir à Paris. Je crus que c'étoit ensuite de cette lettre qu'elle m'avoit dit qu'elle ne pouvoit rester à Bruxelles, & je jugeai que la maladie de son Bourgeois avoit plus de part au retour qu'elle méditoit, que la crainte des Espagnols.

Tout cela acheva d'éteindre mon amour, & rien ne me prouva mieux mon changement pour elle, que l'indifférence avec laquelle j'appris ce qu'elle étoit devenue

depuis mon départ. Le Comte de Bouteville ne consentit point qu'elle revînt en France. Elle eut beau dire que son bagage étoit parti, on renvoya après les mulets qu'on fit revenir; & comme elle ne trouva plus la cassette où étoient ses lettres, elle jugea que je m'en étois saisi, & ce fut encore ce qui la fit résoudre de rester en Flandre.

Cependant, comme elle craignoit quelque piéce de la part de l'Espagnol qu'elle avoit blessé, elle quitta Bruxelles. Bouteville la cacha quelque temps à Anvers, ensuite il la mena à la Haye, où elle fut aimée du Rhingrave. Cette galanterie la brouilla avec Bouteville; & la maladie de son Bourgeois s'augmentant, elle revint à Paris pour le voir. J'eus la générosité de lui renvoyer ses lettres, & de lui parler, quand je la trouvois quelque part, comme si je ne l'eusse jamais aimée. Elle en usa, de son côté, à peu près de la même maniére, & elle fit par dépit ce que je faisois par raison. Enfin, son dépit cessa, & elle parvint, à mon égard, au point où j'en étois au sien; car il n'y a point de passion ni de sentiment qui ne change, & qui ne finisse, quand on le veut fortement.

On n'a pas la même force pour se garantir d'une passion nouvelle, que pour en oublier une ancienne; & dès que je fus

guéri de celle dont je viens de parler, je m'engageai encore une fois. A la vérité, pendant un an ou deux, mes engagemens eurent moins de violence, & furent même d'une autre nature que ceux que j'avois eus jusques-là ; mais ils ne laisserent pas de me donner encore de nouvelles lumiéres sur le caractére des femmes.

Je me trouvai un jour à une Assemblée qu'une femme de qualité faisoit de temps en temps pour une pauvre Communauté de la campagne, qu'elle avoit prise sous sa protection. La coûtume étoit de faire une quête, & cette Dame se servoit pour cela des plus jolies personnes qu'elle pouvoit trouver. C'étoit moins pour l'amour des pauvres qu'on alloit à ses Assemblées, que pour les quêteuses ; mais les dévotes de profession ne se soucient pas par quels motifs on fasse l'aumône, pourvû qu'elles s'en attribue la gloire.

La Dame dont j'ai parlé avoit ce jour-là choisi une quêteuse qui me plut extrêmement. C'étoit une de ses niéces, âgée de dix-sept ou dix-huit ans, qui, sans être réguliérement belle, avoit tout ce qu'on peut souhaiter pour plaire. Sa taille étoit extrêmement fine, & tant de vivacité & d'agrément étoit répandu dans toute sa personne, que je me sentis touché pour elle. Je trouvai le moyen de lui parler, & son

esprit me toucha encore plus que sa beauté. Elle l'avoit très-délicat, & je crus même qu'elle l'avoit solide ; car dès les premieres conversations, elle me parut assez au-dessus de la bagatelle, dans laquelle donnent presque toutes les personnes de son âge & de son sexe. Je m'apperçus que son esprit étoit déja aussi cultivé qu'il pouvoit l'être, & qu'elle avoit du goût pour toutes choses. Cette qualité étoit un grand mérite auprès de moi ; car, malgré ma dissipation & mon peu de conduite, j'avois toujours gardé du goût pour les ouvrages d'esprit, & excepté la galanterie, rien ne m'occupoit plus agréablement que la lecture & l'étude. La personne dont je parle avoit encore une qualité qui la rendoit fort aimable ; c'est qu'elle chantoit parfaitement bien.

Je résolus donc de l'aimer. Elle logeoit en ce temps-là chez sa tante. Je trouvai des prétextes pour aller chez cette Dame, & en peu de temps étant devenu de ses amis, j'eus occasion de voir presque tous les jours la personne que j'aimois. Je ne tardai pas à lui déclarer mes sentimens. Elle y répondit de maniére à me persuader que je ne lui étois pas indifférent ; & en effet, dès la seconde ou la troisiéme fois que je la vis, je jugeai, ou qu'elle m'aimoit déja, ou qu'elle ne seroit pas long-temps sans m'aimer ; mais ces belles espé-

rances furent d'abord renversées. Elle alla se mettre dans l'esprit que sa tante vouloit m'aimer. Elle avoit de grandes raisons de ne lui pas donner d'autres mécontentemens que ceux qu'elle lui avoit déja donnés sans y penser. Cette Dame, naturellement jalouse, accusoit son mari d'avoir du goût pour sa niéce; & dans cette pensée, elle en usoit fort mal avec elle. Elle, de son côté, vouloit ménager l'esprit de sa tante; &, s'étant imaginée que cette tante me regardoit de bon œil, non-seulement elle ne voulut plus m'écouter, mais elle commença à se défier de moi. Cela me mit fort mal à mon aise, car ses défiances étoient fondées sur une pure imagination. Sa tante, avec laquelle elle me croyoit en bonne intelligence, paroissoit effectivement avoir de l'attachement pour moi; mais outre que je n'avois pour elle aucune inclination, il étoit vrai que tout l'attachement de cette Dame ne consistoit qu'en ce qu'elle me trouvoit plus commode qu'un autre pour tenir ma place au jeu; car, quoique dévote, elle aimoit le jeu, & c'étoit sa grande passion. Cependant, comme elle me cherchoit par tout, & qu'elle m'appelloit fort souvent chez elle, on jugea qu'elle en usoit ainsi, parce que nous étions bien ensemble, & cette imagination me fit perdre une maîtresse qui me paroissoit si digne de moi,

jours, à celui de lui ôter les ima-
ns qui l'avoient prévenue contre
'ailleurs, je ne me croyois pas assez
uprès d'elle, pour espérer qu'elle
oit à moi, dès qu'elle ne me ver-
us.

continuai donc à voir sa tante, &
e je la voyois souvent auprès d'elle,
ccoutumai en apparence à ne rece-
elle que des honnêtetés générales,
enrageois dans le cœur. Il y avoit
ps où je croyois la haïr de ce qu'elle
noissoit si mal; mais enfin, je l'ai-
oujours, quelque peu de justice
me rendit. Je dis qu'elle me ren-
u de justice; car quand il auroit été
e sa tante m'eût aimé, elle devoit
ner assez, pour être persuadée que
rois jamais été capable de la desser-
rès d'elle.

e sai si elle m'a rendu plus de justice

la mienne, & jamais, assurément, conférence spirituelle ne fut préparée de meilleur air.

J'eus lieu de croire en la voyant si parée, qu'elle oublieroit le prétexte, sous lequel elle m'avoit fait venir; mais je fus bien étonné de la voir commencer par m'expliquer l'embarras extrême que lui donnoit un Directeur, qu'elle soupçonnoit d'avoir de l'attachement pour elle, & je fus encore plus surpris, quand elle m'eut dit que ce Directeur étoit Curé d'une de ses terres, où elle avoit coûtume de passer une partie de l'année; c'est-à-dire, Curé de Village, fils d'un paysan, & homme de la plus affreuse figure qui fût jamais.

Je lui demandai quelle preuve elle avoit de l'attachement qui causoit son embarras; & pour réponse, elle me fit voir trois ou quatre lettres de ce Curé. De la maniére que ces lettres étoient écrites, je vis bien que c'étoit-là un cas de conscience, qui étoit plus du ressort d'un Cavalier que d'un Théologien: car jamais passion ne fut exprimée avec moins de précaution que celle que ce Curé lui marquoit. Je lui répondis que j'étois assez savant, pour décider que cet homme étoit amoureux d'elle. Ah! reprit-elle, je m'en suis toujours bien doutée, & je suis ravie d'avoir là-dessus le témoignage d'un habile homme. Mais,

Madame,

Madame, lui dis-je, ma ſcience va encore plus loin, & j'ai aſſez étudié les matiéres ſur leſquelles vous me conſultez, pour voir que non-ſeulement cet homme vous aime, mais auſſi que vous l'aimez ; car jamais un homme comme lui, vous auroit-il écrit de la ſorte, ſi vous ne lui en aviez donné lieu? Elle rougit à ces paroles, & s'écriant tout-à-coup : Ah! dit-elle, que je ſuis charmée de votre pénétration, & que je me ſai bon gré d'avoir choiſi en vous un homme qui a plus de lumiére qu'aucun autre! Je voi, continua-t'elle, que rien ne vous eſt caché, & que vous avez deviné ce que je n'aurois jamais oſé vous dire. Eſt-il poſſible, lui répondis-je, que vous ayez été capable d'un pareil attachement, & aſſez aveugle pour n'en pas faire ſcrupule? Ce n'eſt, dit-elle, que parce que j'en fais ſcrupule, que j'ai voulu vous conſulter. Il y a long-temps que cela me déplaît, & que je voi bien que le commerce que j'ai avec cet homme reſſemble à une paſſion ; mais, comme il eſt homme de bien, & qu'il n'y penſe point de mal, j'ai toujours diſſimulé.

Ce diſcours me ſurprit au-delà de tout ce que je puis dire ; car enfin, la perſonne qui me parloit, n'étoit ni folle ni imbécille, & j'avois peine à croire qu'elle ne fût pas l'une ou l'autre. Je ne ſavois pas encore de quoi ſont capables les conſciences

trompées, qui se livrent à un scélerat, couvert du manteau de la direction.

J'eus pitié de cet aveuglement, & prenant un ton auquel je ne m'étois pas préparé, je lui dis qu'elle étoit obligée en conscience, non-seulement de n'avoir plus de commerce avec cet homme, mais encore de le faire sortir de ses terres. Mais, me dit-elle, il ne s'est jamais rien passé entre lui & moi, & tout cela s'est terminé à des lettres & à des petits soins.

Ce fut alors que je parlai en vrai Directeur, & que je lui expliquai qu'il ne falloit pas attendre à faire scrupule d'une passion, qu'elle eût éclaté par des déréglemens grossiers; c'est-à-dire, que tout profane que j'étois, je lui appris ce que tant de Directeurs laissent ignorer à leurs pénitentes : à sçavoir, que les attachemens sont criminels dès qu'ils occupent le cœur, & que la dévotion qui leur sert d'occasion ou de prétexte, est une véritable hypocrisie.

J'avoue que, comme j'aimois cette Dame, j'aurois eu de la peine à lui parler de la sorte, si je n'avois eu une jalousie qui alloit jusqu'à l'indignation, de l'attachement dont je la trouvois capable; & c'est ainsi que, quelque amateur que l'on soit de la vérité & de la droiture, on a besoin, quand on aime, d'être animé de quelque secret intérêt, pour dire de certaines vérités.

Je ne ſai ſi elle s'apperçut de ma jalouſie, ou ſi la profeſſion qu'elle faiſoit d'être dévote, lui donna un nouveau goût pour un homme dont les ſentimens étoient ſi ſaints ; mais il eſt certain que depuis cette converſation, elle fit tout ce qu'il falloit pour me perſuader que j'étois aimé.

Elle commença par imaginer cent jolies manieres de me faire des préſens : elle ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans s'informer de ma ſanté, ou ſans m'envoyer chercher ; & j'aurois, je croi, préféré la fonction qu'elle ſembloit me donner de ſon Directeur, à tout autre emploi, ſi la mode eût été en ce temps-là d'avoir des Directeurs de ma profeſſion : mais je ne pus m'accommoder de cette hypocriſie ; & n'oſant auſſi démentir la morale que je lui avois prêchée, je vis bien que je devois l'éviter, & chercher pour maîtreſſes des perſonnes qui ne me réduiſiſſent point à les tromper.

On ſera étonné de ma bonne foi, ſur-tout en un temps où tant d'hiſtoires qui ont éclaté dans le monde, ont appris que la dévotion peut aider à la galanterie & à l'amour ; mais cela étoit, ce me ſemble, plus nouveau dans le temps dont je parle : & je ne croyois point qu'il fût permis à un honnête-homme de profaner par des commerces amoureux, ce qu'il y a de plus ſaint dans la Religion.

J'eus donc la force de mander à cett
Dame, que les mêmes raisons qui m'a
voient obligé de lui faire scrupule de soi
Curé, m'obligeoient à en avoir moi-mê
me des sentimens que j'avois pour elle, &
que, puisqu'elle vouloit être dévote, j'é
tois obligé de ne la plus voir. Je l'exhor
tois dans la même lettre à m'éviter de soi
côté, pour soutenir le parti de la dévotioi
qu'elle avoit pris, & qui étoit, après tout
le meilleur qu'elle pût prendre.

Dès qu'elle eut reçu ma lettre, elle m
fit une réponse pleine de rage & de déses
poir : je n'y trouvai aucune ombre ni d
sa dévotion, ni de ses scrupules : tout y
étoit furieux & emporté; & le moindr
mal qu'elle me faisoit craindre pour elle
c'étoit de mourir bientôt. Je ne pus teni
contre cet emportement. Je courus che
elle, & je trouvai qu'elle avoit tellemen
passé d'une extrémité à l'autre, que tou
ce qui lui rappelloit le souvenir de sa dé
votion lui faisoit horreur. Elle me dit qu'el
le ne pouvoit vivre sans moi, & que, puis
que la qualité de dévote me déplaisoit, ell
seroit tout ce que je voudrois qu'elle fût.

J'eus encore la force de lui représente
le tort qu'elle se feroit, si on la voyoi
changer de maniere de vie. Je lui dis qu'u
tel changement feroit gloser sur sa condui
te, avec d'autant moins de ménagement

ageux, si je n'avois prévû les ob-
ue j'y trouverois du côté de sa fa-
insi, quelque parole que je lui eusse
le l'épouser, je ne comptai point
hose pût réussir, & je ne pensai
nuser jusqu'à ce que la raison lui
nue.

ndant elle crut qu'elle ne pouvoit
ne marquer son amour, qu'en dé-
t tous les dehors de sa dévotion:
la vit dans toutes les assemblées &
es spectacles, avec une assiduité &
emens qui firent bientôt connoître
pensoit à se remarier.

e j'avois prévû ne manqua pas d'ar-
e public ne l'épargna point; on en
itôt cent contes. Des gens moins
eux que moi, profitérent des prises
donnoit sur elle, & j'eus des ri-
i l'accoutumérent à m'oublier. Plus

blic à ce nouveau genre de vie, elle éc
ta les propositions que le Duc .... lui
de l'épouser.

C'étoit un parti qui lui conservoit
sang; & ce fut pour cette raison que, qu
qu'elle y trouvât peu de bien, elle le p
féra aux autres partis qui se présentérent
grand nombre.

Je ne la voyois presque plus, quand
fit les propositions de ce mariage; & j
appris d'abord les nouvelles avec assez
tranquillité. Tous les travers qu'elle s'é
donnés dans le monde, & le peu de s
qu'elle avoit pris de sa réputation, m
voient mis à son égard dans une situat
à ne plus guére m'intéresser à elle : cep
dant, quand je vis que c'étoit tout de b
qu'elle se marioit, & qu'elle ne daign
pas même me faire un compliment sur
dessein si contraire aux promesses qu'e
m'avoit faites, j'en eus un secret dépit,
je voulus voir comment elle soutiendr
mes reproches.

Je lui écrivis une longue lettre, & j'
fectai d'y paroître encore plus touché
son mariage que je ne l'étois. Je croyo
en lui écrivant ainsi, ne lui marquer
mon dépit; mais ma passion n'étoit
éteinte, & je lui témoignai beaucoup
mour. Cette lettre ne lui fut rendue
deux ou trois jours après son mariage;

comme je n'en avois point oüi parler, je comptois, ou qu'elle ne l'auroit pas lûe, ou qu'elle s'en étoit moquée, quand un matin, à la pointe du jour, on vint me dire qu'une femme me demandoit de sa part. C'étoit elle-même; & je fus extrêmement surpris de la voir entrer dans ma chambre, en habit de Sœur-Grise.

Elle me dit qu'elle n'avoit pu résister au chagrin que lui avoir donné ma lettre, & que, pour me marquer mieux le désespoir où elle étoit de m'avoir donné sujet de me plaindre, elle avoit voulu venir me dire elle-même, qu'elle ne se seroit jamais mariée, si elle avoit cru que je l'eusse véritablement aimée; mais que, puisque c'étoit une chose faite, elle me marqueroit, par le mépris qu'elle auroit pour son mari, combien je lui étois cher.

J'admirai la fatalité qui me réduisoit toujours, malgré moi, à faire auprès de cette femme le personnage de Directeur. On a ... les occasions qu'elle m'avoit déja données de la prêcher; & je ne pus faire autrement en celle-ci, que de l'exhorter à ... vivre avec ce mari, & à se remettre ... la dévotion. Elle ne s'attendoit pas ... conseil de cette nature, & elle me ... ondit d'abord avec beaucoup d'emportement. J'insistai toujours sur le propos ... j'avois commencé, lui représentant que

le meilleur parti qu'elle pût prendre, c'étoit de faire de néceſſité vertu, & de ſe ſervir, pour redevenir dévote, d'un mariage qui ſembloit la devoir rendre malheureuſe.

C'étoit moins l'intérêt que je prenois à ſa réputation ou à ſon ſalut, qui m'obligeoit de lui parler de la ſorte, que l'envie de la punir de ſon inconſtance, en lui faiſant mener une vie pour laquelle je m'imaginois qu'elle auroit d'autant plus de répugnance, qu'elle avoit levé le maſque pour vivre autrement. Mes exhortations eurent l'effet que je prétendois. Elle ſe remit dans la dévotion : mais à quoi je n'avois pas trop penſé, c'eſt qu'il n'y eut que ſon mari pour qui la dévotion de ſa femme fut un vrai ſupplice. En redevenant dévote, elle n'en fut pas meilleure. Ce ne fut qu'un changement de décoration, qui la rendit d'autant plus inſupportable, qu'elle étoit plus perſuadée que tout doit plier ſous la volonté d'une dévote.

La Dame dont je viens de parler ne fut pas la ſeule dévote que je connus en ce temps-là. Le commerce que j'eus pendant pluſieurs mois avec les femmes de ce caractére, m'en fit connoître beaucoup d'autres, dont la conduite, quoique plus réglée en apparence, n'étoit guére meilleure dans le fonds ; & je ne puis m'empécher d'en raconter ici quelques aventures ;

soit tranquillement de tous les avanta-
qu'elle avoit eu l'autorité de se faire
urer en se séparant. Tout ce qu'il avoit
obtenir, c'est que la Dame ayant fait
ir que tout ce qui leur restoit de bien
oit à elle, on l'avoit engagée à donner
haritablement une pension modique à un
si indigne mari. Il étoit donc réduit à de-
meurer en chambre garnie, ayant à peine
son nécessaire, pendant que sa dévote de
femme étoit à la tête de toutes les bonnes
œuvres, & avoit part à toutes les nouvelles
fondations, par les sommes immenses
qu'elle produiguoit à ces usages.

Il ne m'appartient pas de décider si cette
Dame pouvoit en bonne justice en user
ainsi, & je me contenterai de dire simple-
ment le scandale que me donna sa profu-
sion & sa délicatesse, dans un voyage qu
je fis chez elle avec un de ses Directeurs.

Elle avoit une Terre à dix ou dou
lieues de Paris, où elle passoit presque
moitié de l'année. On disoit que c'é
pour se retirer du grand monde, & p
mieux vaquer à la méditation, qu'elle
soit un si long séjour à la campagne;
m'engagea à être d'une des parties au
les elle invitoit souvent un Ecclési
qui passoit pour un fameux Directe

J'ai peine à m'empêcher de rire
rappellant ici le ridicule des soin

ions que l'on prit pour empêcher
bon serviteur de Dieu ne fût incom-
pendant ce petit voyage. Jamais ca-
n'a été plus doux que celui où on le
; mais, pour le rendre encore plus
ode, on avoit bâti une espéce de lit,
toit couché sur des coussins qui rem-
ent tout le carosse à distance propor-
e, afin que les pieds du saint hom-
sent appuyés à leur aise : à peine son
gnon & moi pûmes-nous trouver
, quoique le carosse fût à huit per-
. On mit le compagnon à une por-
& moi à l'autre ; & j'obtins, pour
er, qu'il me fût permis de passer ma
travers les rideaux, qui furent tirés
nt tout le chemin, tant ce précieux
nage craignoit d'être enrhumé.
us marchâmes ainsi, nous arrêtant
x lieues en deux lieues pour adou-
fatigue du chemin, & pour donner
a saint Directeur de témoigner ses
s. Le coffre du carosse étoit plein de
res & de liqueurs, & le saint hom-
t la modération de ne se rafraîchir
ois fois des six que l'on arrêta. J'eus
conversation avec lui, car il ne pa-
occupé dans la situation commode
toit étendu, qu'à remercier le Sei-
des graces dont il combloit son ser-
indigne ; & le sommeil succédoit ; à

point nommé, à ſes dévotes oraiſons. Dès que nous approchâmes de l'avenue du Château de la Dame chez qui nous allions, on courut l'avertir, & elle vint au-devant de nous, accompagnée de deux autres dévotes, qui ayant fait deſcendre le Directeur, le prirent ſous les bras pour l'aider à monter un perron qui donnoit dans un ſallon où il trouva une pille de carreaux, ſur laquelle on le fit aſſeoir pour ſe repoſer, en attendant qu'on le menât prendre poſſeſſion de l'appartement qui lui étoit deſtiné. Lorſqu'il fut aſſis, une femme de chambre vint, avec de profondes révérences, lui apporter un bouillon qu'il avala en attendant le ſoupé. Il lui échappa, en rendant l'écuelle, de dire que le bouillon étoit un peu trop ſalé; & je vis l'heure que la Maîtreſſe de la maiſon tueroit ſon cuiſinier, tant elle s'emporta furieuſement contre le peu de ſoin qu'il avoit eu de tempérer dans un bouillon de Directeur, la doſe du ſel au point qu'il fût trouvé ſans défaut. Le cuiſinier promit de mieux faire, & il obtint ſa grace à la recommandation du Directeur, qui dit qu'il falloit faire le bien pour le mal.

On peut juger par la peinture que je viens de faire, que tout le reſte fut de même. Nous fûmes là près de huit jours, & jamais je n'ai fait une chere ſi délicate & ſi

abondante. J'admirai le bon e tomach des dévots ; car assurément ce bon Pere faisoit chaque jour quatre repas, dont un seul auroit suffi pour moi. Je ne pus m'empêcher de railler quelquefois de la profusion de la Dame, qui, pour fournir à ces repas, tenoit nuit & jour des gens à cheval, & qui même envoyoit en poste à Paris, pour avoir tous les matins des pois verts si rares dans la saison où nous étions, qu'on n'en trouvoit point ailleurs, & qui coûtoient jusqu'à dix écus le litron. Les petites railleries qui m'échappérent, me firent regarder comme un profane ; & depuis ce voyage, la Dame ne m'admit plus à la bonne chere qu'elle faisoit à son Directeur.

Les autres dévotes que je connus n'étoient guére différentes de celle-là, & je ne pouvois comprendre comment elles pouvoient s'aveugler au point de se croire dévotes, avec toute leur sensualité & tous leurs entêtemens : du reste, je ne remarquai rien qui pût me faire croire qu'elles portassent l'aveuglement jusqu'à des attachemens criminels ; & j'ai toujours été persuadé qu'elles n'avoient un pareil dévouement pour leurs Directeurs, que par l'idée qu'elles avoient de leur sainteté. C'auroit été à ces bons Peres à prendre le soin de corriger en elles ce qu'il y avoit de trop dans leurs dépenses & dans leurs

ſoins ; mais il eſt rare qu'on ne ſe croye pas en droit de ſe pardonner un peu de ſenſualité & d'amour propre, quand on n'a rien de plus criminel à ſe reprocher.

La Dame dont je viens de parler, étoit amie d'une autre dévote qui en uſoit à l'égard de ſes enfans comme j'ai dit que celle-là en uſoit à l'égard de ſon mari : elle avoit abſolument négligé leur éducation ; & dans le temps qu'elle avoit à Paris une grande maiſon & une bonne table, elle avoit tenu ſes fils à la campagne dans des penſions modiques, & méme aſſez mal payées, où ils n'avoient eu que des Maîtres groſſiers & peu capables de les inſtruire. Cette femme avoit fait, parce qu'elle ſe croyoit dévote, ce que ma mere avoit fait parce qu'elle aimoit le monde ; mais, plus mauvaiſe encore dans ſa dévotion que ma mere ne l'étoit dans l'attachement qu'elle avoit pour les plaiſirs, elle avoit contraint ſes enfans à ſe faire Religieux, & leur vocation forcée les avoit preſque tous fait finir miſérablement : les uns étoient morts de chagrin, & les autres, après avoir ſauté les murailles, avoient mené une vie errante & vagabonde, & s'étoient enfin retirés dans les Pays étrangers, où l'on ne ſavoit ce qu'ils étoient devenus ; cependant perſonne n'oſoit en parler à la mere, & elle vivoit ſans ſcrupule, occupée des bonnes œuvres

qu'elle croyoit suffisantes pour [illegible] salut, pendant qu'elle manquoit aux devoirs les plus essentiels. Je voulus quelquefois lui représenter ce déréglement; mais il ne m'appartenoit pas de donner des leçons à des personnes dont la dévotion étoit applaudie de ceux qui auroient dû la confondre; & je connus bien, que pour passer pour homme de bon conseil auprès des dévotes de ce caractére, il ne faut leur conseiller que ce qui flatte leur aveuglement.

J'avoue que cela ne me donnoit pas trop bonne opinion des dévots, & que de bonnes œuvres si mal entendues, achevoient de détruire en moi tous les desseins que j'ai eus de le devenir. Ce fut un malheur pour moi de n'en avoir pas connu d'autres en ce temps-là; car, s'il y a des dévots qui abusent ainsi de ce nom, il y en a d'autres qui lui font honneur; &, si je les avois connus plûtôt, je n'aurois peut-être pas tant différé à prendre le parti que je n'ai pris que sur la fin de mes jours.

N'ayant donc plus d'autres vûes que de penser à ma fortune, je m'appliquai tout de bon à la guerre, & je passai un an entier non-seulement sans aucune intrigue, mais aussi très-persuadé que je n'en aurois de ma vie, tant je me croyois détrompé sur le chapitre des femmes.

Je servis en Catalogne sous M. le Prince de Conti, & j'aidai au Comte de Mérinville à faire lever le siége de Solsone : de-là, je fus commandé pour renforcer l'Armée du Duc de Vendôme, qui attaqua & qui battit la Flotte d'Espagne devant Barcelone. Mon frere avoit servi en Flandre, & avoit eu part à la prise de Condé & à celle de Saint-Guillain. Le Roi, après cette Campagne, lui donna une pension de douze mille francs, & il fut assez généreux pour demander qu'elle fût partagée entre lui & moi : ainsi l'on me donna le brevet d'une pension de deux mille écus ; & c'est presque la seule gratification que j'aye reçûe de la Cour, & dont même je ne fus redevable qu'à mon frere. Mais je n'avois pas la faveur pour moi, & j'eus lieu de croire assez long-temps qu'on n'avoit pas autant oublié que je le pensois, le parti que j'avois pris de suivre Monsieur le Prince.

Mon frere qui pensoit à me faire avoir du bien, crut que je devois me marier ; &, comme il reconnoissoit que c'étoit au bien qu'il avoit eu de sa femme, qu'il devoit les facilités qu'il avoit trouvées à son avancement, il jugea que j'avois besoin des mêmes secours, & il me proposa de m'attacher à une fille qui n'étoit pas de naissance, mais dont le bien étoit fort consi-

rable. Il crut que pour peu que je vou- lse m'aider, je réussirois dans cette pour- ite, parce que la fille avoit refusé des mis très-importans dans la Robe, & c'elle étoit entêtée de ne se marier que lans l'Epée.

Je n'avois pas naturellement beaucoup d'inclination pour le mariage ; & d'ailleurs, j'étois moins persuadé que mon frere de la nécessité d'avoir du bien ; mais n'ayant nulle intrigue, & étant bien résolu de n'en avoir plus, j'écoutai la proposition qu'il me fit, & je cherchai avec lui les moyens de me faire aimer de la Demoiselle, & de me rendre agréable à ses parens. Cette fille n'étoit ni belle, ni bien faite ; mais elle ne se rendoit là-dessus aucune justice, & ceux qui lui avoient fait la cour, à cause de son bien, l'avoient tellement entêtée de son mérite & de sa beauté, qu'elle étoit persuadée qu'aucune autre n'étoit ni mieux faite, ni plus belle qu'elle.

Comme je ne me serois jamais imaginé qu'une fille, que son miroir devoit convaincre de sa laideur, voulût qu'on la cajollât sur sa beauté, je ne m'avisai point de lui dire qu'elle étoit belle. Je me contentai de la traiter d'aimable, & de lui jurer que personne à mes yeux ne paroissoit plus capable de se faire aimer. Elle avoit juré qu'on la trouveroit belle; & mes com-

plimens, quelques honnêtes qu'ils fussen ne la contenterent point.

On ne croiroit pas que cette bagatel me fit manquer un mariage qui m'aur été avantageux. Il n'y avoit qu'à m'instru re, j'aurois comparé cette fille à la bel Hélène, si l'on m'eût appris que cela ét nécessaire ; mais je ne l'aurois jamais d viné, & sérieusement j'aurois cru qu'el auroit dû prendre pour des contrevérit tous les détails que j'aurois fait de beauté.

C'est pourtant à quoi elle s'attendoi & voyant que je ne louois en elle ni taille, ni ses yeux, ni son teint, elle al dire à ses parens que j'étois un brutal, q n'avoit ni honnêteté ni politesse, & que j mais elle ne m'épouseroit. Elle poussa m me la chose plus loin ; car pour me pun de ne l'avoir pas appellée belle, elle fit moi des portraits ridicules, disant que j' tois entêté de ma bonne mine, & que trouvois qu'il n'y avoit point au monde belles femmes. Dieu sait si c'étoit-là m caractére, & si j'aurois jamais cru devo m'attirer de pareils reproches !

Mon frere, qui fut instruit du méco tentement de cette fille, me demanda que je lui avois dit, & je lui en rend compte. Il eut peine à se le persuade mais enfin, il me dit que je pouvois e

...vers, que la beauté étoit parfaite.
...l'on a été surpris du ridicule entête-
... de cette fille, on le sera peut-être
...plus de celui que j'eus pour refuser
...n frere ce qu'il me demandoit. Je lui
...ai que je ne pourrois jamais avoir
... complaisance; qu'à la vérité, si j'a-
...été instruit, j'aurois peut-être pû l'a-
...d'abord, mais qu'il étoit trop tard, &
...d'ailleurs, quelques richesses qu'elle
...je ne pouvois me résoudre à épouser
...fille aussi grossiérement aveugle ou
...que celle-là.

...n frere me dit que j'étois plus fou
..., & peut-être trouvera-t'on qu'il
...raison; mais enfin, la chose en de-
...-là, & je la raconte au hasard d'être
...d'opiniâtre & de ridicule. Il est vrai

un ridicule éternel ; car pour moi, je trou-
vai des gens qui me louerent de ma fer-
meté. Toute la raillerie tomba sur elle, &
non-seulement elle devint mon ennemie
mais elle mit contre moi dans son parti
toutes les laides femmes qui veulent passe
pour belles, & on voit bien que j'eus à fair
à forte partie.

Cela me mit mal pendant quelque temp
auprès des Dames. Je passai à leur égard
pour un Philosophe, qui ne pouvoit dissi-
muler ses sentimens ; & les plus belles me
redoutoient, ne se croyant point assez de
beauté, pour paroître telles à mes yeux
Heureux, si leur crainte & leur défiance
eût duré assez long-temps pour en être
toujours haï ; mais mon malheur fut que
je trouvai des femmes qui me pardonne-
rent cette aventure, & qui me parurent
ou assez aimables, pour leur dire qu'elles
étoient belles, ou assez belles, pour les
trouver aimables.

Une Princesse fut une de celles-là. Son
rang étoit si élevé, que je n'aurois jamais
osé l'aimer, si elle ne m'eût donné lieu de
croire qu'elle vouloit bien que je l'aimasse.
Elle chercha à m'entretenir sur ce qui m'a-
voit brouillé avec la fille dont je viens de
parler, & lui ayant avoué naturellement
que je n'en savois point d'autre raison que
celle qui couroit dans le monde ; à savoir

ue je n'avois pû me résoudre à lui dire
u'elle étoit belle, elle en rit beaucoup;
t enfin, prenant son sérieux, elle me dit
u'il y auroit de la gloire à une femme
'être aimée d'un homme aussi peu capable
e dissimuler ses sentimens; car, ajoûta-
'elle, on pourroit croire que vous aime-
iez, si vous pouviez vous résoudre à le
ire, & j'avoue que dans la perfidie qu'ont
ous les hommes à l'égard des femmes,
'aimerois assez un caractére comme le vô-
re, & que j'envierois même un peu le sort
'une femme à qui vous diriez que vous
aimez. Il me sembla qu'en disant ces pa-
oles, elle fut un peu déconcertée, & je
ugeai que cette Princesse vouloit m'enga-
er à lui faire une déclaration. Je n'eus
arde de lui marquer ce que je pensois; &
our la mieux connoître avant que de me
ivrer à l'amour qui commençoit à naître
our elle dans mon cœur: quel avantage,
ladame, lui répondis-je, pourrois-je tirer
'être sincére auprès des femmes, puisque
es femmes sont presque toutes encore plus
erfides que les hommes? Ma sincérité ne
ne serviroit qu'à être plus facilement leur
upe, & j'avoue que j'en ai été trompé tant
e fois, qu'il faudroit, pour me résoudre
aimer, que je fusse assuré de trouver dans
personne que j'aimerois, la droiture &
bonne foi dont je me pique. Croyez,

vous, continuai-je, Madame, qu'on puisse trouver ce caractére parmi les femmes? Je ne répondrai point des autres, reprit la Princesse, mais je sai bien que je me trouve là-dessus du même caractére que vous, & que si je laissois croire à un homme que je l'aimasse, il pourroit compter sur mon amour, comme sur la chose du monde la plus assurée. Ah! Madame, lui répondis-je, que vous serez malheureuse, si c'est-là votre caractére! Il faut vous résoudre, ou à n'aimer jamais, ou à être trompée par vos amans. L'un & l'autre est fâcheux pour une Princesse aussi belle & aussi aimable que vous. Quoi! reprit la Princesse, vous osez dire que je suis belle? Est-ce ainsi que vous ne pouvez déguiser vos sentimens? Non, Madame, interrompis-je, je ne me déguise point. Je dis que vous étes belle, parce que vous l'étes, & je ne crois pas que personne puisse être assez aveugle, pour ne pas reconnoître & publier votre beauté. Vous mè faites plaisir, reprit-elle en riant, de me donner cette assurance. J'ai bien envie d'être belle; & sur votre parole, je vais croire que je la suis. Pourquoi me railler, Madame? lui répondis-je d'un air déconcerté. Je ne pus achever, & la Princesse voyant que je ne continuai pas, me demanda ce que j'avois. Je suis malheureux, Madame, lui répondis-je, &

plus malheureux que vous ne ſauriez jamais croire. J'ai voulu éviter l'amour comme le plus funeſte écueil de ma vie ; & à l'heure qu'il eſt, je ſens que j'aime plus que je n'ai jamais aimé. Au moins, reprit-elle, me direz-vous qui vous aimez. Non, Madame, lui répondis-je, & jamais perſonne ne connoîtra ma folie, car c'en eſt une pour moi d'aimer la perſonne que j'aime. Faites-moi la grace de trouver bon que je vous quitte. Pour peu que durât cette converſation, je ſens que la tête me tourneroit. Il faut donc, reprit la Princeſſe, que cela ſoit bien violent. Hé bien, je ne veux pas être cauſe que vous deveniez fou, & vous pouvez ſortir. La Princeſſe ſe leva en diſant ces paroles, & je ſortis ſans oſer la regarder.

Dès que je me fus retiré chez moi, je rappellai toute cette converſation, & je crus que la Princeſſe n'avoit cherché qu'à ſe divertir. Je condamnai la penſée que j'avois eûe qu'elle vouloit que je l'aimaſſe ; & comme je ne doutois point, par la maniére dont elle m'avoit laiſſé ſortir, qu'elle n'eût deviné que ſi j'étois reſté avec elle, je lui aurois déclaré mon amour, & qu'il falloit qu'il lui déplût, puiſqu'elle avoit prévenu cette déclaration, je réſolus de lui nommer une autre perſonne, en cas qu'elle me demandât encore qui j'aimois.

Je la revis dès le lendemain chez la Reine. Elle trouva le moyen de s'approcher de moi, & de me démander si la cervelle m'avoit tourné, & où j'en étois de mon amour. Je ne lui répondis pas un mot, & je croyois si bien qu'elle ne pensoit qu'à se moquer de moi, que j'entageois de tout mon cœur. Voyant que je ne lui répondois rien, elle me dit : vous avez beau faire, je sai qui vous aimez, & j'ai même dans ma poche le portrait de votre maîtresse. Je vous le donne, me dit-elle, en le tirant de sa poche, à condition que vous n'aurez point l'indiscrétion de le faire voir, ni de dire que vous l'avez de moi. Elle me quitta après m'avoir donné le portrait. Je le pris sans pouvoir lui dire une parole, & je sortis un moment après, impatient de voir de qui il étoit.

Quelle fut ma surprise & ma joie, quand je vis que c'étoit le sien ! Ce fut alors véritablement que la cervelle me tourna. Je ne doutai point que je ne fusse aimé, & je m'abandonnai entiérement à cette pensée. Je fis toutes les folies que font les amans en pareille occasion, & toutes mes expériences ne me servirent pas plus que si ç'eut été là ma premiere passion. Je baisai cent fois le portrait, je me mis à genoux devant lui, je pleurai, je parlai seul, & je lui jurai une fidélité éternelle.

ois au déſeſpoir qu'elle me remît à
ure & à un lieu où je ne pourrois
ler en particulier ; mais il fallut m'y
re. J'allai de bonne heure chez la
Elle y vint, & elle me dit en paſſant :
n, vous fierez-vous à moi, & ne ſai-
tous vos ſecrets ? Non, Madame,
-je, vous n'en ſavez qu'une partie,
ut que vous me donniez l'occaſion
is apprendre le reſte. Je n'en veux
voir davantage, me dit-elle, & je
aiſément tout ce que vous voulez
e ; mais vous voyez bien que je ne
que je ne dois pas vous écouter. Je
e même que vous me rendrez le
it, & j'envoyerai demain un valet de
re, à qui vous le pourrez donner
té. Elle me quitta en diſant ces paro-
& je ne ſavois que comprendre à ſon
dé. Je cherchai encore ce jour-là à

portrait. Le valet de chambre ſortit, & elle me le renvoya deux heures après avec ce billet.

Je ſai, Monſieur, que c'eſt vous qui avez ramaſſé le portrait que j'ai laiſſé tomber chez la Reine. Renvoyez-le moi, je vous prie, ſi vous ne voulez que je faſſe de l'éclat. Je vous croi trop honnête homme, pour avoir là-deſſus de mauvaiſes maniéres. Penſez-y, & au reſpect que vous me devez, car abſolument je veux ravoir le portrait, qu'on vous fera rendre de force, ſi vous le refuſez.

Je fus plus d'une heure incertain de ce que je devois faire, & le valet de chambre enrageoit d'attendre ſi long-temps. Veut-elle m'éprouver, me diſois-je, & juger de mon amour par le refus que je lui ferai? Mais non, ſon billet eſt trop poſitif, & je croi lui mieux marquer que je l'aime en lui obéiſſant. Je m'arrêtai à cette penſée, & je lui renvoyai le portrait avec ces mots.

Je vous obéis, Madame, & il n'eſt pas néceſſaire que vous me faſſiez ſouvenir du reſpect que je vous doit. Ce que vous avez ſi bien connu en moi, doit vous répondre d'un dévouement aveugle pour vos volontés. Je ne doute pas que vous ne me demandiez bientôt ma vie, puiſque vous m'arrachez ce que j'aurois voulu garder au prix de tout mon ſang.

aper. Elle croira, allois-je en moi-
, que je l'aime peu, puiſque j'ai pû
faire d'un portrait qu'elle m'avoit
ſi galamment. Elle jugera que je
is meme d'eſprit de n'avoir pas vû
ordre qu'elle me donnoit de le ren-
étoit un moyen dont elle ſe ſervoit
connoître s'il m'étoit précieux. Rien
mbattoit ces penſées, & j'étois au
oir d'avoir été aſſez bête pour obéir.
s qu'après l'avoir fait ſi hors de pro-
je ne devois plus me flatter d'être ai-
méme eſtimé de cette Princeſſe, &
lus plus fortement que jamais d'étouf-
mour que j'avois pour elle.
is il étoit trop tard, & je vis bien que
rſonnes au-deſſus de notre rang, ſont
les d'inſpirer un amour d'une eſpéce
ifférente de celui qu'on a pour d'au-
C'eſt une ſorte d'enchanteme , que

plus de chagrin ; car je ne doutois pas que la Princeſſe ne me regardât, après cela, comme un homme ſans eſprit. J'en étois ſi perſuadé, que je n'oſai pas même la chercher, ni ſoutenir ſa vûe, quand je la revis chez la Reine. Elle s'apperçut de mon chagrin & de mon embarras, & elle me fit dire par un homme à elle, que je l'attendiſſe au ſortir du cercle, & qu'elle vouloit me parler.

Elle me dit d'un air ouvert que j'avois bien fait de lui renvoyer ſon portrait ; qu'elle ne doutoit pas que cette obéiſſance ne m'eût coûté, mais qu'elle avoit été ravie de voir que j'avois eu pour elle cette aveugle ſoumiſſion ; qu'elle vouloit être aimée à ſa maniére, & qu'elle auroit pour moi plus de diſtinction que pour qui que ce fût, pourvû que l'amour ne m'aveuglât point, & que je fuſſe toujours ſoumis à ſes ordres.

Ces paroles me rendirent la vie, & je fus ſi charmé que mes conjectures ſe trouvaſſent fauſſes, que je lui jurai que je ne demanderois jamais d'autre récompenſe de l'amour extrême que j'avois pour elle, que le plaiſir de l'aimer ; que du reſte, j'étois entre ſes mains, & qu'elle feroit de moi tout ce qu'elle voudroit. Continuez à m'aimer, reprit-elle, & à m'obéir, & vous verrez que je ne ſuis pas ingrate. Je la con-

rmettre de lui écrire & de
casions de la voir chez elle.
à l'un & l'autre, me disant
affe conduire, & que je se-

rçus que depuis cette conver-
'évitoit, & je fus plus de quin-
en obtenir même un seul re-
savois que penser d'une con-
ige; mais je panchois toujours
'il falloit qu'elle ne m'aimât
qu'elle étoit si maîtresse d'elle-
bout de ce temps-là, elle m'en-
que je vinsse lui parler dans un
elle se promenoit avec des per-
sa suite. Elle me tira à part, &
ada d'un grand sérieux, si je l'ai-
ours. Je lui répondis que je ne
is jamais, & que mes sentimens
étoient à un degré auquel on ne
rien ajouter; mais qu'il m'étoit
le de soutenir plus long-temps un
sans espérance, & qu'elle seroit
e ma mort, si elle ne me donnoit
ns la liberté de la voir & de lui par-
n'est pas là ce que j'attens de vous,
elle, ce sont des services; & si vous
ez, il faut que vous me délivriez
omme qui me déplaît & qui m'a
ée. Aurez-vous assez de courage
vous battre contre lui? Je lui répon-

l'aurois ſacrifiée ; mais je ne mériterois pas votre eſtime, ſi j'avois la complaiſance que vous demandez que j'aye pour vous.

La maniére dont je prononçai ces paroles, lui fit bien connoître que j'avois pris le parti de la refuſer, & j'avoue auſſi que je ſentis éteindre dans mon cœur tout ce qui juſques-là m'avoit donné de l'attachement pour elle. Ce ne fut pas la ſeule généroſité qui produiſit en moi ce changement. Je me perſuadai qu'elle ne cherchoit à décrier cette femme & à perdre ſon amant, que parce qu'elle étoit jalouſe de l'un & de l'autre ; & tout cela enſemble, me détermina à rompre avec elle, plûtôt que de lui accorder ce qu'elle me demandoit.

Je m'attendois à en être accablé de reproches ; mais je fus fort ſurpris qu'après m'avoir demandé pluſieurs fois ſi c'étoit tout de bon que je la refuſois, & avoir vû que je perſiſtois toujours à dire que cette lâcheté étoit indigne d'elle & de moi, elle prit tout d'un coup un air & un viſage riant, pour me dire qu'elle étoit ravie de voir que l'amour m'avoit laiſſé aſſez de raiſon pour ne rien faire d'indigne d'un homme de cœur ; qu'elle ne m'avoit fait cette propoſition que pour m'éprouver ; que la Dame dont elle m'avoit fait voir les lettres étoit ſa meilleure amie ; que les lettres étoient ſuppoſées, & qu'elle n'avoit jamais reçû de
celui

celui à qui elles étoient écrites, assez de mécontentement pour souhaiter sa mort; qu'au contraire, il étoit de ses amis; & qu'enfin, tout ce qu'elle avoit fait, n'avoit été que pour me connoître mieux.

Elle me dit tout cela d'un air si sincére, que je ne doutai point du tout que les choses ne fussent comme elle me les vouloit faire entendre. Je lui fis des reproches de m'avoir mis à une pareille épreuve; & perdant la mauvaise opinion qu'elle m'avoit donnée, tant qu'elle m'avoit fait cette proposition, je repris, avec l'estime que j'avois pour elle, toute la passion qu'elle m'avoit inspirée. Je me sentis même une secrette complaisance d'avoir eu assez de cœur pour prendre, sans balancer, le parti de mon devoir, & je crûs qu'elle devoit m'en estimer & m'en aimer davantage. Je la conjurai, puisque tout mon cœur lui étoit connu, de me dire ce qu'elle vouloit que je devinsse, & si elle me refuseroit encore l'occasion de la voir, & de mériter ce qu'elle ne pouvoit refuser à la passion que j'avois pour elle. Elle me répondit qu'elle vouloit que je l'aimasse toujours, & que je devois me trouver assez récompensé de ce qu'une personne de son rang souffroit mon amour, sans que je dusse exiger rien davantage. Je lui dis que je voyois bien qu'elle vouloit ma mort, & quelque élevé que fût

ſon rang, je ne pourrois vivre, ſi je n'étois flatté de l'eſpérance qu'elle m'aimeroit. Elle me répondit que le temps venoit à bout de bien des choſes, & que ſi j'avois de la conſtance, je ne me repentirois pas de l'aimer ; qu'elle avoit pour moi plus d'eſtime & plus de penchant que pour aucun homme ; qu'elle étoit fâchée de l'inégalité de nos conditions ; mais que puiſque j'avois été incapable de prendre un parti indigne de moi, je ne devois pas trouver mauvais qu'elle n'en prît auſſi que de dignes d'elle. Ce fut-là tout ce que j'en pûs obtenir, & je me retirai plus amoureux & plus déſeſperé que jamais.

J'appris peu de jours après, que les lettres qu'elle m'avoit fait voir étoient devenues publiques à la Cour, où l'on en avoit des copies, & qu'on diſoit méme aſſez hautement que c'étoit moi qui les avoit montrées le premier.

La Dame qui paſſoit pour les avoir écrites, & qui ſe vit par-là horriblement décriée, s'en plaignit à mon frere, comme ſi c'eût été moi qui les euſſe rendues publiques. Mon frere m'en parla, & je lui racontai ce qui m'étoit arrivé avec la Princeſſe, ne pouvant mieux lui perſuader que je n'avois point publié les lettres, qu'en lui marquant le refus que j'avois fait de me charger de cette indigne commiſſion.

Mon frere me dit qu'il falloit que ce
t la Princesse qui les eût fait voir, &
'il ne doutoit point que ce fût elle aussi
i eût répandu que c'étoit de moi qu'on
s avoit dans le monde. Nous rêvâmes
ng-temps aux moyens de détromper là-
ssus le public, & cette affaire nous parut
e des plus fâcheuses qui pût m'arriver.
on frere me dit qu'il n'y voyoit point
utre reméde, que d'instruire la Reine
la conversation que j'avois eûe avec la
incesse; que quand Sa Majesté seroit dé-
mpée, je trouverois peut-être ensuite
oyen de détromper tout le monde; mais
'en tout cas, il étoit bon que la Reine
nnût la vérité.

Je voyois beaucoup d'inconvéniens à
re cette démarche auprès de la Reine,
rce que c'étoit lui apprendre que la Prin-
sse étoit celle qui avoit rendu ces lettres
bliques. Ce n'est pas que j'eusse encore
cune estime & aucune passion pour elle.
ne voyois que trop qu'elle n'avoit cher-
é qu'à m'embarquer, bon-gré mal-gré,
ns cette malheureuse affaire, & je la
issois autant que je l'avois aimée. Je dis
non frere qu'avant que de parler à la
ine, il falloit que je visse la Princesse,
que je tâchasse, en lui parlant, de con-
ître si c'étoit elle qui avoit montré les
res, & qui avoit fait entendre qu'on les

tînt de moi. Mon frere approuva ce que je lui dis, & je cherchai à la voir. J'eus beaucoup de peine à y réussir; mais enfin, je la trouvai un jour qu'elle alloit monter en carosse. Dès qu'elle me vit, elle m'appella; & me parlant en présence d'une des femmes qui étoient à sa suite, elle me dit ces paroles : Je vois bien ce que vous voulez me dire; mais je vous assûre que ce n'est pas moi qui ai montré les lettres que vous m'avez données, & qu'il faut que vous les ayiez fait voir à d'autres; car cette fille vous dira que j'ai encore celles que vous me donnâtes il y a quelque temps dans le jardin, & que je ne les ai montrées à personne. Moi, Madame, lui répondis-je, je vous ai donné des lettres. Il est bien temps, interrompit-elle, de le nier. Cette fille ne vous a-t'elle pas vû me les donner? Il suffit que je vous dise que ce n'est pas moi qui les ai montrées, & c'est beaucoup que je m'abaisse à vous en assurer. Je n'ai rien autre chose à vous dire, & prenez-vous-en à qui vous voudrez. Elle me quitta en achevant ces mots, & elle monta en carosse.

Il est impossible d'exprimer l'accablement & la colére où elle me laissa. Je vis qu'elle ne vouloit plus garder de mesures avec moi, & je me repentis, mais trop tard, de la vanité que j'avois eûe d'aimer une personne de son rang. Je connus alors

à quoi l'on eſt expoſé, quand on s'oublie à ce point-là, & je ne m'apperçus que trop qu'il n'eſt jamais sûr à perſonne de ſe meſurer aux Princes.

Je revins chez moi, réſolu d'aller trouver la Reine; mais à peine y fus-je rentré, qu'un Gentilhomme vint m'appeller de la part de celui à qui les lettres étoient adreſſées. Il me dit qu'il ſe trouveroit le lendemain huit heures du matin dans le Pré aux Clercs; que lui qui me parloit, lui ſerviroit de ſecond, & que je ſongeaſſe à en avoir un de mon côté.

Je dis au Gentilhomme qui me portoit cette parole, qu'il ne doutoit pas que je n'euſſe aſſez de cœur pour me battre; mais que j'avois de la peine à m'y réſoudre avant que d'avoir inſtruit celui qui me faiſoit appeller, du peu de ſujet qu'il avoit d'être mal-content de moi; qu'il falloit que j'euſſe un éclairciſſement avec lui; après quoi, je ferois ce qu'il voudroit. Il me promit de lui rendre compte de ce que je lui diſois, & que ſi je voulois ne point ſortir, il me l'ameneroit dans une heure. Je répondis que je l'attendrois, & peu après ils vinrent enſemble.

Peu s'en fallut que, ſans différer au lendemain, nous ne vuidaſſions notre différend ſur l'heure, par le peu de raiſon que je trouvai en celui qui m'appelloit; mais

enfin, lui ayant répondu ſur le ton dont i
m'avoit parlé, il m'écouta. Je lui dis qu
non-ſeulement je n'avois pas publié ce
lettres, mais que j'avois au contraire tou
jours pris le parti de la perſonne de qui o
diſoit qu'elles étoient, & que je donneroi
le démenti à quiconque oſeroit dire qu'o
les avoit reçûes de moi. Venez donc, re
prit-il, le donner à la Princeſſe, me nom
mant celle dont j'ai parlé, car c'eſt ell
qui les a reçûes de vous.

Ce que cet homme me demandoit étoi
fort juſte, & il ne faiſoit que me prendr
au mot. Cependant, comme la Princeſſ
avoit dé a eu le front de me dire en fac
que c'étoit moi qui lui avois donné ces let
tres, je craignis qu'elle ne ſoutînt la mê
me choſe en préſence de celui que je vou
lois détromper. D'ailleurs, il n'étoit pa
aiſé d'aller ainſi donner un démenti à un
Princeſſe de ſon rang, & je craignis encor
que tous ces délais ne fiſſent croire à celu
qui m'appelloit, que je cherchois à ne m
point battre. C'eſt ce qui m'obligea de lu
répondre que ce qu'il me propoſoit ſero
d'une trop longue diſcuſſion; & que puiſ
qu'il en vouloit tâter, il falloit commen
cer par lui donner le plaiſir d'être battu
que je n'avois voulu le voir que pour ren
dre témoignage à la vérité; qu'il devo
me croire ſur ma parole, & que s'il cher

choit d'autres éclairciſſemens, je ne les lui donnerois que l'épée à la main. Il accepta la propoſition, & nous convînmes de nous trouver le lendemain au lieu & à l'heure qu'il me marqua; mais nous réſolûmes de nous battre ſeuls pour n'embarraſſer perſonne mal-à-propos dans cette affaire, & pouvoir la cacher plus aiſément; car, après tout, rien ne m'avoit jamais paru, ni plus ridicule, ni plus injuſte que la coutume de ſe battre avec tout le fracas que l'on ne peut éviter, quand on embarque dans le différend de deux particuliers des gens qui ne ſe veulent point de mal.

La précaution que nous prîmes pour nous battre ſans ſecours, fut cauſe que ce duel ne fut point connu. Je reçus d'abord un coup dans le bras, & j'en portai un à celui qui ſe battoit contre moi, qui lui perçoit l'épaule, & qui le mettoit hors d'état de ſe défendre. Je ne m'opiniâtrai point à lui faire demander la vie, & dès que je le vis hors de combat, je ne penſai qu'à le ſecourir. Nos bleſſures ne ſe trouverent point dangereuſes, & nous étant l'un & l'autre enveloppés dans nos manteaux, nous remontâmes enſemble dans ſon caroſſe, qu'il avoit fait arrêter ſans laquais, dans un lieu d'où le cocher ne pouvoit nous voir. Nous rencontrâmes le Gentilhomme qui m'étoit venu appeller la veille. Il venoit

pour nous séparer, & nous lui dîmes en riant qu'il montât dans le carosse, & que tout étoit déja fait. Nous revînmes chez moi, où entrant, j'ordonnai le déjeûner. Nous envoyâmes aussi-tôt chercher un chirurgien qui avoit autrefois été à mon service. Il visita nos blessures, & nous en fûmes quittes pour avoir quelque temps le bras en écharpe. Nous fîmes courir le bruit qu'en allant tous trois à deux lieues de Paris, notre carosse avoit versé; que l'un s'étoit démis l'épaule, & que l'autre avoit eu une blessure au bras. Tout le monde crut ce que nous disions, & personne ne s'avisa de dire que nous nous fussions battus.

Ainsi, nous fûmes plus heureux que nous ne le méritions : mais l'on peut pourtant connoître par la maniere dont je me trouvai engagé dans ce combat, combien c'est un grand malheur pour la noblesse, de croire que le point d'honneur consiste à recourir dès la moindre ombre d'une injure, à une si bizarre maniere d'en avoir raison: car, dès qu'on est appellé, il n'y a presque pas moyen d'éviter le combat; & si j'avois refusé celui-là, je croi qu'on auroit mal jugé de mon courage.

Fin du cinquiéme Livre.

LIVRE SIXIÉME.

QUAND on eut mis l'appareil ſur nos bleſſures, & que nous eûmes lieu de croire qu'on ne penſoit point à nous faire arrêter, nous parlâmes à fond du ſujet de notre différend. Nous avions toujours été amis juſqu'à ce combat, & nous le fûmes encore plus quand nous nous fûmes rendu compte l'un à l'autre de tout ce que nous ſavions touchant l'aventure qui nous avoit brouillés. Je connus ſur quoi étoit fondé le deſſein que cette Princeſſe avoit pris de publier les lettres dont j'ai parlé, & qu'elle n'avoit paru ſouffrir mon amour que pour me faire ſervir à ſa vengeance. C'eſt une choſe qu'il faut raconter en peu de mots : mais, comme des gens qui vivent encore y furent mêlés, je croi devoir déguiſer leurs noms. Je donnerai celui d'Aſpaſie à la Princeſſe : j'appellerai Celidan, l'ami contre qui je me battis ; & Cléonice, la Dame qui avoit écrit les lettres. Je marquerai de la même maniere, ſous un nom inventé, une quatriéme perſonne, dont il faudra faire mention en parlant de cette petite aventure : je la raconte moins par la liaiſon qu'elle eut avec ce qui me regarde,

que pour faire voir, que s'il y a des écueils à craindre auprès des femmes, ces écueils sont encore plus inévitables, & plus dangereux auprès des Princesses.

Aspasie étoit d'une naissance distinguée, qui ne lui permettoit pas de se marier à un autre qu'à un Souverain, ou du moins qu'à un Prince de son rang : elle avoit de l'esprit & de l'ambition ; & son ambition paroissoit d'autant mieux fondée, qu'elle avoit de grandes richesses : ces richesses empêchérent qu'on ne la mariât hors du Royaume, & son ambition ne permit pas qu'elle se mariât en France. On ne vouloit point qu'elle portât ailleurs les grands biens dont elle jouissoit ; & on craignoit que si elle se marioit en France, elle n'inspirât son ambition à celui qui, en l'épousant, se verroit en état de tout entreprendre, par les grands biens qu'elle lui donneroit. Ces raisons firent manquer tous les mariages que l'on proposa pour elle. Elle avoit déja près de trente ans, & se lassant d'un état qui répondoit peu à son ambition, elle résolut d'embarquer une intrigue, qui réduisit ceux dont elle dépendoit à la nécessité de la marier. Apres les Princes souverains, il n'y avoit point de parti qui lui convînt mieux que le Prince Aurelien son parent, qui lui cédoit, à la vérité, pour les richesses, mais dont la naissance étoit

gré plus élevé que la sienne. Elle
ıa à lui plaire ; mais, comme ce
étoit plus jeune qu'elle, elle ne mit
ans sa beauté l'espérance de s'en
ner. Quoique j'eusse, comme on
loué sa beauté, & surmonté à son
e scrupule qui m'avoit fait manquer
iage dont j'ai parlé, cependant il
rai qu'elle n'étoit plus en âge de pas-
ır belle ; & je ne lui avois donné
qualité, que parce que j'avois été
de celle qu'elle avoit de Princesse.
e rendit donc assez de justice pour
que l'intérêt auroit plus de pouvoir
esprit d'Aurelien, que les charmes
beauté qui s'effaçoit. Elle gagna
qui gouvernoient l'esprit du Prince,
lui faire comprendre l'avantage qu'il
eroit à épouser une Princesse aussi
qu'elle. Aurelien qui se lassoit de
ir point d'autre bien que des pensions
aires, fut charmé de la voye qu'on
ésentoit d'en trouver d'une autre na-
Il promit de ne rien négliger pour
réussir ce mariage ; mais le moyen
il se servit pour en avancer le succès,
lui qui le fit manquer, & c'est où l'on
voir encore le caprice & la vanité des
ıes.
ırelien étoit galant ; il crut qu'en pen-
ı épouser la Princesse, il devoit en

paroître amoureux; & il feignit si bien d'avoir un violent amour, que cette Princesse oublia la justice qu'elle s'étoit rendue d'abord. Elle se persuada que le Prince l'aimoit, qu'il avoit pour elle une passion dans les formes. Cette imagination lui donna une délicatesse & une jalousie qu'elle n'auroit pas eue, si elle eût toujours cru qu'elle ne devoit s'attendre à être aimée que par intérêt. Elle chercha dans le Prince tous les égards, & tous les dévouemens d'un amant véritablement touché; mais c'est ce qu'elle ne trouva point. Le Prince étoit encore dans les premiers feux d'une jeunesse incapable de contrainte, & il ne put avoir toute la complaisance qu'elle exigeoit. A la vérité, quand il auroit été moins jeune, je ne sai s'il auroit pu se réduire à cette servitude; car on peut appeller de ce nom la maniere dont la Princesse a toujours traité ceux dont elle s'est crue aimée.

Elle ne fut donc pas long-temps sans faire des querelles au Prince. Elle avoit cent espions qui l'instruisoient de toutes ses démarches; & toutes leurs conversations se passoient en éclaircissemens & en reproches. Le Prince se lassa de lui faire croire qu'il l'aimoit; & ne pouvant se résoudre à acheter par sa complaisance des richesses qu'on lui vendoit si cher, il affec-

ſe pour un Prince de ſon rang ; &
elle aimoit Célidan qui lui con-
t en toutes choſes, & qu'elle ne dou-
as qu'elle n'épousât bien-tôt. Elle té-
na donc au Prince, que quelque hon-
que lui fit ſa paſſion, elle étoit obli-
e le prier de ne la point voir. Le
e s'obſtina, par ce refus, à la cher-
plus que jamais ; & le bruit courut
it qu'il en étoit paſſionnément amou-
La Princeſſe Aſpaſie en fut enragée.
ne elle n'avoit point douté que le
e ne l'eût aimée, & que la vanité
t toutes les femmes, de ſe croire di-
de la paſſion qu'on leur témoigne ;
t entiérement perſuadée de celle du
e ; elle regarda l'amour qu'il avoit
Cléonice, comme un effet de ſon
ſtance, & elle réſolut de s'en venger;

Cléonice, qui avoit refusé les visites du Prince, par la crainte d'exposer sa réputation, les souffrit, & les rechercha par le desir de chagriner la Princesse : car c'est ainsi que les passions se fortifient par les choses mêmes qui devroient les réduire ; & l'envie de faire du dépit à une rivale, a bien plus de pouvoir sur le cœur d'une femme, que le desir de plaire à un amant. Plus la Princesse traversoit l'amour du Prince pour Cléonice, plus Cléonice s'étudioit à le flatter ; & personne ne douta, par la complaisance qu'elle eut pour lui, qu'il n'en fût aimé.

Celidan qui aimoit Cléonice de bonne foi, ne fut pas le dernier à en prendre des allarmes ; il s'en plaignit, & Cléonice lui avoua que tout ce qu'elle en faisoit n'étoit que pour faire dépit à la Princesse. Elle sut si bien tourner l'esprit de son amant, qu'elle lui persuada qu'elle n'avoit pour le Prince qu'une feinte complaisance ; & elle l'engagea même à lui aider à donner de nouveaux chagrins à la Princesse. Il se trouva ainsi préparé à tout ce que la Princesse voulut persuader au désavantage de Cléonice ; & plus elle tâcha de lui donner des soupçons contre elle, plus il affecta d'en paroître content & amoureux.

Je ne sai, après tout, si Célidan n'étoit point la dupe de la confiance qu'il avoit en

treſſe, & je n'eus garde, quand il
onta cette hiſtoire, de lui inſpirer
us une inquiétude qu'il n'avoit pas;
ue tant d'expériences que j'avois fai-
la tromperie des femmes, m'auroit
oute donnée, ſi j'avois été en ſa

'rinceſſe n'ayant pû réuſſir à brouil-
lidan avec Cléonice, chercha les
s de la brouiller avec le Prince,
e lui étoit difficile, quand il s'agiſ-
ſe venger. C'étoit en cela ſeulement
étoit libérale. Elle gagna celui des
iques de Célidan, en qui il ſe con-
plus; & par ſon moyen, elle eut
art des lettres que ſon maître avoit
de Cléonice.

qu'elle les eut, elle chercha quel-
par qui elle pût les faire répandre
monde, ne doutant pas que dès que
ice les verroit, il ne rompît avec
:e n'étoit pas le ſeul motif qu'elle
en voulant faire répandre ces lettres
utres mains que les ſiennes. Elle ſe
t diſculper par-là de la honteuſe
qu'on lui auroit reprochée, ſi on
accuſée de les avoir répandues; &
rs, elle ſavoit un ſi mauvais gré à
i, du peu de complaiſance qu'il
u pour les avis qu'elle lui avoit don-
la mauvaiſe conduite de Cléonice,

qu'elle vouloit le perdre. Elle me jugea propre à ce dessein, & c'est ce qui l'obligea de me permettre de l'aimer, & ce qui m'embarqua, comme on l'a vû, dans l'affaire dont j'ai parlé.

Elle ne sut point que nous nous fussions battus; & comme le compte que nous nous rendîmes Célidan & moi, de tout ce que nous savions de cette aventure, nous persuada l'un & l'autre que nous ne devions plus nous plaindre que de cette Princesse, nous redevînmes plus amis que jamais. Il me promit d'instruire Cléonice de tout ce que je lui avois raconté, & de l'assurer que j'étois très-innocent de la piéce qu'on disoit que je lui avois faite, en m'accusant d'avoir surpris & montré ses lettres.

Cléonice demanda à me voir, pour en être encore mieux persuadée; mais elle voulut exiger de moi d'en instruire la Reine & le Prince Aurelien. Je refusai l'un & l'autre, & je lui représentai qu'il y auroit de la lâcheté à moi de me faire dénonciateur contre cette Princesse; que puisqu'elle n'avoit souffert l'amour du Prince que pour faire du dépit à la Princesse, elle avoit sujet d'être contente, & que la Princesse étoit assez punie par le mauvais succès de ses desseins; que ce seroit encore une nouvelle punition pour elle de voir que je serois plus ami que jamais de Célidan, quelque soin qu'elle

qu'elle eût pris de nous brouiller ; & qu'enfin, puisqu'elle aimoit Célidan, elle devoit être ravie d'être débarrassée du Prince, & de trouver son amant plus fidéle que jamais.

Ces raisons devoient la satisfaire. Célidan, qui y étoit le plus intéressé, les trouvoit admirables ; car, après tout, il ne devoit pas trop approuver qu'elle se mît si fort en peine de se ménager auprès du Prince, & il importoit peu qu'il sût qui avoit publié des lettres qu'elle ne pouvoit désavouer, & qu'elle justifieroit, dès qu'elle voudroit se borner à l'amour de celui à qui elles étoient écrites.

Mais peut-on faire fond sur la raison d'une femme qui a de la vanité ? Celle-ci s'opiniâtra à vouloir que j'apprisse à tout le monde que c'étoit la Princesse qui lui avoit joué le tour. Elle voulut même quelque chose de plus, & elle prétendit que je devois publier que je lui en avois conté, & qu'elle m'avoit assez aimé pour me donner son portrait. Jamais je ne pûs lui faire entendre raison, & Célidan n'y réussit pas mieux que moi. Ils s'aigrirent sur ce sujet jusqu'à se brouiller. J'en fus fâché d'abord pour l'amour de mon ami, qui jusques-là avoit été content d'elle ; mais, dans le fond, il devoit s'en consoler, puisque le chagrin qu'elle eut de perdre le Prince, étoit une

marque évidente qu'elle n'étoit pas trop fidelle. Il en fut pourtant inconſolable. Il avoit moins d'expérience que moi ſur le caractére de l'eſprit & du cœur des femmes. Il étoit méme ſi honteux de ne pouvoir me cacher, qu'il l'aimoit toujours, qu'il ne me voyoit jamais qu'avec embarras. Ils ſe raccommoderent quelque temps après, & enſuite de deux ou trois autres brouilleries de la nature de celle dont je viens de parler, ils ſe ſont mariés, mais ils n'ont pas été heureux; & les ſoupçons que Célidan avoit eûs ſur le peu de fidélité de Cléonice, quand elle n'étoit encore que ſa maîtreſſe, ſont devenus incurables depuis qu'elle eſt ſa femme; ſort ordinaire de tous les maris qui ont l'aveuglement de croire qu'ils pourront oublier dans une femme les infidélités d'une maitreſſe. Le mariage eſt le moins sûr de tous les remédes, quel que ſoit le mal auquel on l'applique.

Pour moi, je me brouillai avec Cléonice, & ne me raccommodai point. J'eus trop de ſujet d'en être mal content, par le ſoin qu'elle prit de dire par tout que je me vantois d'avoir été aimé de la Princeſſe Aſpaſie. Elle racontoit l'aventure du portrait, de maniére à me faire repentir de la lui avoir appriſe.

La Princeſſe en devint furieuſe. Elle dit

un autre mariage, lui firent oublier
lére & mon amour. Mais il est vrai
e malheur que j'eus de connoître &
.er cette Princesse, pensa me perdre,
ne on l'a vû, en plus d'une maniére.
re en sortis-je assez heureusement; &
ire que je vais raconter fera voir qu'il
uelquefois à craindre des malheurs
plus funestes, de la part des Princesses
'on ose aimer.

fut l'année que Monsieur le Prince
écourir Valenciennes, & en fit lever
ge. Je servois sous le Maréchal de la
, & peu s'en fallut que je n'eusse le
sort que lui. Il fut pris, mais nous
retirâmes en bon ordre par la pru-
de M. de Turenne. On peut mettre
aite que ce grand Capitaine fit alors,
mbre de ses plus belles actions. Ce
ette occasion que je fus un peu plus

placer. Ce fut la Capelle. Dès que nous e
fûmes maîtres, je pris la poste pour m
rendre à Chantilli, où étoit le Roi, q
devoit y recevoir la Reine Christine d
Suéde. Elle avoit fait son entrée à Par
quinze jours ou trois semaines auparavan

J'avois plus de raison qu'un autre c
rendre mes devoirs à cette Princesse. M
enfans avoient l'honneur d'être alliés de
maison, & elle avoit auprès d'elle un c
mes amis que j'avois connu en Pologne
où il faisoit des voyages de la part de cet
Princesse, pendant qu'elle travailloit à l'a
faire de son abdication. Je l'avois enco
retrouvé depuis à Venise, où cette Rei
l'avoit envoyé pour des affaires qu'elle avo
avec la République & les Princes d'Italie
& nous avions fait ensemble assez de con
noissance & d'amitié, pour être ravis c
nous revoir. Je ne devinois pas le malhe
qui lui arriva peu de temps après; car c
fut lui qui fut le triste acteur de la funes
histoire dont je dois parler.

Il s'appelloit Monaldeschi. Il étoit It
lien, & d'une qualité distinguée. Il avo
passé en Suéde dès sa premiere jeunesse,
ayant été appellé par le Comte de la Ga
die, dont il étoit parent. Il avoit été éle
avec la Reine, & il étoit à peu près de m
me âge qu'elle. Le Comte de la Gard
avoit un fils aussi de même âge, pour q

D… la jeune Reine sembla avoir plus de penchant que pour Monaldeschi ; car ces deux jeunes hommes, pouvant la voir tous les jours, ne manquerent pas de vouloir en être amoureux. Monaldeschi, qui étoit naturellement vain & ambitieux, fut au désespoir de ce que le jeune Comte de la Gardie étoit mieux reçû que lui. Il étoit Italien & dissimulé, & il résolut de dégoûter son rival du dessein de s'attacher à cette Princesse. Ils étoient amis, & ils s'étoient mis sur le pied de se rendre compte l'un à l'autre de leurs aventures & de leurs intrigues. Monaldeschi dit un jour au Comte d… la Gardie, qu'il ne pouvoit lui laisser ignc… que le penchant que la Reine témo… gnoit avoir pour lui, étoit un artifice do… elle se servoit pour déguiser l'attacheme… qu'elle avoit pour le Palatin, son cousi… & que s'il en doutoit, il lui feroit voir … lettres qu'elle lui avoit écrites.

Monaldeschi avoit un talent particu… pour contrefaire toutes sortes d'écritu… & il montra à la Gardie des lettres c… avoit si bien imité le caractére de la Re… que la Gardie y fut trompé. La Gardi… douta point que les lettres ne fussent d'… & comme il ne s'étoit pas assez déc… pour être en pouvoir de lui en fai… reproches, il se contenta de profiter … claircissement, pour surmonter la p…

en Suéde, il n'en pourroit être aimé. Monaldeschi ne gardoit pas, à l'égard des autres, autant de mesures qu'auprès de la Reine. Il faisoit, au contraire, tout ce qu'il pouvoit, pour faire croire qu'il avoit avec elle une véritable intrigue. Je me souviens que quand je le trouvai à Venise, il ne parloit d'autre chose. Il me montroit les lettres qu'il disoit qu'il recevoit d'elle, & comme je ne doutois point que ces lettres ne fussent véritables, j'étois très-persuadé de tout ce qu'il vouloit me faire entendre. Je me contentois de lui représenter son indiscrétion; mais il paroissoit si assuré de sa conquête, qu'il se croyoit en droit d'être indiscret impunément.

Quand je le vis à Chantilly, & que nous ...mes seuls: hé bien, me dit-il, vous ...yez de quoi l'amour que la Reine a eu ...r moi l'a rendue capable. Elle a tout ...té pour n'être qu'à moi; mais avec tout ..., je ne suis pas heureux. J'ai pour elle ... aversion secrette que je ne puis sur...er, & je voudrois de tout mon cœur ...e fût encore Reine, & en Suéde, & ...r jamais pensé à elle. Il me raconta ..., comme il voulut, la maniére dont ...voit fait quitter son Royaume, & ... qu'il me dit, me parut si extraor... que j'avois peine à y ajoûter foi. ...nt, je ne pouvois pas n'en point

croire quelque chose, en voyant que
Reine n'avoit plus de couronne, & qu'
étoit si bien auprès d'elle, qu'elle ne pou
voit être un moment sans le voir. Je l'ex
hortai à faire, par reconnoissance, ce qu
ne pouvoit faire par inclination; mais s
tout à déguiser mieux qu'il ne faisoit, l'
mour qu'elle avoit pour lui, & l'aversio
qu'il avoit pour elle; mais il ne profita p
de mes avis.

Deux ou trois mois après, la Reine éta
à Fontainebleau avec le Roi & toute
Cour, on lui mit entre les mains un p
quet, dont le dessus étoit d'une écritu
inconnue, mais où elle trouva trois lett
de celle de Monaldeschi. L'une de ces le
tres étoit italienne, & paroissoit écrite
un Prince d'Italie. Les deux autres étoie
françoises, & s'adressoient à une Dam
Les voici, autant que je puis m'en souv
nir; car la Reine me les montra, qua
elle eut fait la punition que méritoit ce
qui les avoit écrites, & je croi que perso
n'en a jamais eu de copies.

La lettre italienne étoit à peu près
maniére dont je vais la traduire.

*Vous avez raison de blâmer mon p
conduite; j'en suis au désespoir. J'
mieux fait de penser à ma fortune q
ridicule vanité d'être aimé d'une Rein*

me donne que des nuits pleines de dégoûts & de chagrins. Qu'il est dur de donner à une femme emportée des plaisirs qu'on n'a plus le courage de partager avec elle ! Me voici Chevalier errant, & je ne voi guéres où nous pourrons nous fixer. Nous n'avons ici pour nous que des Pedans, & j'ai le malheur que personne dans la Cour de France, où l'on est si amoureux, ne se met en devoir de me disputer ma vieille conquête. Je suis résolu de tout laisser-là, & je ne supporte le supplice de Mezence, qu'autant que j'en ai encore besoin pour assurer les donations qu'on m'a faites. Dès que j'en serai en possession, je volerai a ma chere patrie, &c.

Les deux autres lettres étoient conçûes en ces termes :

J'avois crû, Madame, que pour mériter votre cœur, c'étoit assez de vous en offrir un, pour lequel une Reine a sacrifié ses Etats, sa couronne & sa gloire. Pourquoi faut-il que je vous aye trouvée si belle ? Vous me rendez ingrat, & depuis que je vous ai vûe, je suis devenu insensible aux caresses d'une Reine, que j'avois trouvée aimable jusques-là. Vous êtes cause du mauvais ménage que nous faisons. Comme on est vindicatif, je crains qu'on ne pénétre les raisons de ma froideur & de mes dégoûts, & qu'on ne vous punisse, & de l'im-

croire quelque choſe, en voyant que la Reine n'avoit plus de couronne, & qu'il étoit ſi bien auprès d'elle, qu'elle ne pouvoit être un moment ſans le voir. Je l'exhortai à faire, par reconnoiſſance, ce qu'il ne pouvoit faire par inclination; mais ſur tout à déguiſer mieux qu'il ne faiſoit, l'amour qu'elle avoit pour lui, & l'averſion qu'il avoit pour elle; mais il ne profita pas de mes avis.

Deux ou trois mois après, la Reine étant à Fontainebleau avec le Roi & toute la Cour, on lui mit entre les mains un paquet, dont le deſſus étoit d'une écriture inconnue, mais où elle trouva trois lettres de celle de Monaldeſchi. L'une de ces lettres étoit italienne, & paroiſſoit écrite à un Prince d'Italie. Les deux autres étoient françoiſes, & s'adreſſoient à une Dame. Les voici, autant que je puis m'en ſouvenir; car la Reine me les montra, quand elle eut fait la punition que méritoit celui qui les avoit écrites, & je croi que perſonne n'en a jamais eu de copies.

La lettre italienne étoit à peu près de la maniére dont je vais la traduire.

Vous avez raiſon de blâmer mon peu de conduite; j'en ſuis au déſeſpoir. J'aurois mieux fait de penſer à ma fortune qu'à la ridicule vanité d'être aimé d'une Reine qui ne

me

me donne que des nuits pleines de dégoûts & de chagrins. Qu'il est dur de donner à une femme emportée des plaisirs qu'on n'a plus le courage de partager avec elle! Me voici Chevalier errant, & je ne voi guéres où nous pourrons nous fixer. Nous n'avons ici pour nous que des Pedans, & j'ai le malheur que personne dans la Cour de France, où l'on est si amoureux, ne se met en devoir de me disputer ma vieille conquête. Je suis résolu de tout laisser-là, & je ne supporte le supplice de Mezence, qu'autant que j'en ai encore besoin pour assurer les donations qu'on m'a faites. Dès que j'en serai en possession, je volerai à ma chere patrie, &c.

Les deux autres lettres étoient conçûes en ces termes :

J'avois crû, Madame, que pour mériter votre cœur, c'étoit assez de vous en offrir un pour lequel une Reine a sacrifié ses Etats, sa couronne & sa gloire. Pourquoi faut-il que je vous aye trouvée si belle? Vous me rendez ingrat, & depuis que je vous ai vûe, je suis devenu insensible aux caresses d'une Reine que j'avois trouvée aimable jusques-là. Vous êtes cause du mauvais ménage que nous faisons. Comme on est vindicatif, je crains qu'on ne pénétre les raisons de ma froideur & de mes dégoûts, & qu'on ne vous punisse, & de l'in-

ſenſibilité que vous avez pour moi, & de celle que vous m'avez donnée pour d'autres.

Voici la derniére lettre.

Je ſuis malade, Madame, & dans la derniére complaiſance qu'il m'a fallu avoir pour la paſſion de votre rivale, on s'eſt douté que mon cœur étoit ailleurs. Je crains que tant que je ſerai mécontent de vous, on ne le ſoit de moi. C'eſt une étrange choſe que d'offenſer une Reine à ce point-là. Si la complaiſance que je ſuis obligé d'avoir pour elle bleſſe votre délicateſſe, vous devez être en repos; car je vous jure que je ne ſuis qu'une ſouche morte auprès de tout ce qui n'eſt pas vous. Permettez que j'eſpére. Je reprendrai la ſanté & la vie, & je ne m'en ſervirai que pour m'affranchir à jamais des liens que je déteſte, pour ne plus porter que les vôtres.

Dès que la Reine eut reçu le paquet, & qu'elle eut reconnu l'écriture de Monaldeſchi, elle s'enferma, & une heure après elle me fit chercher. Elle me demanda avec beaucoup d'émotion, s'il étoit vrai que j'euſſe connu Monaldeſchi en Italie; ſi depuis ce temps-là, j'étois toujours de ſes amis, & ſi je n'avois point de connoiſſance qu'il eût quelque intrigue à la Cour de France. Comme je n'avois garde de me

douter que la Reine eût le motif qu'une autre de me faire ces demandes, je crus qu'elle ne me parloit ainsi, que parce que peut-être elle étoit jalouse. J'avois bien vû que Monaldeschi paroissoit un peu attaché à une Dame de la Cour, mais je n'eus garde de le dire à la Reine. Je lui répondis que j'avois vû Monaldeschi en Italie; que nous avions alors fait amitié; mais que depuis, je n'avois point eu de ses nouvelles; qu'à l'égard de ses attachemens à la Cour de France, il ne me paroissoit point qu'il en eût aucun.

Lui ayant répondu ces paroles, elle me dit que c'étoit assez, & elle me parla de diverses autres choses, entr'autres de ce que l'on disoit des motifs qui lui avoient fait quitter son Royaume. Je lui dis que tout le monde étoit persuadé qu'elle n'avoit fait ce changement que par un principe de religion. A ces paroles, je vis que les larmes lui venoient aux yeux. Elle soupira, & elle me dit que Dieu étoit témoin que ç'avoit été là le seul motif qui l'avoit obligée de quitter la Suède: mais que les Princes étoient malheureux de n'avoir point de véritables amis. Elle me demanda encore quelle heure il étoit, & où étoit le Roi. Ayant satisfait à cette demande, elle me congédia, me faisant souvenir de l'honneur que j'avois d'être entré dans son alliance

par mon mariage. Je lui répondis que c'étoit un honneur dont je n'osois me glorifier, mais que j'en avois tout le sentiment que l'on en pouvoit avoir ; ce que je tâcherois de lui témoigner toute ma vie, par le profond respect que j'avois, & que j'aurois toujours pour elle. Comme je [illegible]ois, elle me [illegible], & me demanda si j'avois lû [illegible] & [illegible] en France [illegible] mais [illegible] hommes en bien [illegible] une recueil [illegible] quand [illegible] [illegible] que [illegible] France [illegible], que [illegible]. Nous [illegible] long-temps sur ce sujet, & j'étois accoutumé à voir cette Princesse avoir des conversations d'esprit

ce, que je n'eus pas le moindre
e l'action qu'elle méditoit. Si-tôt
forti, elle appella Monaldefchi,
el elle fut peu de temps; & une
re après, elle me fit rappeller.
vai feule. Elle me dit qu'elle me
vouloir être témoin d'une con-
qu'elle étoit obligée d'avoir avec
fchi; que c'étoit une affaire de
de conféquence, dont elle vou-
je fuffe le fecret; mais qu'il étoit
que je fuffe caché, & que per-
me vît; qu'elle m'alloit enfermer
cabinet d'où je pourrois entendre
qu'elle me conjuroit, fi je ne vou-
perdre, de ne point remuer, & de
er aucun figne que je fuffe-là. Je
l'elle me demandoit, & je com-
alors à me rappeller fa converfa-
à craindre pour Monaldefchi quel-
fe de funefte.

t après que je fus caché. Hé bien,
lle, méchant, nieras-tu encore que
qui as écrit ces lettres? Peux-tu
r ton écriture? Et dis-moi, par où
té que tu faffes croire de moi des
es auffi noires que celles dont ces
lettres font remplies? Quand eft-
ious avons eu enfemble les com-
lont tu te glorifies? Parle, & dis
fur le point d'aller rendre compte

à Dieu, car tu n'as plus qu'une heure à
vre, & il faut penser à ta conscience. I
naldeschi fut long-temps sans parler
étoit à genoux, & faisoit ce qu'il pou
pour embrasser les pieds de la Reine,
le repoussoit en lui disant toujours
s'expliquât. Je ne me justifierai po
Madame, dit-il; j'ai mérité la mort,
n'ai plus recours qu'à votre bonté. Il
péta vingt fois qu'il lui demandoit parc
& qu'il la prioit d'avoir pitié de lui. O
peut témoigner plus de foiblesse qu'i
avoit. Il parloit comme un homme é
à qui la crainte de la mort avoit ôté la
son. Je fus tenté plus d'une fois de s
du lieu où j'étois caché; mais, ne cro
point qu'on en dût faire une justic
prompte, j'attendois les ordres de la I
ne pour sortir, & me joindre à ce mi
ble pour l'appaiser. Un moment ap
elle appella du monde, & trois hom
armés entrerent accompagnés d'un I
Mathurin : elle leur dit qu'ils fissen
qu'elle avoit ordonné. Ils enlevérent I
naldeschi. Le Mathurin rendit à la R
un paquet cacheté, & elle lui comma
de confesser sans différer celui dont
lui avoit parlé. Ce bon Pere se jetta à
genoux pour demander la grace du cr
nel. Je sortis du lieu où j'étois, & je la
...rai aussi d'avoir pitié de ce malheure

[redacted]

mais elle fut infléxible. Elle me défendit de sortir, & elle envoya le Pere pour entendre sa confession. Le Pere revint encore deux ou trois fois lui dire que Monaldeschi demandoit à lui parler. Elle demanda s'il étoit confessé ; & quand le Pere lui eut répondu que oui, elle fit venir un de ces trois hommes armés, & elle lui ordonna de le tuer sans différer plus long-temps. Ils eurent de la peine à en venir à bout, car il étoit revêtu d'une cotte d'émaille qu'il avoit prise apparemment après que la Reine lui eut montré les lettres, jugeant bien, après cette conviction, qu'elle voudroit le faire assassiner. Cette précaution ne servit qu'à rendre sa mort plus lente & plus doulourense. Je me jettai encore une fois aux pieds de la Reine, & pour toute réponse, elle décacheta le paquet que le Mathurin lui avoit rendu, & elle me fit voir les lettres fatales. Je n'ai jamais pû savoir à quel dessein elle les avoit remises entre les mains de ce Pere. Elle me les lut, & me demanda si après de pareilles lettres je prendrois encore le parti d'un homme si coupable, si menteur & si ingrat. Je lui dis qu'il méritoit la mort, mais que je la priois d'en avoir pitié. Pendant que je la conjurois à genoux de se laisser fléchir, on lui vint dire qu'il étoit mort. Elle me dit alors que jamais personne ne verroit ces lettres ;

qu'elle m'ordonnoit de ne point témoigner que je les euſſe vûes, ni qu'elle m'eût donné la connoiſſance de cette affaire ; qu'elle avoit voulu que j'en fuſſe inſtruit, pour avoir en moi un témoin irréprochable du peu de fondement qu'elle avoit donné à de telles calomnies, afin que quand il en ſeroit beſoin, je puſſe témoigner ce que j'avois appris de la propre confeſſion de Monaldeſchi ; qu'au reſte, elle ne prévoyoit pas qu'elle fût jamais obligée d'en venir à cet éclairciſſement ; qu'elle étoit Reine, & qu'elle ne devoit rendre compte de ſa conduite à perſonne. Je lui promis de ne rien dire & de ne rien faire à cet égard que ce qu'elle m'ordonneroit elle-même.

Le Roi ſe plaignit de la maniére dont elle en avoit uſé, & lui fit dire qu'il auroit ſouhaité qu'elle eût voulu punir ce malheureux avec un peu moins de précipitation. Elle négligea de s'en juſtifier ; & au contraire, elle m'ordonna plus que jamais de ne point témoigner que j'euſſe eu la connoiſſance qu'elle m'avoit donnée, croyant qu'il y auroit de la baſſeſſe à elle de chercher des témoins des raiſons qu'elle avoit eûes. Je lui ai ſi bien gardé le ſecret, que quoiqu'on dit par tout qu'elle avoit fait périr le Marquis, pour le punir de l'indiſcrétion qu'il avoit eûe de ſe vanter des faveurs qu'elle lui avoit accordées, je n'ai jamais

ce que j'en ſavois, & je fus fort
n ignorât que j'euſſe été préſent à
ire. Peut être m'auroit-on blâmé
r pas couru au ſecours d'un hom-
toit mon ami ; car il y a des gens
conſidérer ce que l'on peut, vou-
u'on s'engageât dans les deſſeins
éméraires & les plus inutiles, &
té à moi la plus folle & la plus
toutes les témérités, que d'en-
e de ſauver ſeul un homme qui
ndoit pas lui-même, & qui étoit
mains de trois Officiers bien ar-
avoient ordre de le tuer. D'ail-
and je l'aurois voulu, la Reine
it pas permis de ſortir, & je ne
ler à ſon ſecours ſans faire vio-
tre Princeſſe.
'il en ſoit, la choſe ſe paſſa de
dont je viens de la raconter, &
'il m'eſt permis aujourd'hui de
ette Reine la juſtice qu'elle ne
que je lui rendiſſe, quand ſa
fut la plus attaquée. J' i [illegible] les
onde de croire que [illegible] elle

plus vain, je puis même dire le plus lâche; & les Princesses sont malheureuses, quand elles donnent leur confiance à des gens de ce caractére.

J'ignorai long-temps par où la Reine de Suéde avoit eu les lettres qui causerent le malheur de Monaldeschi. J'en soupçonnois la Dame à laquelle il m'avoit paru attaché, & ce ne fut que plus de deux ans après que j'appris que c'étoit elle. La chose me fut racontée par une fille qu'elle avoit en ce temps-là à son service, & qui l'ayant quittée, s'étoit mise auprès d'une de mes parentes. Cette aventure mérite d'être rapportée, pour achever tout ce qui regarde ce malheureux, & pour faire connoître aussi de quoi les femmes sont capables. Si l'on a trouvé que la Reine de Suéde avoit eu de la cruauté en le punissant si promptement, celle qui le sacrifia à sa vengeance, doit, ce me semble, paroître encore plus cruelle.

Monaldeschi s'étoit attaché à cette Dame, dans le temps qu'elle étoit recherchée d'un homme de la Cour, qui l'aimoit passionnément, & qui étoit pour elle un parti très-avantageux. Comme elle étoit fort intéressée, & que cet Italien s'étoit présenté à elle comme un homme capable de lui faire de grands présens, elle ne lui résista qu'autant qu'elle crut qu'il le falloit

pour exciter sa liberalité. Cependant Monaldeschi n'étoit rien moins que libéral. Il étoit de ces gens qui promettent plus qu'ils ne peuvent & qu'ils ne veulent tenir, & toutes les offres qu'il faisoit n'étoient qu'un artifice pour la surprendre. La Dame qui ne le connoissoit pas pour tel, résolut de le mettre à l'épreuve ; & comme elle ne se piquoit pas d'avoir de la délicatesse à l'égard d'un étranger, qu'elle ne regardoit que comme un oiseau de passage, elle lui dit, après s'être défendue long-temps, & en avoir reçu plusieurs lettres amoureuses, qu'elle avoit besoin de cinquante mille écus, & que qui pourroit les lui donner, ne se repentiroit pas de son présent. L'Italien parut ravi d'avoir cette occasion de lui faire plaisir. Il lui demanda un rendez-vous, & lui promit d'y apporter exactement les cinquante mille écus dont elle avoit besoin, soit en lettres de change, soit en pierreries. Le jour fut pris, & Monaldeschi ayant fait chercher un grand nombre de fausses pierreries de celles qui imitent plus le naturel, il les prit & vint au rendez-vous. Ses visites avoient allarmé l'amant de la Dame. Il étoit attentif à toutes ses démarches, & il fut instruit de l'heure & du lieu du rendez-vous. Il ne lui en témoigna rien, résolu de la laisser faire, mais de la surprendre en cas qu'elle s'y trouvât.

[illegible]

prix d'argent; qu'il venoit de lui don
pour cinquante mille écus de pierreries
que quand il les lui auroit fait rendre, i
battroit ensuite tant qu'il voudroit. L'am
connoissant par-là le caractére de sa m
tresse, ne se piqua point de pousser les c
ses plus loin. Il dit à Monaldeschi qu'il ét
juste qu'il possédât seul une maitresse q
achetoit si cher, & qu'il la cédoit de t
son cœur. Il le voulut quitter après

des ; mais Monaldeschi faisant le géné-
, lui dit qu'il lui promettoit qu'il ne
rroit jamais, & qu'il trouveroit ses
eries bien employées, puisqu'elles lui
ent servi à le détromper sur l'estime
avoit cru que méritoit cette femme ;
ne les remanderoit point, & que ja-
elle n'entendroit parler de lui. L'amant
rpris de cette générosité. Il crut qu'il
impossible qu'il y eût un homme dans
onde assez peu intéressé, pour comp-
our rien la perte de cinquante mille
, & il alla s'imaginer qu'il étoit faux
lui eût fait ce présent ; mais que c'étoit
rtifice dont il s'étoit servi, pour lui
uer que cette femme ne méritoit pas
'on se battit pour elle. Il lui témoi-
e qu'il pensoit, & l'Italien lui avoua
es pierreries étoient fausses. L'amant
core plus de plaisir à apprendre que
îtresse étoit la dupe de l'Italien, qu'il
voit eu à croire que l'Italien avoit
dupe de sa maîtresse. Ils se réjouirent
ble de cette aventure, & ils la racon-
par tout, sans nommer la Dame.
ne fut pas des derniéres à en enten-
ler, & quoiqu'on ne fist point men-
lle, & qu'au contraire, la chose se
comme si elle fût arrivée à une
lle ne douta point qu'elle ne fût la
nt on parloit. Elle fit voir les pier-

reries, & elle eut tant de dépit d'ap-
dre qu'elles étoient fausses, qu'elle résolut
de s'en venger. Elle avoit gardé les lettres
de Monaldeschi, & il falloit qu'il lui eût
aussi donné celle qu'il avoit écrite en Italie, puisqu'elle se trouva dans le paquet
qu'elle fit rendre à la Reine de Suéde. L'on
ne sauroit assez s'étonner de l'aveuglement
de cet homme, d'avoir si peu ménagé une
femme qui avoit entre ses mains de quoi
le perdre. Peut-être se flattoit-il que la
Reine lui pardonneroit, en cas qu'elle en
eût connoissance : peut-être même oublia-t'il que cette femme avoit gardé ses
lettres. De quelque source que vint sa négligence & son oubli, on peut apprendre
par cette funeste aventure, combien il est
dangereux de se moquer des femmes.

Je ne sai si l'amant qui rompit avec
celle-ci, à l'occasion de ce rendez-vous
a connu que c'étoit elle qui avoit causé
perte de Monaldeschi; mais jamais je
lui en ai oui rien dire, & je l'aurois igno-
... fille qui me le raconta.
... Reine de Suéde fu

er pour lui. Elle l'obtint, aussi-tôt qu'il pouvoit re- n'étoit plus à Rome. Il étoit Suéde. C'étoit un homme à il en fut jamais; mais il y avoit nce entre lui & moi, que la affaires qu'il eut, ne furent cau- r ses inconstances & ses trom- lieu que les miennes ne venoient on trop de sincérité & de bonne s fûmes l'un & l'autre la dupe des , & je n'eus pas plus de bonheur ménageant, comme j'ai toujours e lui en les trompant toujours, & nt d'égard pour elles. Ainsi je croi r dire que le sort est égal en amour, celui qui en use bien & celui qui en l, & que la probité sert assez peu commerce, où la plûpart des fem- mblent avoir juré de ne sacrifier ur vanité, à leur intérêt & à leur e.

me j'étois plus détrompé que jamais chapitre, & que ma derniére aven- ec la Princesse Aspasie m'avoit enco- persuadé que je ne l'étois, du mal- un homme, qui n'étant fixé par au- et, est exposé à aimer autant de qu'il en trouve d'aimables, je crus r me mettre en repos & remédier ueils, je devois enfin m'attacher à

une perſonne que je puſſe rendre ma f
me, & je m'appliquai ſérieuſement a
chercher une digne de moi. La choſe
toit pas aiſée ; car je voulois que la fer
à laquelle je me marierois, fût capabl
même temps de ſatisfaire mon cœur &
fortune, & ces deux choſes ſe trou
rarement enſemble.

Cependant, j'étois réſolu de ne poin
marier autrement ; & mon frere ainé a
beau me repréſenter que je ne devois c
cher que du bien, je craignois en épou
une femme que je ne pourrois aimer
retomber dans de nouvelles intrigues
je croyois ne pouvoir mieux m'en ga
tir, qu'en trouvant dans ma femme
ce que j'aurois pû aimer en d'autres.

Ma mere étoit morte depuis une an
ou deux. Elle n'avoit point eu d'enfar
ſon ſecond mariage, & j'étois devenu
ſa mort, un meilleur parti que je ne l'
quand elle vivoit. Je me voyois donc
me ſembloit, un peu plus en état de c
ſir ; mais, après tout, je m'y trouvois
embarraſſé. Je craignois, ſi je trouvois
perſonne digne d'être aimée, que j
l'aimaſſe d'abord, & que l'amour ne
rendît aveugle pour le reſte ; mais
je ne voulois point me marier à une
ſonne que je n'aimerois pas. Mon frer
moquoit de l'embarras que je me donn
n

ne, & il profitoit de mes incerti-
our me représenter qu'il n'y avoit
ſque à courir en épouſant une per-
che ; que l'amour viendroit peut-
s, & qu'en tout cas, j'aurois dans
eſſes de quoi me paſſer même de
Je goûtois peu ces raiſons, &
perſonne qu'on me proposât, je
luois rien.
mbarras produiſit, du moins pen-
lque temps, un aſſez bon effet.
e regardant les femmes avec les
n homme qui penſe à ſe marier,
aucune intrigue pendant ce temps-
oit la premiere fois de ma vie que
is trouvé de la ſorte ; & je dirai, à
e, que je ne goûtois point dans
olence le bonheur dont j'avois crû
ſſoient les perſonnes qui n'aiment
me trouvois, au contraire, dans
continuel. Les moindres chagrins
t ſenſibles, n'ayant perſonne qui
nſolât d'une maniére auſſi douce
emme dont on eſt aimé. D'un au-
les vûes de ma fortune me fai-

qu'il étoit impossible d'être content s
amour. J'avois beau me souvenir de t
les chagrins que cette passion m'avoit ca
sés, je concluois toujours que dans la co
paraison, le plaisir en étoit plus sensi
que la peine. C'est un grand malheur d
voir contracté ces sortes d'habitudes ;
il faut avouer qu'il n'y a que la religion
le desir sincére du salut, qui puissent n
faire goûter du repos dans l'indifféren
J'étois alors peu touché de ces motifs.
voulois être heureux, & mon aveug
ment étoit au point que je ne connoiss
que l'amour capable de me donner du b
heur. Quoi! me disois-je quelquefois, es
impossible de trouver une femme qui pu
faire goûter tout le plaisir d'aimer & d'
aimé? Je me souvenois alors de ma ch
Carmelite, & je n'étois occupé qu'à c
cher dans une autre ce que je croyoi
j'aurois trouvé en elle, si nos dest
eussent été unies.

Il n'y a rien de plus plaisant & de
bizarre que la disposition où me mire
réflexions. Je cherchois par tout un
me que je pusse aimer ; & dès que j'e
vois quelqu'une à mon gré, je n'os
attacher, de crainte d'en être er
dupe. Ce que j'avois gagné par to
expériences, n'étoit pas de hair
mes, c'étoit de les craindre. Je

je n'en connus aucun dont l'expérience
me fiſt peur. Ceux qui étoient amoureux
leurs femmes, & ceux qui ne les aimoi
pas, me paroiſſoient également malh
reux. Mon frere ainé étoit aſſez heure
dans ſon ménage ; mais il avoit ſi peu
penchant à l'amour, & il étoit ſi occu
de ſa fortune, que ſon exemple ne co
cluoit rien pour moi. Je ne pouvois go
ter, ni ſon indifférence, ni ſon ambitic
Je voulois aimer, & je me ſouciois peu
m'élever. Je n'étois même indifférent po
la fortune, que parce que je ne pouv
l'être pour l'amour. Il ne faut pas s'éto
ner, ſi je ne m'avançai pas. Il n'y a po
d'autre moyen de parvenir, que de fa
tout céder au deſir de ſon avancement ;
moi, je voulois que tout cédât au deſſi
que j'avois d'aimer & d'être aimé. Cet e
têtement rendit inutiles toutes les occ
ſions que j'eus de faire quelque choſe,
gâta même, ſi j'oſe le dire, tous mes
lens. Je ſouhaite que ceux qui liront
Mémoires profitent de mon exemple,
apprennent à réſiſter de bonne heure à u
paſſion qu'on ne peut vaincre ſans un mi
cle, quand on ſe prend à la combattre a
tard que je m'y pris. Le temps n'étoit p
encore venu de m'en corriger, & il fall
que je donnaſſe d'autres exemples d'ave
glement & de foibleſſe ; car toutes n

réflexions ne servirent alors qu'à m'enga-
ger plus fortement, si-tôt que je crus avoi
trouvé ce que je cherchois. Parmi les per
sonnes que mon frere m'avoit proposées,
il m'en avoit nommé une, qu'il m'avoi
dit être une parfaitement belle fille. Elle
étoit alliée de M. Fouquet, dont la famille
commençoit à avoir beaucoup de crédit
par la faveur que l'Abbé Fouquet avoit au-
près de M. le Cardinal. Cette fille étoit de
Bretagne; & quoique son pere fût de la
Robe, il ne laissoit pas d'être d'une Mai-
son qualifiée; l'on sait bien que cela est
ordinaire en Bretagne. Celui-ci, outre la
qualité, passoit pour avoir beaucoup de
bien, & c'étoit de tous les partis ausquels
mon frere m'avoit dit que je devois pen-
ser, celui pour lequel il avoit plus de pen-
chant, par la faveur & l'appui qu'il espé-
roit que ce mariage nous feroit trouver.
J'y avois fait assez peu de réflexion, & à
dire le vrai, comme la fille étoit fort jeune,
j'avois un peu appréhendé sa beauté. Je ne
croyois point qu'une femme belle & jeune
eût toutes les qualités que je cherchois pour
me rendre heureux, & je craignois le sort
des maris, que la jeunesse & la beauté de
leurs femmes engagent à devenir leurs
pédagogues & leurs gardiens. La chose en
étoit donc demeurée-là. Je n'avois point
vû la fille qui ne faisoit que d'arriver de sa

Province, & je m'étois peu mis en peine de la connoitre, par le peu d'envie que j'avois de l'épouser.

Comme je passois un jour au bout du Pont rouge, je vis un carosse versé, d'où l'on retiroit, avec beaucoup de peine, trois femmes qui y étoient. J'étois seul dans le mien, & je crus que je devois l'offrir à ces Dames : celle qui étoit la plus âgée l'accepta avec d'autant moins de difficulté, qu'elle me dit qu'elle étoit obligée dans le moment de se rendre à un endroit où elle étoit attendue pour une affaire pressée ; elle me demanda pardon d'en user si librement. Comme elle alloit monter dans mon carrosse, elle fut arrêtée par une de celles qu'elle avoit en sa compagnie, qui lui dit qu'absolument elle ne la suivroit pas, & qu'elle ne vouloit point m'avoir cette obligation. Je fus surpris de cette difficulté, & ayant regardé la personne qui la faisoit, j lui trouvai une beauté la plus éclatante & la plus vive que j'eusse vûe de ma vie : el paroissoit fort émue de l'action qu'elle v ... faire : & il me sembla même qu'e

e, vous prendrez le mien,
drez, s'il vous plaît, par
e cette charmante person-
l'honneur que vous avez
Elle est fâchée contre vous,
me en riant; elle est assez
recherchée, & il faut qu'el-
ous ne soyez pas de ses amis.
ne, repris-je aussi-tôt! Je ne
it jamais eu l'honneur de la
oins suis-je bien assuré que je
rien vû de si beau qu'elle. C'est
e qui la met en colere, répon-
lame sur le même ton: comme
semaines qu'elle est à Paris, elle
l ne doit pas être permis à un ga-
me comme vous, de ne l'avoir
core vûe. Mon Dieu! ma mere,
pit la jeune personne, n'arrêtons
onsieur; il a, sans doute, d'autres
que de se charger de nous. Non,
ifelle, lui dis-je, vous accepterez
que Madame votre mere a eu la
e ne pas refuser, & vous me direz
vous êtes devenue si fort mon en-
Moi, Monsieur, reprit-elle! Je
ne vous épargner de la peine: je
que ce n'est pas à des Provinciales
m i que vous vous amusez. Il sem-
en me disant ces parole, elle vou-
faire un reproche, & j'en fus ega-

[illegible] Je lui dis tant [illegible] etés à la [illegible] mon [illegible]

[illegible]

[illegible] d'elle. J'a-

voit

vois trouvé beaucoup d'esprit en tout ce qu'elle avoit dit, & son mérite me parut au-dessus de son âge. Je regardai cette rencontre comme une destinée inévitable, & je devins dès ce moment éperdument amoureux. Je n'attribuai point à bizarrerie ni à vanité la colere qu'elle avoit marquée contre moi : je crus au contraire qu'il falloit que je lui eusse paru un parti digne d'elle, pour s'être fâchée d'une parole qui m'étoit échappée, & pour avoir trouvé mauvais que j'eusse eu si peu d'empressement pour la connoître & pour la voir, après les propositions qu'on m'avoit faites; car c'étoit de concert avec sa mere qu'on me l'avoit proposée, & elle ne l'ignoroit pas.

Enfin, j'étois pris tout de bon, & je crus avoir trouvé ce que je cherchois. J'allai dès le lendemain voir mon frere, &, sans lui dire ce qui m'étoit arrivé la veille, je lui témoignai que j'avois fait réfléxion à ses conseils; que la parente de M. Fouquet me paroissoit, de tous les partis que l'on m'avoit proposés, celui qui nous convenoit le mieux, & que je le priois d'en faire la demande. Mon frere me dit qu'il n'y perdroit point de temps, qu'il verroit l'Abbé Fouquet, mais que cependant il étoit à propos que je visse la Demoiselle; qu'il chercheroit l'occasion de me la faire voir,

& qu'il alloit dès ce pas en parler à l'Abl
Comme je mourois d'envie de revoir ce
charmante personne, & que je craignis q
l'occasion que mon frere vouloit prend
pour me la faire connoitre, ne se présé
tât pas si-tôt, je lui dis que je l'avois vû
& je lui racontai la rencontre que j'en av
faite. Il se mit à rire, en me disant qu
voyoit bien ce qui m'avoit déterminé; q
toute ma vie je serois fou & amoureu
mais qu'il m'avertissoit que je devois bi
me garder de témoigner que je le fuss
qu'on seroit surpris que j'eusse conçû ta
de passion en si peu de temps; que ce
feroit craindre que mon amour ne fût
peu de durée, & que la chose du mond
laquelle il falloit le plus prendre garde
se mariant, étoit d'en témoigner trop
personne que l'on devoit épouser;
c'étoit de-là que venoient tous les mau
mariages, parce qu'une femme acco
mée à trouver dans un mari tous le
voûmens & toutes les violences de l'an
ne se mettoit pas quelquefois en pei
les ménager; qu'elle abusoit de la p
qu'on avoit pour elle, & qu'en tout c
se croyoit méprisée dès qu'elle ne tr
plus dans un mari l'amour par le
lui avoit plu; qu'il étoit impossil
cette passion se conservât long tem
même force, & que dès qu'elle ver

noureux, & que, quand je le se-
ne verrois la personne que lors-
jugeroit à propos. Il me dit que je
ort bien ; qu'il espéroit que cela ne
t pas ; que dès qu'il auroit vû l'Ab-
juet, & fait parler à la mere, il fe-
partie où je pourrois avoir l'occa-
parler à la Demoiselle tant que je
s ; mais que je me souvinsse du
qu'il me donnoit. Il ajouta que j'é-
s un âge à ne plus donner dans les
emens & dans les folies qui m'a-
fait perdre toute ma jeunesse, &
uroit du mépris pour moi, si à
quatre ou trente-cinq ans je parois-
oureux comme je l'avois été à vingt.
uitta après ces paroles, & j'en pro-
peu, que j'allai chez ma maîtresse
moment même. Je ne voyois au-

là ſans voir une perſonne dont j'étois ſi enchanté.

Mais j'avois à faire à gens plus ſages que moi. On me fit dire que ni elle ni ſa mere n'étoient point au logis, quoique je ſuſſe bien qu'elles y étoient l'une & l'autre. Ce refus me fit ſouvenir des conſeils de mon frere, & m'empêcha d'inſiſter pour entrer, autant que j'avois envie de le faire. Je me retirai dans un vrai déſeſpoir; & je ſuis aſſuré que ſi j'exprimois tout ce que je ſouffris à paſſer ce jour-là, privé de la vûe d'une perſonne ſans laquelle je ne pouvois plus vivre; je ſuis, dis-je, aſſuré qu'on ſe moqueroit de moi, car je n'avois jamais été ſi fou. On eſt bien à plaindre quand on eſt du caractére dont j'ai preſque toujours été ſur le ſujet de l'amour, & j'admire qu'il ne m'ait pas encore rendu plus malheureux. J'avoue que j'aurois pû être plus ſage ſi j'avois été moins foible, mais je me faiſois un mérite de ma foibleſſe, & j'étois fauſſement perſuadé qu'il eſt d'un honnête homme de ne rien épargner pour témoigner ſon amour aux perſonnes que l'on aime.

Le lendemain, mon frere me dit qu'il ne croyoit pas que mon mariage pût ſe faire avec cette fille; que le Marquis de Bellefonts qui étoit engagé avec une autre parente de M. Fouquet, avoit vû celle-ci,

& qu'il sembloit la vouloir préférer à l'autre; que, quoique ce Marquis n'eût pas plus de bien que moi, cependant il ne doutoit pas qu'il ne fût écouté par la mere, & par la fille même s'il se déclaroit, parce qu'il étoit fort bien dans l'esprit du Roi, & que d'ailleurs il avoit eu une conduite qui ne faisoit point craindre de lui, ce que tant d'aventures que j'avois eues, faisoient appréhender de moi. Mon frere ajouta qu'il falloit le laisser faire, & que si la fille lui étoit accordée, il feroit ensorte qu'on me donnât celle à laquelle il avoit pensé; qu'elle étoit, pour moi, un parti encore meilleur que l'autre, puisqu'elle étoit plus proche parente de M. Fouquet, dont elle portoit le nom.

Je ne goûtai point du tout la proposition de mon frere. La personne à laquelle il vouloit que je pensasse au refus du Marquis de Bellefonts, étoit à la vérité une fille en qui on ne pouvoit trouver rien à dire que son peu de beauté; mais, quand elle auroit été belle, j'avois fait mon choix, & j'étois fort amoureux. Ce ne fut pas cette seule raison qui me choqua dans le discours de mon frere : je trouvai fort mauvais qu'on dît que le Marquis de Bellefonts eût eu une meilleure conduite que moi. Je ne sai s'il avoit eu des galanteries; mais, ce qui étoit vrai, c'est que c'étoit l'homme du

monde le plus déréglé pour le jeu ; il jouoit tout sans mesure & sans raison. Ce vice me paroissoit bien plus à craindre que le penchant que j'avois pour les femmes. J'étois d'ailleurs si persuadé que ce penchant n'étoit point un vice, que je n'aurois pas donné ma conduite pour la sienne ; mais le monde n'en jugeoit pas ainsi. On le croyoit sage, & moi débauché ; & il faut convenir qu'il n'y a point de déréglemens qui fassent plus de tort à la fortune, que ceux de l'amour.

Je dis à mon frere qu'il y auroit de la lâcheté à attendre le refus du Marquis de Bellefonts ; que je croyois qu'il étoit bon de le prévenir en gagnant la fille qu'il vouloit que je lui cédasse ; que pour cela il falloit que je la visse, & que j'espérois qu'elle auroit plus de goût pour moi que pour mon rival. Mon frere voulut combattre ce dessein, mais il s'y rendit en voyant que j'en étois entêté, & craignant que je ne fisse quelque folie s'il s'y opposoit. J'allai, en le quittant, chercher la mere de la fille, & ne l'ayant point trouvée, je courus où l'on me dit qu'elle étoit allée entendre la Messe. Je l'attendis, & lui ayant donné la main, je lui dis en la remenant chez elle, que je ne savois si on lui avoit dit que mon frere avoit demandé sa fille pour moi. Elle me répondit qu'elle en avoit oüi dire quel-

que chose, mais qu'elle ne se mêloit point de cette affaire, que c'étoit celle de sa fille & de ses parens, & qu'elle souscriroit toujours à leur choix; qu'elle seroit ravie que ce choix tombât sur moi, & qu'elle ne m'y desserviroit pas. Je la priai de me faire voir sa fille: elle me la présenta, & me laissa avec elle. Je dis à cette aimable personne que je venois réparer le peu d'empressement que j'avois eu pour la connoître & pour la voir, & que je ne pouvois mieux le faire qu'en me donnant à elle; que j'avois pris la liberté de la faire demander à ceux qu'on m'avoit dit qui prenoient soin de son établissement, mais que je ne voulois rien espérer que de son aveu; que je savois qu'elle avoit déja rendu le Marquis de Bellefonds infidéle, & que je ne croyois pas qu'elle voulût prendre pour mari un homme capable de cette infidélité, ni faire cette injure à sa parente. Elle me répondit qu'on ne lui avoit jamais parlé du Marquis de Bellefonds; qu'elle l'avoit vû comme un homme engagé ailleurs, & que ce que je lui apprenois lui étoit nouveau; qu'elle étoit soumise à ceux qui devoient l'établir, & qu'elle leur obéiroit dès qu'ils parleroient. Quoi, lui dis-je, Mademoiselle, c'est ainsi que vous voulez vous marier, sans consulter votre inclination & votre cœur! Savez-vous que c'est la plus grande

& la plus terrible affaire de votre vie qu'il n'y a que vous qui ayez droit de l cider? Je ne vous dissimule point, c nuai-je, que mon bonheur dépend de épouser, mais je n'y penserai jamais si ne me l'ordonnez : je ne parlerai à pers qu'à vous pour savoir à quoi je dois tenir. Consultez-vous, soyez sincere; vous jure que si votre inclination ne pas favorable, je me retirerai, & contenterai de vous adorer toute m sans vous voir, & sans me plaindre de Je vous assûre, reprit-elle, que ces mens me font plaisir : donnez-moi du t pour me consulter; mais, en attendai puis vous dire que je n'épouserai jam Marquis de Bellefonts : je croi que on vous a dit qu'il pensoit à moi, on plaisir de vous faire un conte; mai tout cas, soyez persuadé que j'aime ma parente pour courir sur son ma Je fus charmé de cette réponse. Je l mandai la permission de la voir, & rechercher publiquement. Elle me di j'oubliois ce que je venois de lui dir que nous étions convenus qu'elle co teroit son cœur avant que je me décla mais qu'elle ne tarderoit pas à me d sa réponse, & qu'elle me prioit de n témoigner de la conversation que venions d'avoir. Je la quittai en lui p

t j'attendrois cette réponse comme
sion de ma vie ou de ma mort.
je faisois réfléxion au procédé de
imable personne, plus je la trouvois
le moi. Je ne pouvois douter qu'elle
le l'esprit ; & le parti qu'elle prenoit
loir consulter son inclination avant
souffrir ma recherche, me paroissoit
d'une conduite au-dessus de son âge.
s même persuadé qu'il falloit qu'elle
onne opinion de moi pour en user
& je n'avois garde de blâmer ce qui
it me paroître en tout cela de con-
à la conduite ordinaire des jeunes
nes qui n'osent expliquer leur incli-
, & qui se marient sans qu'on puisse
r si elles aiment ou si elles n'aiment
e jugeois que celle-ci devoit avoir
plus fort qu'une autre, pour avoir
e le mariage étoit une affaire qui de-
it de la délibération ; & je ne dou-
int que, si après avoir délibéré, elle
rminoit en ma faveur, je ne dûsse
ureux avec elle. Tout cela doit faire
e l'impatience où j'étois de savoir
nse.
faut pas croire que je l'attendisse
ement, ni que je me tinsse pen-
emps-là, sans lui donner des mar-
non amour. J'imaginai cent ga-
qui apprirent à tout le monde que

je l'aimois. Elle eut lieu d'en être plus pe
suadée que personne : aussi n'en doute
t-elle point ; & j'eus de mon côté sujet d
croire qu'elle connoissoit mon amour to
entier, quand elle me rendit sa réponse
Elle me dit qu'elle ne pouvoit me déguise
qu'elle me trouvoit plus capable qu'un au
tre de la rendre heureuse, & qu'elle n
s'opposeroit point à notre mariage, si se
parens me trouvoient à leur gré. Je m
crus alors au comble de la félicité, ca
tout étoit disposé du côté des parens,
nous n'avions plus qu'à nous marier; mai
trois ou quatre jours après, étant allé che
elle, je la trouvai fort triste : elle ne vo
lut point m'en dire la cause. Elle s'enfer
ma dans sa chambre, & elle me laissa ave
sa mere, qui me parla en ces termes :

Je ne vous ferai point, Monsieur, d
fausse finesse ; vous nous avez paru tro
honnête homme, & trop dans les intérêt
de ma fille, pour croire que vous voulu
siez vous opposer à son élévation. Monsie
le Prince.... en est amoureux ; il s'e
déclaré, & il attend notre réponse pou
l'épouser avec toutes les cérémonies qu
demande un Prince de son rang. Quoiqu'
soit étranger, sa qualité de Souverain pro
met à ma fille un rang si élevé, qu'elle se
roit folle de n'y pas donner les mains : ell
n'est combattue à cet égard que par l'en

[redacted]

ient qu'elle a avec vous, mais je l'ai
: que si vous l'aimiez véritablement,
seriez le premier à lui conseiller de
int manquer une fortune si au-dessus
espérances. Ce fut ainsi que la mere
arla, & je crus d'abord que tout ce
e me disoit étoit une plaisanterie pour
ouver, mais la chose n'étoit que trop
ble. Quelle affreuse révolution pour
mme amoureux! Je demandai plu-
fois ce que disoit sa fille: on me ré-
t qu'elle s'expliqueroit elle-même,
la fit revenir. Je la regardai sans dire
elle fut aussi quelque temps sans me
; mais, prenant la parole la premie-
ous n'avez point douté, me dit elle,
ieur, que je n'eusse de l'estime pour
par le consentement que j'ai donné
ropositions de notre mariage; mais
ssi compté que vous auriez assez de
pour vous rendre justice, & ne pas
opposer à l'occasion qui se présente
noi: si je vous avois moins estimé,
s refusé de vous voir dans ces cir-
nces, & je m'en suis tenue à la bon-
inion que vous m'avez donnée de

té en voyant qu'elle avoit déja pris son parti, & que l'espérance d'être Princesse l'avoit assez éblouie, pour ne pas même me laisser un moment incertain là-dessus. Je baissai les yeux, & m'étant levé : Non Mademoiselle, lui dis-je, je ne m'opposerai point à une fortune si éclatante. Dieu veuille que vous y goûtiez le bonheur que vous auriez trouvé ailleurs. Je sortis après avoir dit ces paroles, & elle ne fit pas le moindre semblant de me retenir.

Je me repentis bien alors de n'avoir pas mieux suivi les conseils de mon frere. J'enrageois d'avoir été & d'avoir paru si amoureux d'une fille, qui n'avoit pas même disputé un moment en ma faveur. Je passai presque tout le jour à imaginer des moyens de traverser le mariage du Prince, & j'aurois goûté un plaisir infini à la voir réduite à revenir à moi ; mais enfin, ma colére cessa, & je condamnai ces bas sentimens. Dois-je la blâmer, disois-je en moi-même, d'avoir préferé un Prince qui la rendra souveraine, à un homme qui ne changeoit presque rien à sa fortune ? Puisque je l'aime, ne dois-je pas souhaiter qu'elle soit aussi heureuse qu'elle le mérite ? Si elle avoit eu le courage de me préferer à un parti si avantageux, aurois-je dû avoir la lâcheté d'agréer ce sacrifice ? Je lui ai dit que je l'aimois pour l'amour d'elle-même

voulu la tromper, & n'ai-je pas parlé
ie je le pensois ?
m'arrétai à ces derniéres réflexions ;
e sembla que le calme étoit revenu
mon esprit. L'idée de la voir mariée
autre, me parut moins affreuse, quand
pensai qu'elle alloit étre souveraine ;
il n'y avoit qu'une pareille fortune qui
it étre capable de me l'enlever. J'avoue
ue je souffrois ; mais cependant je ne laiss-
ois pas de goûter le plaisir de faire une
ction généreuse, en sacrifiant mon amour
à sa fortune. Je voulus du moins avoir la
gloire de ce sacrifice. Je retournai chez
elle dès le lendemain. Je lui dis que je
n'avois pas été maître de moi le jour pré-
cédent ; que j'avois pensé mourir de triss-
tesse & de désespoir ; mais qu'enfin, je
m'étois mis au-dessus de ma foiblesse, pour
venir me réjouir du rang qu'elle alloit
avoir ; que bien loin de m'y opposer, j'au-
rois voulu donner ma vie, pour lui en assu-
rer la gloire. Elle me parut faire assez peu
d'attention à mes paroles, & elle n'étoit
occupée que des préparatifs de ses nôces,
c'est-à-dire, de garnitures & d'ajustemens.
Je voulois lui en faire des plaintes, quand
elle m'interrompit, pour me dire : mon
Dieu, Monsieur, puisque vous voulez
qu'on vous ait obligation de l'intérêt que
vous prenez aux gens, ne paroissez plus

ici, où votre présence pourroit être suspecte. Je vous assure que je ne serai pas ingrate, & que je reconnoîtrai, si j'en trouve l'occasion, ce que vous faites pour moi.

Ces paroles me mirent en colére pour la seconde fois. Je sortis encore plus brusquement que je n'avois fait la premiére, & j'avoue que j'eus plus de peine à lui pardonner l'application qu'elle donnoit aux bagatelles, qui l'avoient empèchée de m'écouter, que la préference qu'elle avoit faite du Prince. Je comprenois bien que la fille la plus raisonnable du monde, pouvoit avoir assez d'ambition, pour ne point manquer une occasion d'être Princesse; mais je ne pouvois comprendre qu'on pût être raisonnable, & s'attacher assez à des préparatifs de nôces, pour oublier jusqu'aux bienséances. Je crûs qu'elle n'avoit pas tout le mérite qu'il me sembloit que je lui avois trouvé, & qu'il falloit qu'elle aimât la bagatelle & la vanité, pour avoir préferé le soin de ses parures à la reconnoissance qui devoit l'engager, au moins pour la derniére fois, à en bien user avec moi. Cette opinion fit plus de changement à son égard dans mon cœur, que le consentement qu'elle avoit si promptement donné au mariage qui me l'enlevoit; & je croi effectivement que ce que l'on doit pardonner le

moins à une femme, c'est cet esprit de bagatelle qui lui faisoit aimer les grands établissemens, plus par l'occasion d'y contenter sa vanité & son faste, que parce qu'elle y peut trouver de plus solide.

Je fus ravi d'avoir reconnu en elle un défaut qui la rendoit moins aimable. Je jugeai qu'étant de ce caractére, j'aurois eu à en souffrir, si elle fût devenue ma femme. Tout cela me consoloit de sa perte, & quoi que j'eusse dans le fond du cœur un dépit & un chagrin extrême de voir qu'elle se marioit à un autre, je ne laissois pas de croire que c'étoit moins parce que je l'aimois, que parce qu'il est toujours fâcheux & humiliant de céder. Je me croyois guéri, ou du moins fort en chemin de guérir de la passion que j'avois eüe pour elle, & j'avois, ce me sembloit, assez pris mon parti en galant homme; mais je ne me connoissois pas, & jamais je n'avois été, ni plus amoureux, ni plus foible. Le mariage du Prince fut rompu par les remontrances qu'on lui fit sur une alliance si au-dessous de lui, ou plûtôt par l'inconstance ou la mauvaise foi du Prince; car j'ai toujours cru qu'il n'avoit paru proposer ce mariage, que pour tromper cette fille, & tâcher d'en être aimé sous ce prétexte. Quoiqu'il en soit, l'affaire fut entiérement rompue. Le Prince retourna dans ses Etats, & ne laissa

à cette fille, au lieu de toutes les espéra
ces dont il l'avoit flattée, que quelque p
sent qu'elle eut la générosité de refuser.

Dès que je sus que le mariage étoit ro
pu, je sentis une des plus grandes jo
que j'eusse jamais eûes. Je m'imaginai
ce qui me la donnoit, n'étoit que le pla
de voir cette fille mortifiée; mais je co
nus bien-tôt que ma joie étoit fondée
un autre motif. Je n'eus pas la force d'
tendre qu'on me cherchât; je courus c
elle avec empressement, & en la voya
j'eus plus d'envie que jamais de l'épou
Je me dis mille choses pour excuser sa c
duite à l'égard du mariage du Prince. J'
bliai la maniére dont elle m'avoit renv
la derniére fois que je l'avois vûe. Je
crus point qu'il y eût de la honte à la
chercher encore, parce que je n'avois
crû qu'il y en eût eu à la céder. La qua
du Prince sembloit rendre toutes cho
excusables. C'est ainsi que je raisonnois
amant aveugle, qui croit tout ce qu'il s
haite. Il auroit été à desirer que j'eusse é
ou plus sage, ou plus fou. Puisque j'av
eu la sagesse de la céder de bonne grac
un parti avantageux, je devois avoir ce
d'attendre au moins qu'elle revînt à m
ou puisque j'étois assez fou pour courir
devant d'elle, je devois aussi l'avoir
assez pour ne la pas céder si facilement.

cond

combien la persuada que j'étois fort amoureux & fort traitable ; deux qualités dont une femme abuse toujours.

Quand cette fille vit que je revenois à elle, & que j'y revenois aussi passionné qu'auparavant, elle prit pour moi des manieres plus tendres qu'elle n'en avoit pas eu jusques-là. Elle me dit qu'elle n'avoit pas eu un moment de joie & de repos, pendant qu'elle avoit crû qu'elle épouseroit le Prince ; qu'elle n'avoit paru y consentir que pour obéir à sa famille ; qu'elle savoit bien que l'affaire romproit, parce qu'elle vouloit qu'elle rompît ; que c'étoit elle qui avoit agi pour ôter cette fantaisie au Prince ; & qu'enfin, elle avoit toujours été résolue de n'être à personne, ou d'être à moi.

Pour peu qu'il me fût resté de bon sens, il m'auroit été aisé de voir la fausseté de ces beaux discours ; mais j'étois aveugle, & je voulois l'être. Je répondis comme si toutes ses paroles eussent été très-sincéres, & je la conjurai de trouver bon que je pressasse la conclusion de notre mariage. Il fut bientôt conclu. Mon frere trouvoit son avantage à entrer dans l'alliance de M. Fouquet; & d'ailleurs, il me voyoit si amoureux, qu'il jugeoit bien qu'il s'opposeroit inutilement à une passion dans laquelle j'avois si mal profité de ses avis.

Nous fûmes donc mariés, &
toutes les délibérations que j'av
pour prendre cet établissement
dence, fut de n'écouter & de
qu'une passion aveugle, qui ne t
le mariage, ni le moyen de me
ni celui de me faire aimer.

La personne que j'épousai,
peut-être plus appliquée à me
elle avoit été moins certaine d'êt
mais à peine fûmes-nous ensen
je m'apperçûs qu'elle présumo
trop de ma foiblesse & de mon a
mariage qu'elle avoit pensé fai
Prince, lui avoit donné une va
portable, & elle ne tarda pas à
cher que j'étois cause de ce qu'e
manqué. Enfin, je ne me tro
lieureux, & je vis bien que j'av
de toute ma force & de toute m
lation, pour bien vivre avec u
qui me donnoit tous les jours
les marques du peu d'égards qu
pour moi.

Je crus alors reconnoître qu'e
jamais eu d'autre motif, dans la
qu'elle avoit tenue, que d'augm
amour, & d'éprouver de quoi
droit capable. Je ne lui avois que
né de sujet de croire que j'étois
vouloit un mari pour être la ma

tiére à de cruelles inquiétudes ; & tel ét
mon malheur, que ma femme ne me pc
voit paroître aimable pour moi, & ne i
paroiſſoit que trop aimable pour d'autre:

Ce mariage fut donc encore plus m:
heureux que celui que j'avois fait en Pol
gne. J'y trouvois une femme à peu près
même caractére ; mais ce qui me rend
beaucoup plus à plaindre, c'eſt que je
pouvois faire l'éclat que j'avois fait alo
Je voulois paroître plus ſage, & j'av
même des meſures à garder du côté c
parens de ma femme, qui m'obligeoi
de la ménager. Je goûtois ainſi mon m:
heur tout pur, & je fus plus de ſix an
ſouffrir, ſans en rien dire, tout ce que
dépit, la jalouſie, le reſſentiment &
contrainte, ont de ſupplices différens po
un mari.

Le temps & les ſoins que je donnai à
mariage, me retinrent à Paris pendant u
partie de l'Eté. Quoique j'euſſe eu m
congé pour toute la campagne, à pei
fus-je marié, que je voulus aller rejoind
mon Régiment. Il ſervoit dans l'Armée
M. de Turenne, & le bruit couroit qu'
alloit faire le ſiége de Monmedy. No
avions été peu heureux dans le comme
cement de cette campagne, & je ne r
grettois pas trop de n'avoir pas ſervi. No
avions perdu Saint Guilain, & levé le ſié

rai. Je ne doutois pas qu'on ne
er ces malheurs par la prise de
Place, & je voulois y avoir part;
bbé Fouquet me dit que puisque
pas d'humeur à demeurer sans
, il me vouloit faire donner une
n qui ne me déplairoit pas, & à
l n'avoit pas voulu penser pour
yant que ce seroit me faire vio-
m'arracher si-tôt d'auprès de ma
e lui répondis qu'il ne savoit gué-
ie c'étoit que le mariage, s'il
l'un homme eût pour une fem-
d'attachement, pour la préferer
ions d'acquérir de la gloire; que
oit pardonnable qu'aux amans,
le mariage étoit d'une autre es-
que telle étoit la fatalité de cet
ent, que les plus heureux maris
oujours ravis de perdre quelque-
s femmes de vûe. Quoique je ne
qu'en riant, l'Abbé ne laissa pas
: que je commençois à me dégoû-
mienne, & j'eus tort de lui parler
n'en fit la guerre, mais je répon-
naniére à lui persuader que ce que
it, n'avoit été que pour lui mar-
e les plus agréables engagemens
: pas capables de me faire aimer
:. Cependant, soit que l'Abbé eût
'autres la maniére dont je lui avois

tiére à de cruelles inquiétudes ; & tel éto
mon malheur, que ma femme ne me poı
voit paroître aimable pour moi, & ne n
paroiſſoit que trop aimable pour d'autres

Ce mariage fut donc encore plus ma
heureux que celui que j'avois fait en Pol
gne. J'y trouvois une femme à peu près
même caractére ; mais ce qui me rendc
beaucoup plus à plaindre, c'eſt que je ı
pouvois faire l'éclat que j'avois fait aloı
Je voulois paroître plus ſage, & j'avo
même des meſures à garder du côté d
parens de ma femme, qui m'obligeoie
de la ménager. Je goûtois ainſi mon ma
heur tout pur, & je fus plus de ſix ans
ſouffrir, ſans en rien dire, tout ce que
dépit, la jalouſie, le reſſentiment &
contrainte, ont de ſupplices différens poı
un mari.

Le temps & les ſoins que je donnai à
mariage, me retinrent à Paris pendant ur
partie de l'Eté. Quoique j'euſſe eu mo
congé pour toute la campagne, à pein
fus-je marié, que je voulus aller rejoindı
mon Régiment. Il ſervoit dans l'Armée d
M. de Turenne, & le bruit couroit qu'o
alloit faire le ſiége de Monmedy. Noı
avions été peu heureux dans le commen
cement de cette campagne, & je ne re
grettois pas trop de n'avoir pas ſervi. Nou
avions perdu Saint Guilain, & levé le ſiég

rai. Je ne doutois pas qu'on ne
rer ces malheurs par la priſe de
Place, & je voulois y avoir part;
bbé Fouquet me dit que puiſque
is pas d'humeur à demeurer ſans
e, il me vouloit faire donner une
ion qui ne me déplairoit pas, & à
il n'avoit pas voulu penſer pour
royant que ce ſeroit me faire vio-
e m'arracher ſi-tôt d'auprès de ma
Je lui répondis qu'il ne ſavoit gué-
que c'étoit que le mariage, s'il
qu'un homme eût pour une fem-
z d'attachement, pour la préferer
caſions d'acquérir de la gloire; que
étoit pardonnable qu'aux amans,
ie le mariage étoit d'une autre eſ-
& que telle étoit la fatalité de cet
ment, que les plus heureux maris
toujours ravis de perdre quelque-
urs femmes de vûe. Quoique je ne
qu'en riant, l'Abbé ne laiſſa pas
re que je commençois à me dégoû-
mienne, & j'eus tort de lui parler
m'en fit la guerre, mais je répon-
maniére à lui perſuader que ce que

tiére à de cruelles inquiétudes ; & tel étoit mon malheur, que ma femme ne me pouvoit paroître aimable pour moi, & ne me paroissoit que trop aimable pour d'autres.

Ce mariage fut donc encore plus malheureux que celui que j'avois fait en Pologne. J'y trouvois une femme à peu près du même caractére ; mais ce qui me rendoit beaucoup plus à plaindre, c'est que je ne pouvois faire l'éclat que j'avois fait alors. Je voulois paroître plus sage, & j'avois même des mesures à garder du côté des parens de ma femme, qui m'obligeoient de la ménager. Je goûtois ainsi mon malheur tout pur, & je fus plus de six ans à souffrir, sans en rien dire, tout ce que le dépit, la jalousie, le ressentiment & la contrainte, ont de supplices différens pour un mari.

Le temps & les soins que je donnai à c mariage, me retinrent à Paris pendant un partie de l'Eté. Quoique j'eusse eu mo congé pour toute la campagne, à pei fus-je marié, que je voulus aller rejoind mon Régiment. Il servoit dans l'Armée M. de Turenne, & le bruit couroit qu' alloit faire le siége de Monmedy. N avions été peu heureux dans le comm cement de cette campagne, & je ne grettois pas trop de n'avoir pas servi. N avions perdu Saint Guilain, & levé le

de Cambrai. Je ne doutois pas qu'on ne dût réparer ces malheurs par la prise de quelque Place, & je voulois y avoir part; mais l'Abbé Fouquet me dit que puisque je n'étois pas d'humeur à demeurer sans rien faire, il me vouloit faire donner une occupation qui ne me déplairoit pas, & à laquelle il n'avoit pas voulu penser pour moi, croyant que ce seroit me faire violence de m'arracher si-tôt d'auprès de ma femme. Je lui répondis qu'il ne savoit guéres ce que c'étoit que le mariage, s'il croyoit qu'un homme eût pour une femme assez d'attachement, pour la préferer aux occasions d'acquérir de la gloire; que cela n'étoit pardonnable qu'aux amans, mais que le mariage étoit d'une autre espéce, & que telle étoit la fatalité de cet engagement, que les plus heureux maris étoient toujours ravis de perdre quelquefois leurs femmes de vûe. Quoique je ne parlasse qu'en riant, l'Abbé ne laissa pas de croire que je commençois à me dégoûter de la mienne, & j'eus tort de lui parler ainsi. Il m'en fit la guerre, mais je répondis de maniére à lui persuader que ce que j'avois dit, n'avoit été que pour lui marquer que les plus agréables engagemens n'étoient pas capables de me faire aimer l'oisiveté. Cependant, soit que l'Abbé eût redit à d'autres la maniére dont je lui avois

oit appris que les Espagnols fai-
traité avec Cromwel, pour en
le l'argent & des troupes, & se
aîtres de quelques-unes de nos
aritimes, à condition qu'on don-
x Anglois celles qu'on prendroit
e ce traité. M. le Cardinal instruit
affaire, voulut la prévenir en fai-
traité semblable à celui-là. Il fit
à Cromwel que s'il vouloit nous
es secours que les Espagnols lui
oient pour eux, il feroit assiéger
que, & remettroit ensuite cette
tre les mains des Anglois. C'étoit
e conclure ce traité que son Emi-
voit pensé à m'envoyer à Londres
. L'Abbé Fouquet lui dit que j'étois
partir. Je vis son Eminence, qui
a ses instructions, & je partis deux
rès.

eai, par la conversation que j'eus
le Cardinal, que le séjour que j'a-
dans les Royaumes étrangers, m'a-
né la réputation d'un homme pro-
ssir dans les négociations, quoi-
le vrai, j'y eusse été occupé,
n a vû, de toute autre chose que

d'affaires d'Etat, [illegible] on n'approfondissoit [illegible] que [illegible], ni les raisons qui [illegible] de France. C'étoit [illegible] que [illegible] dans les Cours [illegible] que j'avois le [illegible] Negociateur, tant il faut peu [illegible] aux hommes de [illegible]. On ne s'attache pour [illegible] qu'aux apparences ; & tel a passé pour un grand [illegible], qui n'a dû cette réputation qu'à quelques circonstances, où le [illegible], qui ont déterminé l'[illegible] qu'on a eue de lui. [illegible] appliqué à un emploi [illegible], on s'étudie à avoir le [illegible] pour s'en bien acquitter !

Il ne me fut pas difficile de réussir dans la [illegible], pour laquelle on m'envoyoit à Londres. Dunkerque étoit une place dont l'importance emporta le suffrage de Cromwel, qui d'ailleurs étoit bien [illegible], sous les ordres de M. de Turenne, que [illegible] le commandement [illegible] des Chefs Espagnols. On ne pouvoit avoir une reputation plus généralement établie, que M. de Turenne l'avoit [illegible], & Cromwel ne douta point que Dunkerque ne dût bien-tôt être prise, quand on lui dit que ce seroit ce Général qui en feroit le siege. J'obtins donc tout que je voulus, & je rapportai trois semaines

près le traité conclu & ſigné.
on étoile voulut encore que je
nt ce voyage ſans une nouvelle
eu de jours avant que j'arrivaſſe
etre, on avoit exécuté les prin-
eurs d'une conſpiration qui s'é-
ontre Cromwel, & qui avoit été
e. On m'en avoit raconté plu-
onſtances, entr'autres que la per-
avoit eu le plus de part à cette
on, étoit une maitreſſe de Richard
, fils du Protecteur, qui étant
te de lui, avoit ſuſcité les Trem-
tre ſon pere; que cette fille n'a-
été priſe, & qu'on ne ſavoit ce
it devenue. J'avois oüi raconter
ire, & j'y avois fait aſſez peu d'at-
Tout ce qui m'avoit paru, c'eſt
t l'autorité du Protecteur com-
ort à diminuer, par le mépris &
ue l'on avoit pour ſon fils; en-
l'on diſoit hautement que ſi le
it à mourir, & qu'il ne laiſſât que
ur conſerver ſon autorité après
en déferoit bien-tôt, & qu'on
it le Roi légitime.
eu, comme j'ai dit, l'honneur
tre le Roi d'Angleterre pendant
en France, & je ne pouvois
er d'écouter avec plaiſir tout ce
ndois dire à Londres contre ſes

ennemis. La veille de mon départ, ren-
trant chez moi, lorsqu'il étoit déja nuit, je
trouvai un jeune Anglois qui me pria de
le faire passer en France, me disant qu'il
avoit l'honneur d'être serviteur particulier
du Roi d'Angleterre, & que ce Prince me
tiendroit compte du service que je lui ren-
drois, en lui procurant l'occasion de sortir
de Londres. Je lui demandai qui il étoit. Il
me répondit qu'il m'en rendroit raison, dès
que je l'aurois mis en lieu de sureté : qu'il
ne pouvoit rester à Londres, ni y paroî-
tre, sans courir risque de sa vie : qu'il me
prioit, en cas que je voulusse lui accorder
la grace qu'il demandoit, d'en ajouter une
autre, à savoir, de permettre qu'il passât
la nuit chez moi, & que je le fisse partir le
lendemain avant le jour.

Je fus touché de la jeunesse de cet An-
glois ; &, quoiqu'il eût le visage fort abat-
tu, je ne laissai pas de lui trouver de la
beauté, & un air qui me fit croire qu'il
étoit autre que ce qu'il paroissoit.

Je lui dis que je le garderois avec plaisir,
& qu'il pourroit partir avec moi, parce
que je devois aussi partir avant le jour. Il
se jetta à mes pieds pour me remercier, &
il me pria qu'on lui fît donner à manger.
is souper avec moi, & je ne trouvai
ns sa conversation & dans ses ma-
qui ne persuadât qu'il falloit qu'il

ualité. Il mangea peu, & il se
nal dès qu'il eut mangé. Je ne sa-
juger de cette aventure, mais j'é-
ché d'une véritable compassion ; &
utant de soin de lui, que s'il eût
n fils. Je ne le pressai point de me
i il étoit, parce que je m'apperçus
la lui faisoit de la peine ; mais si-tôt
ous fûmes à Douvre, je le pris en
lier, & je le priai de contenter ma
té. Quelle fut ma surprise quand il
qu'il étoit une fille, & celle-là mê-
'on m'avoit dit avoir tant de part à
spiration dont j'ai parlé. Je vis alors
ger où je m'étois mis sans y penser,
chargeant d'elle : mais cela étoit fait,
y avoit pas d'apparence que l'on cou-
ès nous. Je lui dis que j'étois ravi
voir retirée d'Angleterre, & je lui
dai où elle avoit fait dessein d'aller,
u'elle vouloit devenir. Elle me dit
espéroit que la Reine lui donneroit
ection, & qu'elle avoit à découvrir
crets importans pour le rétablisse-
du Roi d'Angleterre, dont elle
qu'on profiteroit en France, où
pouvoit s'imaginer qu'on haït assez
ice, pour ne pas contribuer à le re-
sur le Trône quand on le pourroit.
conseillai de ne se découvrir à per-
avant que nous fussions arrivés, &

un crime de l'avoir [illegible]. [illegible] qu'elle ne seroit [illegible] propos, & qu'elle [illegible] [illegible] d'aller en Hollande [illegible] gleterre. [illegible] histoire, [illegible]

Je m'appelle Elizabeth d'[illegible]. Je crois que ce nom ne vous est pas inconnu si vous avez appris [illegible] feu Roi. Mon pere a commandé [illegible] à ce Prince, & fut un des premiers [illegible] que Cromwel sacrifia à sa [illegible] n'avois que treize ans quand on lui fit trancher la tête. La Comtesse de [illegible] manda ma grace, & me garda auprès d'elle. Je fus connue quelque temps après de Richard Cromwel, qui m'aima pour mon malheur, & qui me flatta de l'espérance de m'épouser. Je croi que les [illegible]

ɜu de croire que je l'aimois : mais, u'il eut reçu des marques de mon r, je m'apperçus qu'il me négligeoit, ne parla plus du mariage dont il m'a- donné l'espérance. La Comtesse se a du chagrin & du désespoir que je paroître, & elle me dit séchement, étois trop honorée du titre de sa maî- ; que ma fortune seroit encore plus use & plus brillante que je n'avois eu e l'espérer après la désolation de ma e. Je connus alors tout mon mal- & je résolus de m'en venger. J'a- n parent nommé Aschelay, à qui je i l'affront que m'avoit fait Richard wel : c'étoit un homme à qui les plus ites résolutions ne coûtoient rien, & erchoit depuis long-temps les occa- de se faire valoir par quelque grand

quand le pere ſeroit mort, on ne laiſſeroit pas le fils en état de profiter de ſon crime, mais qu'on s'en déferoit preſque auſſi-tôt. Aſchelay ayant pris ſes meſures, tâcha d'engager dans la conſpiration tout ce qu'il put trouver de gens déterminés, & il fit là-deſſus un ſi mauvais choix, qu'on ne lui garda point le ſecret : ainſi le Protecteur fut inſtruit de ce deſſein. Comme la plûpart des complices n'étoient engagés que par l'eſpoir de la récompenſe, il n'eſt pas ſurprenant qu'il s'en trouvât qui crurent l'avoir plus sûre en le trahiſſant. Dès que Richard Cromwel connut que ſon pere étoit averti, il eut peur que ſi l'on ſe ſaiſiſſoit d'Aſchelay, il ne découvrît la part qu'il avoit dans la conſpiration : il envoya des gens qui le tuérent ; & la choſe fut ſi bien conduite, qu'on dit qu'il s'étoit tué lui-même. Lorſque j'eus appris ſa mort, je me doutai que Richard en étoit l'auteur, & j'apprehendai pour moi le même traitement. Je me déguiſai à la hâte, & je ſortis en habit d'homme ſans ſavoir ce que je deviendrois, pendant qu'on s'aſſûroit des complices. Comme aucun ne ſavoit que Richard eût trempé dans ce deſſein, ils n'accuſerent qu'Aſchelay & moi. On pendit le corps d'Aſchelay, & on le coupa en quartiers. On me fit chercher ; & ne me trouvant point, le Protecteur ſe mit peu

en peine de faire de plus longues perquisitions, & je suis restée à Londres cachée jusqu'au jour que vous avez eu la bonté de m'en faire sortir : mais j'espere bien, pour me venger, dès que je serai en lieu de sûreté, faire avertir le Protecteur que son fils étoit un des complices.

Ce fut ainsi que me parla cette fille ; & j'aurois eu peine à ajouter foi à ce récit, si elle n'eût satisfait à toutes les questions que je ne manquai pas de lui faire sur ce qui me sembloit incroyable dans une pareille aventure. Elle ne me dit rien qui ne me parût s'accorder avec ce que j'en avois oüi dire à Londres, & je ne doutai point que la chose ne fût telle qu'elle la racontoit. Elle ajouta que pendant qu'elle avoit été cachée à Londres, elle avoit passé près de huit jours sans manger autre chose que ses gants, n'osant se confier à personne pour avoir du pain ; qu'elle se tenoit cachée tout le jour dans une maison abandonnée, & que la nuit elle sortoit, & alloit arracher l'herbe dans la campagne dont elle s'étoit nourrie ; qu'elle avoit été trouvée par des femmes qui entroient à Londres de grand matin, à qui elle avoit dit qu'elle étoit un Laquais qui n'osoit retourner chez son Maître, parce qu'il craignoit qu'il ne le fit pendre à cause d'un vol dont il étoit accusé ; que ces bonnes femmes en

avoient eu compaſſion, & lui avoient
né du pain; que c'étoit d'elles qu'elle a
sû qu'un François devoit retourner
France, & qu'elle avoit pris, ſur leur
la réſolution de venir chez moi. Ell
jetta encore à mes pieds en finiſſant ce
cit; & j'avoue que je n'avois guére
en ma vie plus de mouvemens différ
que m'en donnoit cette aventure. Je
paſſai dans mon eſprit ce qui m'étoit a
autrefois avec la fille que j'avois ſauv
Charleville, & je crus ſentir pour celle
me parloit, les mêmes choſes que j'a
ſenties alors. Enfin, il ne me fut pas p
ble de ne la point aimer : ſa jeuneſſe
beauté, l'état où je la trouvois, les car
continuelles qu'elle me faiſoit comm
ſon libérateur, le récit de ce qu'elle a
ſouffert, & la commodité que j'avois
voir à tout moment dans un habit qu
citoit ma paſſion, tout cela me donna
elle autant d'amour que j'en avois e
ma vie pour aucune femme. Elle s'en
perçut bien-tôt; mais elle me conjura
tant de tendreſſe de ne point abuſer de
tat où elle étoit, que je la traitai ave
mêmes égards & le même reſpect que
rois eu pour la perſonne du monde
j'aurois voulu le plus ménager. Cepen
mes gens devinérent que c'étoit une f
& à peine fûmes-nous à Calais, qu'i

reux dire par tout que j'avois enlevé une maîtresse que j'avois faite à Londres. Le bruit en vint jusqu'à Paris, & dès que j'y fus arrivé, tout le monde m'en parla, & demanda à la voir. Je l'avois mise chez une femme dont le mari m'avoit servi, & j'avois engagé cette femme à ne dire à personne que c'étoit moi qui la lui avois donnée. Ainsi, croyant qu'on ne la verroit point, & attendant l'occasion, ou d'en parler à la Reine, ou de la faire passer en Hollande, je répondis à ceux qui me demandoient des nouvelles de la maîtresse que j'avois enlevée, que je ne savois ce que c'étoit. Mon frere qui en avoit oüi parler comme les autres, me demanda si je serois toujours fou; & je l'assurai plus que personne, que cet enlevement étoit un conte. Je dis la même chose à ma femme, qui, pour couvrir les mécontentemens qu'elle me donnoit, ne laissoit rien échaper de ce qui pouvoit lui donner lieu de se plaindre.

Elle s'étoit mise dans le jeu depuis mon départ, & je la trouvai si fort engagée dans les cotteries de ceux qui, en ce temps-là, jouoient le plus gros jeu, que personne n'y paroissoit avec plus d'éclat. Elle jouoit jusqu'à en perdre le boire & le manger: elle revenoit tous les jours se coucher à l'heure où les autres se levent, & je ne la

voyois plus que dans les maison[s], quand j'y allo[is]
rencontrois quelquefois, quand j'y allo[is]
en visite. Cette conduite acheva de m'éloi-
gner d'elle entiérement; car quoique nous
logeassions sous le méme toit, nous étions
étrangers l'un & l'autre, & il étoit rare que
nous puissions trouver le moment de nous
parler. J'enrageois dans le fond de mon
cœur; mais les ménagemens que je devois
avoir pour sa famille, & le peu de pen-
chant que j'avois pour faire du bruit, m'o-
bligeoient de dissimuler. Je me contentois
de veiller autant que je pouvois à l'empê-
cher de me ruiner. Je lui avois réglé une
somme pour ses dépenses particuliéres, &
je m'étois chargé du soin de celles qui re
gardoient la maison. Elle ne me demar
doit pas plus que je m'étois engagé de l
donner. Cela me mettoit en repos du cô
de l'intérêt, mais non pas du coté de la
lousie & de la délicatesse, & je voyois l
qu'il falloit, puisqu'elle ménageoit
bien, qu'elle ne ménageât pas sa cond
... lui fournissoient ce q
... me pas dem

vent craint-il pour l'un & po[...] l'autre ; &
si une femme qui joue de la sorte se per-
suade que son mari est content d'elle, il
faut, ou qu'elle croye qu'il est aveugle &
insensible, ou qu'elle le soit elle-même.
Je n'étois pas plus visionnaire qu'un autre ;
mais je puis assurer que quelque résolution
que j'eusse prise d'être un bon mari, & de
justifier auprès de moi la conduite de ma
femme, je ne laissois pas d'être très-per-
suadé de tout ce qui peut le plus allarmer
un mari. Tout ce que je demandois à Dieu,
c'est qu'il n'arrivât rien qui pût donner au
public la conviction que j'avois. Je comp-
tois presque pour rien ce que je pensois,
pourvû que d'autres ne pensassent point la
même chose : triste condition où nous ré-
duit le mariage ! On a beau dire qu'il y a
des maris commodes, je suis très-persua-
dé que les plus commodes maris enragent
dans leur cœur, & qu'il n'y en a point
qui soient aussi aveugles, qu'ils veulent
qu'on les croye. On n'est commode mari
que parce qu'on craint d'être quelque cho-
se de pis.

On juge bien que dans la situation où je
me trouvois à l'égard de ma femme, je ne
ménageois pas l'amour que m'inspiroit la
personne que j'avois amenée d'Angleterre.
Je la voyois avec d'autant plus de plaisir,
que j'étois plus persuadé que personne n'obs[...]

ſervoit mes démarches, & ne traverſoit mon amour. Elle me preſſoit ſouvent de parler d'elle à la Reine, ou du moins de la faire paſſer en Hollande, mais je l'aimois trop pour m'en ſéparer. Je réſolus de la garder, ne trouvant qu'elle qui me conſolât du peu d'agrément que j'avois chez moi; & afin de lui faire aimer le ſéjour de Paris, je crus la devoir mettre ſur un autre pied que celui où elle étoit. Je la logeai dans une maiſon fort bien meublée. Je lui fournis un équipage, & tout ce qui pouvoit faire croire qu'elle avoit du bien. Elle changea de nom; elle s'appella la Comteſſe de Suſſex, & fit entendre à tout le monde qu'elle n'étoit arrivée que du jour qu'on la vit paroître avec cet éclat.

Ceux qui croyent que le mariage eſt un moyen de fixer un homme qui a du penchant pour les femmes, peuvent ſe détromper par les folies que je fis alors. Quelque déreglé que j'euſſe été juſqu'à mon mariage, on a pû voir que je n'avois jamais été aſſez fou pour entreprendre des choſes au-deſſus de mon bien. Excepté l'aventure de Veniſe, où je fus excroqué comme un jeune homme & comme un ſot, j'avois fait peu de dépenſe pour les femmes. J'avois même toujours eu du mépris pour ceux qui en font, & ne croyois pas qu'il me fût poſſible d'avoir une intrigue qu'il fallût

payer. Mon mariage me fit surmonter cette délicatesse. J'étois toujours persuadé qu'il m'étoit impossible de vivre sans aimer. Je ne pouvois aimer ma femme, & les chagrins qu'elle me donnoit, augmentoient encore l'envie que j'avois de trouver auprès d'une autre plus de plaisir & plus de repos. Je n'osois paroître attaché en aucun endroit, de peur que ma femme ne se déchaînât contre moi, & ne traversât mon amour. Cela me réduisit à la malheureuse nécessité d'aimer secrettement, & de me procurer, à force d'argent, toutes les facilités d'avoir des amours secrettes. L'Anloise me parut propre à cette intrigue. Je aimois trop pour ne la pas mettre à son ise, & je crus que je cacherois encore ieux l'attachement que j'avois pour elle, lui donnant une maison, que si elle oit été obligée de loger chez autrui, & n dépendre.

C'étoit m'engager à une dépense capade me ruiner, & si je fus assez fou pour treprendre, ce ne fut que le mauvais nple de ma femme qui en fut la cause. us qu'il m'étoit permis de ne rien épar pour mon repos, en voyant qu'elle rgnoit rien pour ses plaisirs. J'avoue 'étoit très-mal raisonner; mais on guéres capable de raison, quand on erche qu'à adoucir, à quelque prix

folies, fut de me rendre & plus dére
plus fou. Après cela, dira-t'on encor
faut se marier, pour se retirer d'u
dereglée? Le mariage n'est un remé
ceux qui ont envie de changer leur
qui ont regret de leurs désordres, qu
sissent des femmes capables de les
sages par leur exemple & par leurs
& qui avec tout cela sont résolus de
consoler que par les principes de leu
gion & les témoignages d'une bonne
cience, de tous les chagrins insépa
des mariages, même les plus sortal
les plus saints.

J'espérois jouir tranquillement du
que j'avois cherché à me procurer
de l'Angloise. Je ne fis point sembl
la connoitre, & je ne la voyois q
soirs, que j'allois ordinairement passe
elle, sans mener personne avec moi

jamais que les
lé fit des amans ; elle eut des in-
Je m'en apperçûs, & je vis qu'il
t pas plus de tranquillité & de re-
érer dans ces sortes d'engagemens,
s celui du mariage. Cela auroit dû
ûter pour jamais des femmes ; mais
pour remédier aux chagrins que
ne maîtresse, je ne trouvois point
es obstacles qui empêchent de se
de ceux que l'on reçoit d'une fem-
ne pensai qu'à me retirer de cette
intrigue, sans porter mes réfle-
is loin. Je témoignai à l'Angloise
ois mécontent de sa conduite, &
ois lui retirer ma protection & mon
Elle pleura beaucoup, & je croi
rois été assez fou pour continuer à
, si des raisons supérieures ne m'a-
ontraint de m'en séparer.

Cardinal m'avoit fort bien reçû à
our d'Angleterre. Il m'avoit fait
r le brevet de Maréchal de camp,
yois ma fortune sur un pied à n'en
er pas-là. C'est ce qui avoit contri-
'aveugler, sur les dépenses que j'a-
eprises pour l'Angloise. Je croyois
des ressources pour y subvenir dans
rances dont j'étois flatté ; car c'est
en usent presque tous les gens de la
à qui l'on fait espérer leur avance-

ment, & c'eſt-là ce qui les ruine
cipent toutes les graces, & ils
pour ainſi dire, les fruits de la fa
que de les avoir recueillis.

Pendant que je comptois de l
l'eſpérance de ma fortune, on
Cour des plaintes contre moi de
Cromwel, ſur ce que j'avois
aſyle & fait ſauver d'Angleterre
ſelle d'Arcil, coupable d'avoi
contre la vie du Protecteur. Ce
firent ſouvenir du bruit qui avo
mon retour, que j'avois amené
une maîtreſſe que j'avois faite à
& on ne douta point que ce ne
ſonne dont parloit Cromwel.

Mon frere vint m'en avertir.
qu'à la vérité un jeune Angloi
prié de le faire paſſer juſqu'à Cal
l'avois laiſſé, & d'où je croyois
paſſé en Hollande; que j'avois
bien que mes gens, le ſoupçon qu
glois étoit une fille, mais que je
reconnue qu'à Calais, où elle
quitté, & que je ne ſavois depuis
là ce qu'elle étoit devenue. Mon
dit que je ne tardaſſe point à voir
& M. le Cardinal. Je le lui prom
ſi-tôt qu'il m'eut quitté, j'allai ch
tendue Comteſſe de Suſſex, lui
falloit abſolument qu'elle ſortît

qu'on ſavoit à la Cour que je l'avois amenée d'Angleterre ; que Cromwel la redemandoit, & que je ne doutois pas qu'on ne la lui rendît, ou qu'on ne la mît en lieu de sûreté. Elle fut fort effrayée de ces menaces, & elle me pria de lui fournir les moyens d'aller en Hollande. Je fus aſſez honnête homme, quelque mécontent que je fuſſe de ſa conduite, pour faire ce qu'elle demandoit. Je la fis ſortir dès ce moment de la maiſon qu'elle occupoit, & je lui fis encore préſent de deux cens piſtoles. Je lui donnai même un homme pour l'eſcorter juſqu'à Bruxelles, où elle arriva heureuſement, étant partie de Paris dès ce jour-là. Elle m'aſſura en partant qu'elle n'y étoit reſtée que pour moi, & qu'elle avoit toujours eu envie de ſe rendre auprès du Roi d'Angleterre. Elle me demanda mon amitié, & elle me dit qu'en quelque lieu du monde qu'elle fût, elle me donneroit de ſes nouvelles. Je la vis partir avec peine. J'étois heureux d'avoir eu lieu de ſoupçonner ſa conduite. Je croi que ſans cela, je n'aurois pû me réſoudre à m'en ſéparer.

Si-tôt qu'elle fut partie, j'allai trouver la Reine, à qui je racontai ſans déguiſement la maniére dont je l'avois fait ſauver, ſans ſavoir que ce fût une fille. Je ne manquai pas de lui décrire tout ce qui m'avoit donné de la compaſſion dans le récit qu'elle

m'avoit fait. La Reine en fut touchée, & témoigna qu'elle auroit été ravie de la voir; mais je lui dis qu'elle ne s'étoit fait reconnoître qu'à Calais, où elle m'avoit quitté, & que je la croyois, ou à Bruxelles, ou en Hollande. La Reine m'ordonna de voir M. le Cardinal. Je le vis, & ce Ministre me dit que je lui faisois de terribles affaires. Je lui redis tout ce que j'avois dit à la Reine, mais cela ne l'appaisa pas, & j'eus besoin du crédit de l'Abbé Fouquet, pour raccommoder ce que cette affaire avoit gâté à mon égard dans l'esprit de son Eminence.

Fin du sixiéme Livre.

[redacted]

IVRE SEPTIÉME.

[Q]uand une fois on a déplû aux Grands, [i]l n'y a guére de ressource contre ce [malheu]r; & dès qu'il plaît à un Ministre [de se c]oquer contre quelqu'un, ne fut-ce [que po]ur une bagatelle, c'est une plaie qui [ne se r]eferme point. Cet écueil est fort à [éviter à la Cour]e, & rend la condition des courti[san]s malheureuse. Qui est-ce qui peut [se pro]mettre de ne déplaire jamais à la [Cour], & d'y réussir, quand une fois il y [a dépl]û?

[J]e reconnus que trop dans la suite, [que] le Cardinal avoit toujours sur le [cœur l]es plaintes qu'on lui avoit faites [d'Angl]eterre contre moi. Je le trouvai peu [favorab]le dans toutes les occasions où j'eus [besoin] qu'il me protegeât; &, quand il [entrepr]it de ruiner ceux qui m'appuyoient

de compaſſion pour une perſonne malheureuſe, on ne m'en faiſoit point un crime; & dès que je vis qu'on avoit ceſſé d'en parler, je m'imaginai qu'on avoit auſſi ceſſé de s'en ſouvenir.

Je penſois donc n'avoir point d'autres ſujets de chagrin que ceux que je recevois de ma femme. Le bruit de mon intrigue avec l'Angloiſe l'avoit rendue encore plus fiére & plus inſupportable. Comme c'étoit à elle que je devois mes Patrons, je n'avois point d'autre parti à prendre que celui de la diſſimulation. Je lui avois laiſſé une liberté entiére de ſe gouverner à ſa fantaiſie, & elle en avoit ſi fort abuſé, que j'étois aſſurément celui de tous les hommes, pour qui elle avoit moins d'égards & moins de ménagemens. Je ne pouvois douter que cette foibleſſe ne me donnât un ridicule dans le monde ; mais n'y voyant point d'autre remède , je crus en diminuer la honte, en faiſant ſemblant d'y être inſenſible. Perſonne ne s'appercevoit du chagrin qu'elle me donnoit, & plus j'en avois dans le cœur, plus je paroiſſois content. Mais j'avoue que je n'avois point aſſez de force, pour ne pas chercher à adoucir ce que je ſouffrois par d'agréables amuſemens; & dès que j'eus perdu l'Angloiſe, je ne m'appliquai qu'à trouver quelque autre maîtreſſe qui pût me faire oublier mes chagrins.

it plus le cœur qui décidoit de
emens. J'avois perdu cette déli-
ont je m'étois tant piqué, & je
ois l'amour que par les plaisirs
e. Je m'étois assez bien trouvé
rce de l'Angloise. Ses infidélités
même peu touché, parce que je
rdois point comme une conquête.
Je ne regrettois que la dépense
avoit causée, & je ne doutois pas
dusse être content, quand je pour-
à moins de frais une maîtresse
caractére. Cependant, comme on
'elle s'étoit bien trouvée de mes
, & qu'on se persuadoit que je
une nouvelle maîtresse, on vint
ir aux mêmes conditions; & je
à la honte du sexe, que parmi
on m'offroit, il y avoit des per-
'une qualité distinguée, que la
fortune ou la débauche avoient
ne plus subsister, que par l'argent
bienfaits de leurs amans.
celles-ci, on m'en nomma une
it connue, & dont il y avoit plus
ns que j'aurois été amoureux, si
n'eût été de mes intimes amis.
plus belle personne qu'il fût pos-
oir. L'amitié que j'avois pour son
voit fait résister à l'inclination que
trouvée pour elle, & comme

Les affaires de ſon mari s'étant trouv
fort mauvaiſes, elle l'avoit quitté ſans é
brouillée avec lui, & elle demeuroit cl
une de ſes parentes, pendant qu'il fai
de fréquens voyages à ſes terres, pour
cher de ſe tirer d'embarras.

Je fus touché, quand on me dit
cette femme cherchoit un amant qui lui
du bien; & croyant que ce n'étoit que
néceſſité qui la réduiſoit à un ſi hont
parti, je réſolus de l'aſſiſter ſans rien exi
d'elle. Il me paroiſſoit honteux d'abuſe
la néceſſité de ſes affaires. Ainſi, en cl
chant à la voir, je n'eus aucun autre
tif que la pure générofité. Je ne laiſſois
au milieu de tous ces beaux ſentimens
prévoir que je pourrois bien n'être pas
ſenſible; mais je me ſentois ſi réſolu
n'avoir plus de ces intrigues qu'on ache
que j'eſpérai voir cette femme, ſans au

voient voulu embarquer avec elle ;
dis que sans en venir à cette extré-
elle pouvoit trouver des amis qui
:oient, & que je la priois d'accep-
cinquante pistoles, que je lui avois
es ; que je savois qu'elle en avoit
que je les lui donnois, sans pré-
jue ce bienfait dût contraindre son
ion ; & qu'enfin, je la conjurois ;
:lle auroit besoin d'argent, de ne
r qu'à moi.

me parut surprise de ce discours, &
ia qu'elle eût donné ordre aux per-
qui m'avoient parlé, de me faire
ositions qu'elles m'avoient faites ;
it vrai qu'elle avoit besoin d'ar-
u'elle avoit cherché à emprunter,
e n'acceptoit celui que je lui offrois,
ndition qu'elle m'en feroit son bil-
e me pressa de le prendre, & je le
ur la contenter.

quittai après cette conversation,
dire un mot qui pût la persuader
'aimois. Aussi j'étois trop charmé
lle action que je croyois avoir faite,
nser à autre chose. Je rejettai toute
nsée comme une tentation capable
mpre la beauté & le mérite de ma
ité.

à peine l'eus-je quittée, que je me
d'avoir été si généreux. Je recon-

& je résolus de m'en fa

point que la générosité a
lui avois donné mon argen
aux espérances dont ma p
avoit. Je me persuadai au co
d'un procedé si honnête & si dés
devoit lui donner & plus d'esti
de penchant pour moi ; mais je
pas à quelle femme j'avois affaire
Elle avoit été véritablement choquée
reproches que je lui avois faits, sur le pa
sembloit avoir pris pour avoir
argent ; & bien loin de lui avoir paru g
reux, elle m'avoit trouvé, ou un so
un homme qui rendoit peu de justice
sa beauté. Je puis dire ici que quand u
fois une femme a pris le parti d'oublier
loix de l'honneur & du devoir, elle ne pe
goûter ce qui l'en fait souvenir ; & p

voit être charmée, je ne doutai pas qu'elle ne dût m'écouter favorablement. Je ne trouvai point de moyen plus court pour lui faire ma déclaration, que de lui écrire. Je lui envoyai une lettre deux ou trois jours après la conversation dont j'ai parlé.

Je me trouve, Madame, dans un étrange embarras. Je vous aime, & je ne puis vivre sans être aimé de vous. Je n'ose vous déclarer l'excès de ma passion, ni vous prier d'en avoir pitié, parce que je crains que vous ne m'accusiez de fonder mes espérances sur la bonté que vous avez eûe de vous servir de moi dans le malheur de vos affaires. C'est là ce qui cause mon embarras. Je ne puis vouloir cesser de vous être utile, ni rien exiger qui puisse passer pour récompense de ce que je veux faire pour vous. Cependant je meurs. Apprenez-moi, Madame, ce que je dois faire, & s'il ne m'est pas permis de vous aimer, d'espérer, & de chercher toujours les occasions de vous continuer mes secours.

Voici la réponse qu'elle me fit.

Je me souviens trop de vos leçons, Monsieur, & elles ont fait trop d'impression sur moi, pour me démentir si-tôt sur le parti qu'elles m'ont fait prendre. J'ai reçu vos

bienfaits comme une marque de votre généroſité, & je ne les aurois pas reçûs, ſi vous me les aviez offerts par un autre motif; mais je voi bien que je m'y ſuis trompée, & que tout ce que vous m'avez dit contre les gens qui vous ont appris le beſoin où j'étois, n'a été qu'un artifice pour me ſurprendre. Non, Monſieur, je ne ſuis point telle que vous m'avez dit que ces gens-là m'avoient repréſentée, & que je voi bien que vous m'avez crûe. Si vous continuez à me faire des propoſitions comme celles que vous me faites dans votre lettre, je vous rendrai votre argent, & je renoncerai à vous avoir jamais obligation.

On peut juger combien une pareille réponſe dut me ſurprendre; mais je ne ſai ſi on peut voir toutes les raiſons que j'eus d'en être indigné. Je ne pouvois ignorer que cette femme étoit auſſi belle qu'on me l'avoit faite, quand on me l'avoit propoſée, & j'étois très-convaincu que dès la premiere converſation que j'avois eûe ave elle, j'aurois pû en recevoir ce que je de mandois. Je ne doutai donc point que lettre ne fût, ou une marque de ſon m pris, ou un artifice pour augmenter passion, & me mener où elle voudr ne & l'autre opinion me choqua é nt, & je réſolus, à quelque prix

ce fût, de la remettre sur le pied, où je savois bien qu'on me l'avoit proposée. J'eusse mieux fait de la mépriser; mais je l'aimois, & j'en voulois être aimé. Cependant, je ne savois comment m'y prendre pour réussir. Je voyois bien que si je continuois à lui marquer une passion tendre & délicate, elle continueroit à en abuser; mais aussi je ne pouvois guére faire autrement, & je craignois qu'elle ne me répondit toujours comme elle avoit commencé, si je lui parlois sur un autre ton.

Je passai plus de huit jours dans cet embarras, & pendant tout ce temps-là, elle n'eut point de mes nouvelles. Ce silence se trouva le meilleur parti que j'aurois pû prendre. Elle en fut embarrassée à son tour, & ne sachant à quoi l'attribuer, elle envoya chez moi, pour me demander des nouvelles de ma santé, & d'où venoit qu'elle n'entendoit plus parler de moi. Je jugeai par cette démarche, qu'elle ne vouloit pas me perdre, & me croyant par-là assuré d'elle, je résolus de me servir de l'avantage qu'elle me donnoit pour la pousser à bout, & connoître à quoi je devois m'en tenir. Je lui mandai que j'avois besoin de l'argent que je lui avois prêté, & qu'elle me feroit plaisir de me le rendre.

Je fus plus de trois semaines sans en recevoir de réponse, & je me repentis bien

pendant tout ce temps, de lui avoir re
mandé mon argent. Je pensai vingt f
aller chez elle pour lui demander pard
de ce procédé, mais j'eus la force de n
rien faire ; &, comme je ne doutai
qu'elle ne gardât un si long silence,
pour m'éprouver encore, ou pour ne
point rendre mon argent, il me sem
que l'amour que j'avois pour elle comm
çoit à s'affoiblir, & je voyois bien qu
ne pouvois guére continuer avec honn
à l'aimer & a la voir.

Ce n'étoit que le peu d'idée que j'av
de la vertu de cette femme, qui me ter
dans cette disposition ; & je sentis par n
expérience, qu'il n'est guére possible d
voir de la délicatesse & des procédés h
nêtes pour des personnes qu'on en c
indignes.

Au bout de trois semaines, elle me r
voya l'argent que je lui avois prêté,
faisant des excuses de ce qu'elle ne
l'avoit pas rendu plûtôt : j'en fus si sur
que je commençai à m'imaginer que
vois mal jugé d'elle, & croire qu'en to
nduite elle avoit eu le proc
nnête femme, & moi celui d
ête homme.

ourroit dire par quels ressort
emue, & combien il est quelq
ugle ? Ma passion se réveilla p

sion avec d'autant plus de violence, que je conçus pour cette femme une toute autre idée que celle que j'en avois eue jusques-là. Je fus au désespoir d'en avoir usé comme j'avois fait. Je ne pouvois me pardonner d'avoir paru si généreux d'abord, & si intéressé dans la suite ; & je vis bien qu'il n'y a point d'autre parti à prendre avec les femmes, que de soutenir toujours le caractère sous lequel on se donne d'abord à elles.

J'avois plus d'une raison d'être surpris de ce qu'elle m'avoit rendu mon argent : je savois qu'elle n'en avoit point. Je ne doutai pas qu'elle n'eût été obligée d'en emprunter à d'autres pour me le rendre : cela acheva de me faire croire que je devois le lui renvoyer. Ce fut la premiere démarche par où j'espérai la regagner, mais il étoit trop tard, & cette Dame avoit trouvé un amant depuis moi, qui avoit mieux profité que je n'avois fait de la nécessité de ses affaires. C'étoit de lui qu'elle avoit reçu l'argent qu'elle m'avoit renvoyé; & ils étoient ensemble de maniere à ne lui pas faire regretter ma perte. Je fus instruit de leur intrigue ; & ce qui auroit dû me guérir, fut ce qui augmenta ma passion. Je ne pus souffrir qu'un autre eût été plus heureux que moi ; & , quoique je visse bien qu'il ne devoit son bonheur qu'à l'es-

prit qu'il avoit eu de n'avoir pas comme moi une générosité à contre-temps, je ne laissai pas d'en être jaloux, & tout le mépris que le procédé de cette femme devoit me donner pour elle, ne fut pas capable de m'ôter l'envie de m'en faire aimer.

Ce fut pour lors que je reconnus que ce n'est pas toujours l'estime qu'on a pour une maîtresse, qui cause la violence de l'attachement que l'on prend pour elle, & qu'en de certaines circonstances on fait pour les femmes les plus coquettes ce qu'il semble qu'on ne devroit faire que pour les honnêtes femmes. Tout Amant est touché du dépit de se voir supplanté, sans examiner si la conquête le mérite. Je n'avois jamais eu ni plus d'envie d'être aimé, ni plus de desir de me venger d'un rival.

Je cherchai l'occasion de voir cette femme, & de l'entretenir sans savoir ce que je lui dirois. Je trouvai cette occasion telle que je la pouvois souhaiter. Son amant étoit à la campagne, & j'allai chez elle en un temps où elle ne recevoit point de visites. Dès qu'elle me vit : Que voulez-vous, me dit-elle, Monsieur, que je fasse de l'argent que vous m'avez renvoyé ? Le voilà, & je vous prie de le prendre, car il y a apparence que vous en avez besoin, puisque vous me l'avez redemandé si prompte-

près une pareille lettre. Qu'y trou-
d'extraordinaire, me dit-elle; &
e vous répondre autrement, en
e vous croyez que je devois ache-
ienfaits aux dépens de mon hon-
e mon devoir? Que vous ai-je
, lui dis-je, que ce que vous avez
à d'autres qui n'ont eu plus de bon-
e moi, que parce qu'ils ont eu
e générosité? Que me reprochez-
ladame, que de n'avoir pas voulu
le l'état où vous étes, & d'avoir
à n'être redevable qu'à votre cœur,
ités que d'autres ne doivent qu'au
t de vos affaires? Quoi, reprit-elle,
vous ici pour me faire insulte; &
personne a-t-il plus abusé que vous
mauvaise fortune? Il faut que vous
ez bien malheureuse, ajouta-t-elle
rant, pour prétendre que je souf-
e que vous osez me dire. Je ne pré-
oint, lui dis-je, Madame, vous faire
peine: vous n'avez pas oublié que
premiere fois que j'ai eu l'honneur
us voir, je vous ai paru sensible à
gloire. Je suis encore le même; &
le m'auriez jamais vû, si je vous avois
peu aimé pour souffrir ce que l'on dit

du commerce que vous avez, & que vo
ne souffrez sans doute que parce que vo
n'avez pas voulu devoir à l'innocence
mon amour, ce que vous ne recevez
de la brutalité d'un autre. Mais il est
core temps, Madame : j'ai de l'argen
votre service ; &, si vous voulez ne p
voir celui dont l'amour vous déshono
vous trouverez en moi les mêmes secou
sans que votre gloire en souffre ; car
consens, si vous voulez, à ne vous po
voir tant que vous aurez besoin de m
Je prononçai ces paroles d'une mani
qui sembla faire impression sur elle ;
après avoir gardé quelque temps le silen
elle me parla ainsi : Je vous suis oblig
Monsieur, d'un sentiment si généreu
mais, si vous voulez que je vous en
obligation, rendez-moi la justice de cro
que tout ce qu'on vous a dit du comme
dont vous m'accusez, est sans fondem
Je ne voi celui dont vous me parlez
comme mille autres, & je vous avou
que c'est à lui que j'ai emprunté l'arg
que vous m'avez obligé de vous renvoy
il me l'a généreusement prêté ; &, si je
résous à garder le vôtre, ce n'est que p
ne lui en avoir pas plus long-temps l'o
gation. Je suis bien aise de ne le devoir
vous, & il ne tiendra pas à moi que je
vous marque que de tous mes amis v

ui que je considere le plus. Mais, de Dieu, ne parlez point d'amour, que mon inclination & ma fortu- mettent en état de vous écouter.
paroles me firent oublier le carac- la personne qui me parloit. Je crus noment, que tout ce que j'en avois étoit une illusion. Je la conjurai de voir celui qui m'étoit suspect : elle romit, & je lui promis à mon tour plus lui marquer ma passion que par enfaits & par mes soins.
a quittai fort content d'elle & de mais, dès que j'eus fait réfléxion à je venois de lui promettre, je vis m'étois engagé à être autant dupe i plairoit que je le fusse. Ce que je l'elle & de son intrigue, revint dans prit, & je ne doutai pas que tout elle m'avoit dit, ne fût un artifice oir de quoi l'amour que j'avois pour rendroit capable.
amant revint de la campagne : j'ap- 'elle ne le revoyoit plus, mais en temps on m'en dit la raison. Cet s'étoit attaché ailleurs, soit par in- ce, soit parce qu'il se lassoit d'une e à laquelle il falloit toujours don- le savoit son changement quand promit de ne le plus revoir, & elle s de peine à me garder cette pro-

Elle me donna de ses nouvelles dès le lendemain, & continua presque tous les jours. Mais, quand on m'eut appris les raisons que son amant avoit de ne la plus voir, je ne lui tins plus compte de ce qu'elle avoit rompu avec lui; & j'avoue que dès que je n'eus plus de rival, je commençai à n'avoir plus guére d'amour. J'écoutai alors les raisons que j'avois de croire qu'elle ne se donnoit avec moi des airs de sagesse, que pour mieux m'engager, & je ne trouvai point d'autre moyen de n'en être point la dupe, que de faire semblant que je ne pouvois plus continuer à l'aimer, si je n'avois des marques de sa tendresse. Je m'armai là-dessus de résolution, & je lui expliquai nettement mes prétentions; mais, soit qu'elle craignît qu'il ne m'arrivât ce qui étoit arrivé à l'amant qui l'avoit quittée, & que dès que ma passion seroit satisfaite, je ne me lassasse de la payer; soit que m'ayant vû me mettre d'abord auprès d'elle sur un autre pied, elle ne voulût pas se démentir de l'idée qu'elle avoit cru me donner de sa vertu; soit qu'elle eût peu d'inclination pour moi; elle persista toujours dans ses refus, & je lui ai vû depuis ce temps-là dix intrigues éclatantes avec des gens qui ne me valoient pas, sans qu'elle ait cessé de m'accuser de n'avoir rompu avec elle que parce que je

pas aimée assez délicatement.
and j'ai fait depuis ce temps-là réflé-
n procédé que cette femme eut pour
je n'en ai point trouvé de plus forte
que la maniere dont je débutai avec
&-j'ai toujours cru depuis, que les
es intéressées regardent des gens qui
ssez dupes pour les aimer avec délica-
, comme une ressource bien plus sûre
ent & de bienfaits, que ceux qui ne
ent rien qu'à mesure qu'on les récom-
.
uoi qu'il en soit, je rompis avec cette
ne, après avoir encore traîné quelque
s; & je ne dissimule point, qu'en
pant avec elle, je me mis dans mon
, car depuis que je lui avois promis de
ier, je n'avois rien remarqué en elle
où je dusse me plaindre de sa conduite;
s tout ce que j'en avois appris aupara-
, eut son effet lorsque j'y pensois le
ns: &, dans le fonds, il n'est guére
ible d'être long-temps attaché à une
me, quelque bonne conduite qu'elle
quand on sait qu'elle en a eu une mau-
e. L'on a honte tôt ou tard d'aimer une
sonne indigne d'être estimée.
C'est ce qu'on connoîtra encore dans ce
m'arriva peu de temps après avec une
e femme, qui ressemblant à celle-ci
le peu de conduite, avoit un caractére

tout différent dans la maniere dont e
vouloit être aimée.

Comme on étoit toujours persuadé q
j'étois d'humeur à payer mes maîtresse
je trouvois tous les jours des gens qui v
noient m'en proposer de nouvelles ; &
faut convenir que l'intérêt est de tous
motifs, celui qui a le plus de pouvoir po
engager les femmes. J'étois toujours éto
né du grand nombre de celles qu'on r
proposoit : il y en avoit de toute quali
de tout âge, & même de toute conditio
mais je ne pouvois goûter ces propo
tions : &, soit que ma fortune ne fût j
assez ample pour m'engager dans ces r
neux commerces, soit que j'eusse enc
de l'aversion pour tous les engagemens
le cœur n'avoit point de part, j'écout
peu les propositions que l'on me faiso
& j'attendois du hazard une nouvelle o
casion de m'engager : je ne tardai pas à
trouver. Il y avoit à Paris une femme q
depuis qu'elle étoit veuve, avoit été ent
tenue hautement par un Prince qui l'av
comblé de richesses : elle jouissoit de p
de cinquante mille livres de rente, & p
sonne de sa condition ne vivoit avec p
de magnificence & d'éclat. Ce Prince ét
mort depuis un an ou deux, mais l'int
gue qu'elle avoit eu avec lui avoit tant f
de bruit, qu'aucune femme raisonnable

elle ne bougeoit des promen
pectacles. Presque tous les je
la Cour avoient voulu s'atta-
, mais elle n'en avoit écouté
on ne lui donnoit point d'amant
mps que je la connus. Quoi-
déja près de trente ans, elle
e fort belle, & j'avois eu plu-
intention de l'aimer, mais j'a-
irs été retenu par l'aversion na-
j'avois pour des femmes sans
& sans conduite : d'ailleurs,
de tant de jeunes gens qui en
rebutés, me faisoit craindre de
mieux reçu. Je la trouvai un
omédie : j'étois dans la Loge
oit; je causai long-temps avec
lle ne fit point difficulté de me
avoit long-temps qu'elle sou-
je fusse de ses amis. Je lui pro-
oir, & je la quittai, incertain
ois ma promesse.

on malheur voulut que ce jour-
ourné d'assez bonne heure chez
ouvai ma femme de si mauvaise
que je n'eus pas la complaisance
avec elle. Je résolus, pour évi-
rin qu'elle me donnoit, d'aller
oirée chez celle que j'avois vûe
die, & je lui envoyai demander.
Elle me manda qu'elle m'atten-

droit, & que je ne pouvois lui faire un plus grand plaiſir. Je me rendis auſſi-tôt chez elle, & la maniere dont elle me reçut, me détermina à l'aimer. Je comparois l'accueil de cette femme avec celui que l'on m'avoit fait chez moi. Ce fut la grande raiſon qui me donna du goût pour elle; & je croi que ce qui m'arriva pour lors, arrive tous les jours à mille maris que le peu de complaiſance & de douceur de leurs femmes, oblige de chercher ailleurs des maiſons où ils n'ont point le chagrin d'être querellés.

Je devins dès ce jour-là des amis de celle dont je parle. Je trouvois toujours auprès d'elle un aſyle agréable, quand la mauvaiſe humeur de ma femme me chaſſoit de chez moi; & d'ailleurs, je n'étois point expoſé à faire de la dépenſe: ce que mes affaires ne me permettoient pas après celles que j'avois faites, & dont j'avois été la dupe dans mes dernieres amours; cependant cette intrigue finit bien-tôt, & jamais je ne pus m'accoûtumer au caractére de cette femme. Je n'en avois connu juſques-là aucune, dont le premier ſoin n'eût été de cacher ſes intrigues; & celle-ci au contraire affectoit d'apprendre à tout le monde que nous nous aimions. Elle me ſuivoit par tout, aux ſpectacles & aux aſſemblées. Tous les jours je recevois pour

s une lettre, & je ne pouvois faire
que je ne trouvasse à ma porte des
sa livrée. Dès qu'elle me voyoit
part, elle me venoit joindre : en-
vouloit que personne n'ignorât le
lequel nous étions ensemble. Je
outenir cet éclat, ni passer pour
pareil attachement pour une fem-
n avoit eu plusieurs autres qui l'a-
rt décriée. Je tâchai de lui repré-
oucement qu'elle devoit garder
mesures, mais ma honte & mes
ens lui paroissoient une marque
eu d'estime pour elle. Elle avoit
cipe, que, quand on aimoit vé-
nt, on devoit trouver du goût à
n amour, & qu'il y avoit de la
à ne rougir de rien. Je ne pus
ses maximes : je ne l'estimois
pour croire qu'il me fût glo-
être aimé ; & autant qu'elle
ectation pour me parler en pu-
t j'en avois de l'éviter. Elle me
i de tous les lieux où je
rer ; & enfin je me
chez elle, & je ne sortis
ment de cette intrigue,
e la précédente. On m
ne savoit pa
; mais j'avou
er comme u
I.

aimé d'une femme qu'on ne sauroit e
mer.

Je ne fus pas plus heureux en ce tem
là, en voulant m'attacher à d'honnêtes fe
mes, que je l'avois été en m'attacha
d'autres; je fus même trompé d'une r
niere plus grossiere que je ne l'avois été
aucune autre aventure de ma vie.

Dans le temps qu'on venoit de tous
tés me proposer des maitresses, & qu
commençois à me lasser de n'en trou
aucune à mon gré, je me sentis prév
d'inclination & d'estime pour une fem
illustre, que sa sagesse & sa vertu ont
proposer pour un modéle parfait pend
tout le temps qu'elle a été à la Cour.
n'avois dit à personne que j'eusse du p
chant pour cette femme; & elle viv
d'une maniere si réguliere & si irreproc
ble, que je regardois l'inclination que
vois pour elle comme une folie qu'il f
loit étouffer: mais une de ces person
qui avoient pris à tâche de me donner
maitresses, me dit un jour qu'elle sav
bien que j'aimois, & elle me nomma
Dame dont je viens de parler. Comme
n'en avois jamais rien dit à personne,
crus que celle qui devinoit si juste av
commerce avec le Démon. Je lui dema
dai d'où elle avoit appris ce qu'elle me
soit. C'est, me répondit-elle, la Da

e vous la faire voir. On n'a pas
ne j'ai dit que je regrettois de faire
pense pour des maîtresses; mais ce
point l'avarice qui me tenoit, ce
que la crainte d'être dupe; & il me
it qu'on l'étoit toujours, quand on
t si cher une marchandise qui vaut
: cependant je n'avois ce ménage-
u'à l'égard des femmes décriées, &
naginois qu'on ne pouvoit trop payer
nnête femme. Il y avoit une espéce
tradiction dans ce sentiment; & c'é-
ter dans le principe, que de croire
ût y avoir d'honnêtes femmes entre
qu'il faut acheter, mais j'avois bien
s erreurs, & je ne me donne pas ici
n homme éclairé. Toute ma vie a
omme on l'a vû, une suite d'aveu-
ns & de contradictions; & tout hom-

la plus agréable. Je lui promis tout l'argent qu'elle voudroit, ſi elle venoit à bout de ce qu'elle me faiſoit eſpérer; mais c'étoit une coquine, qui, ayant deviné que j'avois du penchant pour cette Dame, par la maniere dont elle s'étoit un jour apperçûe que je la regardois, avoit pris la réſolution de me piller en me donnant l'eſpérance de la voir. Elle ne lui avoit jamais parlé, & je fus aſſez ſot, pendant ſix ſemaines, pour être flatté de cette eſpérance. Tous les jours elle me venoit trouver, comme ſi elle fût venue de la part de cette Dame : tous les jours elle me propoſoit des rendez-vous le matin, qu'elle envoyoit contremander deux heures après : cependant elle me demandoit pour chaque rendez-vous un argent nouveau; tantôt, diſoit-elle, pour louer un caroſſe, tantôt pour trouver une maiſon commode. Enfin, il m'en coûta plus de cent piſtoles pour être mené de cette maniere; & je ne m'apperçus que j'en étois la dupe, que quand la perſonne qui m'avoit fait ces propoſitions, diſparut tout d'un coup. Je n'ai jamais sû ni ce qu'elle étoit devenue, ni comment elle étoit ſi bien inſtruite de tout ce qui regardoit la Dame qu'elle me promettoit; car ce n'étoit que ſur cent particularités qu'elle m'en avoit rapportées, que j'avois ajouté foi à ſes promeſſes.

Je ne dirai point tous les autres panneaux qu'on me dreſſa, pendant que je fus regardé comme un homme qui vouloit payer ſes maîtreſſes. J'en ai dit aſſez pour faire connoître à quoi l'on eſt expoſé, quand la débauche & le déreglement nous livrent à ces infâmes entremetteurs, qui ſont à Paris en ſi grand nombre, & qu'on trouve où l'on ne s'aviſeroit jamais de les chercher. Combi [illegible] mes & combien de femmes jouiſſ [illegible] e heureuſe réputation, qui n'ont [illegible], du crédit & du bien, que parc [illegible] ſont ce honteux métier !

Je paſſai tout [illegible] r [illegible] ns les aveuglemens dont je vie [illegible] r, & je n'avois aucune intrigue, [illegible] l fallut ſe mettre en campagne. Je ne puis déſavouer que quelque peine que j'euſſe à me paſſer de ces ſortes d'amuſemens, je ne laiſſois pas de me trouver heureux de n'en avoir point lorſqu'il falloit retourner à l'Armée. J'avois toute une autre application à mon devoir, & toute une autre ardeur pour la guerre, quand aucune inclination ne m'arrêtoit à Paris. On a beau dire que c'eſt l'amour qui a ſervi à donner du courage aux plus grands hommes. Je ſuis très-perſuadé que cette paſſion a plus détruit de Héros qu'elle n'en a formé ; & ſans en citer d'autres preuves que mon expé-

rience, il eſt certain que toutes les fois que j'avois des maîtreſſes, j'enrageois quand il les falloit quitter, & que j'étois ravi, dès qu'on ne faiſoit rien à la guerre, & que je pouvois avoir aiſément mon congé pour revenir auprès d'elles. Je ne doute pas que ce qui ſe paſſoit en moi à cet égard, n'arrive à tous ceux qui aiment; & je croi que quelque grand homme que l'on ſoit, dès qu'on a l'amour en tête, on eſt expoſé à faire bien des fautes dans le métier de la guerre. Combien de grands hommes ont laiſſé leurs conquêtes imparfaites, pour retourner voir leurs maîtreſſes, & ont négligé leur gloire, pour ſatisfaire aux impatiences d'une paſſion amoureuſe! Mais, pour ne parler que de moi, je ſuis perſuadé que cette paſſion ſeule a été la cauſe de ce que je n'ai jamais rien fait. Je ne manquois ni de courage, ni de conduite, pour tout ce qui regardoit mes emplois; mais l'amour m'a toujours donné des contre-temps & attiré des affaires, qui ont rendu, ſi j'oſe le dire, tout mon mérite inutile. On doit me pardonner, ſi je fais ſouvent ces réflexions; mais toutes les fois que je penſe à la maniére dont j'ai vécu, je ne puis m'empécher de déplorer mes égaremens, & je voudrois que tant d'honnêtes gens, ſi capables de ſervir l'Etat, fuſſent bien perſuadés de l'intérêt qu'ils ont a éviter les écueils

mi tant de fois à ma réputation &
rtune. Mais le malheur est que les
s font toujours ces réflexions trop
& qu'ils ne conçoivent bien leurs
que quand elles sont irréparables.
frere, qui avoit été fait Lieutenant
l dès l'année précedente, fut en-
n Catalogne, pour y commander
e du Roi, jusqu'à l'arrivée du Duc
cœur. Pour moi, je fus destiné pour
ans celle de M. de Turenne, qui,
on en étoit convenu avec Crom-
siégea Dunkerque. Comme je n'a-
une galanterie en tête, & que j'é-
. d'être éloigné de ma femme, je
pliquai qu'à chercher les occasions
istinguer dans cette campagne, &
ournir toute entiére. Ce fut la pre-
ois de ma vie que je souhaitai qu'une
ne durât long-temps. Quand j'étois
ux, je ne pensois en partant qu'à
r bien-tôt mon retour, & je n'avois
u assez d'attention, pour être ins-
s détails des affaires mêmes où j'a-
part; car il faut avouer qu'on peut
is une Armée, y combattre & s'y
er, sans être capable de rendre
de la maniére dont les choses s'y
Chacun ne voit que ce qui est au-
lui, & il faut aimer le méti[illegible] &
que cela dans l'esprit, p[illegible]

noître & développer la conduite de ces ſortes d'événemens. Ce fut la ſituation où je me trouvai. Je ne penſai en partant de Paris, qu'à étudier tout ce qui arriveroit cette année-là dans l'Armée que je ſervois. J'en fis de petits journaux, que j'envoyois à mon frere à meſure que je trouvois l'occaſion de lui écrire, & je croi qu'on ſera bien aiſe d'en voir ici quelques-uns.

D'Amiens le 15 de Mai 1658.

Nous partons demain, & notre rendez-vous eſt à Merville. M. le Maréchal m'a dit qu'il étoit fâché que vous ne fuſſiez pas en Flandre, & qu'il croyoit que vous n'auriez guére d'occupation en Catalogne. On dit que nous en aurons de reſte ici. Je ſuis le ſeul qui ſoutient que nous marchons à Dunkerque. Tout le monde me traite là-deſſus de viſionnaire. On croit que nous allons à Hedin. Pour moi, qui ſuis toujours perſuadé depuis le traité d'Angleterre, que nous en voulons à Dunkerque, j'ai beſoin d'un peu de foi pour ne pas changer d'opinion; car le moyen d'attaquer Dunkerque, pendant que nous n'avons aucune des Places circonvoiſines? Bergues & Nieuport ſont aux Ennemis, & on ne parle point de les attaquer. S'il étoit poſſible de prendre Dunkerque, ſans avoir pris ces Places, je croirois que c'eſt là le deſ-

ſein

…s de M. de Turenne, mais ce seroit une …ville entreprise. D'ailleurs, les fourrages …manquent du côté de la Mer; tous les envi-…ns de Dunkerque sont inondés, & les En-…nemis sont maîtres de tous les postes qui com-muniquent avec Mardick. Le temps nous …instruira. Adieu. J'ai envoyé au porteur la …ttre de change……

A Bethune le 19 de Mai 1658.

IL n'est plus question de Hedin; mais on …ne devine pas mieux le dessein de M. de …Turenne. On dit qu'il va attaquer Furnes, …qu'en même temps Castelnau & le Comte …de Soissons feront le siége de Bergues & de …Nieuport. C'est le moyen de tomber sur Dun-…kerque, mais aussi c'est avertir les Ennemis …que nous en voulons à cette Place. Je n'y com-…prens rien, & M. de Turenne est le seul qui …sache son secret. Il est fort gay, & il ne me …voit jamais qu'il ne me demande si vous ne …vous ennuyez point en Catalogne. J'ai été …commandé avec une partie de la garnison de …Bethune, pour aller reconnoître les Ennemis …au-delà de la Lys. J'ai trouvé un corps de …troupes au Mont-Cassel, & sur le rapport …que j'en ai fait, on m'a commandé avec le …Marquis de Crequi, pour les enlever. On …dit que M. de Turenne nous suivra de …près. Adieu.

A Cassel le 21 de Mai 1658.

Monsieur de Turenne est ici. L'Armée doit le suivre ; il a envoyé les bagages à Montreuil. Aucun de ceux que nous avons trouvés ici, ne nous a résisté ; nous les avons faits presque tous prisonniers. M. de Crequi a été fort applaudi de M. de Turenne, qui m'a aussi temoigné beaucoup de satisfaction. Il y a deux jours que la pluye ne cesse point, & les chemins sont absolument rompus. Je croi que M. le Maréchal séjournera ici pour attendre l'Artillerie qui vient lentement à cause des mauvais chemins. On croit toujours les trois siéges dont j'ai parlé.

Nous avons séjourné un jour à Cassel. Les bagages sont arrivés. Nous voici à la hauteur de Bergues ; mais tout le pays d'ici à Dunkerque est inondé. M. de Turenne n'en fait que rire. Il m'a demandé si je savois nager, je lui ai dit que non ; mais que je l'apprendrois, s'il ne falloit que cela pour prendre Dunkerque. Il a déja fait prendre une route sur la coline. Pour moi, je croi qu'il laissera là Furnes, Bergues & Nieuport, & qu'il commencera par faire investir Dunkerque. J'oubliois de dire que nous avons découvert un chemin vers Mardick, mais nous n'en sommes pas mieux. Ce chemin est si rompu, qu'il nous sera inutile.

Sur la hauteur des Dunes le 5 de Juin.

VOus serez surpris, quand je vous dirai que Dunkerque est assiégé, & que la tranchée a été ouverte cette nuit. Il faut convenir que M. de Turenne en fait plus que nous. Le chemin de Mardick est devenu un chemin assuré par les fascines, & de plus, nous sommes maîtres d'un fort qui nous couvre autant que si nous avions pris Bergues. Les Barques Angloises nous apportent au Camp toutes sortes de munitions de Calais. Enfin, rien ne peut retarder la prise de Dunkerque, que le courage de M. le Prince. On nous menace qu'il forcera nos lignes; nous l'attendons. Adieu, je vous quitte; il faut monter la tranchée. Les Assiégés n'ont point encore fait de sortie; je ne vois guéres d'apparence qu'ils se rendent si-tôt. L'Armée de Dom Juan d'Autriche n'est qu'à deux journées.

Le 8 de Juin.

NOs travaux avancent, malgré la résistance des Assiégés. Ils firent hier une sortie du côté de Nieuport. Ils étoient au nombre de quinze cens hommes de pied & de [illegible] cens chevaux. Ils ont été repoussés avec perte de plus de six cens hommes. [illegible] Comte de Soissons a été commandé ; [illegible]

avec le Marquis de Crequi & le Comte de Guiche. Ce dernier est blessé. J'ai perdu vingt-cinq soldats de mon Régiment. Saint-Allard a été tué. Nous avons essuyé le plus grand feu. J'ai eu une légere blessure au bras gauche. Tout est calme aujourd'hui. On dit que le Maréchal d'Hocquincourt est commandé pour venir reconnoître nos lignes, en attendant que l'Armée ennemie soit en état de les forcer. Je plains ce Maréchal. J'ai vû une lettre où il jure contre la mésintelligence qui est entre M. le Prince & Dom Juan. Il n'est pas à se repentir de ce qu'il a fait. S'il étoit bien conseillé, il nous ameneroit le corps qu'il commande, au lieu de s'en servir contre nous. Nous le recevrions avec joie; car quelque confiance qu'ayent nos troupes, le voisinage des Ennemis les chicane. On ne doute point, s'ils s'avancent, que l'on n'aille au-devant d'eux, & qu'il n'y ait une bataille en forme. Nous l'aimerions mieux que de languir devant une Ville. Cependant, nous faisons bonne chere. Les Anglois font merveilles, & Milord Locard fait tous les jours de nouveaux présens à M. de Turenne. Ce Général n'est pas plus ému que s'il avoit lû dans les astres la prise de Dunkerque & la défaite des Espagnols. On joue un jeu de diable chez le Milord. Bellefonts y perdit avant hier quatre mille pistoles. Il y a un petit démélé entre lui & Bussy. Ce dernier s'est vengé par quelques couplets de chanson. Adieu.

Le 13 de Juin 1658.

LE pauvre Maréchal d'Hocquincourt a été tué, & on crie ses derniéres paroles dans le Camp, avec ses regrets & ses adieux: Nous avons ici force Chantres du Pont-neuf. Cependant, tel Chantre à qui il en peut arriver autant; car on ne doute point qu'on ne donne bataille. Ce sont les Suisses qui ont tué le Maréchal d'Hocquincourt. Il s'étoit avancé pour reconnoître nos lignes. Humiéres, qui avoit ordre de le chasser, a pensé être pris. Les Suisses de Mollondin, qui s'étoient cachés derriére une Dune qui flanquoit le chemin par où ce Maréchal s'avançoit, ont paru dans l'instant qu'il se retiroit, & ont fait une décharge. Il a reçu un coup de mousquet dans le ventre, dont il est mort deux heures après. M. de Turenne se rendit maître hier au soir de deux Dunes assez proches du quartier du Roi, d'où les Ennemis pouvoient tomber sur nous. Tout est dans la meilleure disposition du monde. Dom Juan n'est plus qu'à une lieue. Nos troupes brûlent de combattre; mais on dit que M. le Cardinal a mandé à M. de Turenne de donner un assaut, ne voulant point hazarder une bataille. Ce Général n'en fera ni plus, ni moins. Si les Ennemi roissent, son Eminence aura beau di faudra se battre, & les choses so avancées pour reculer.

vous écrivant hier au soir, être j
d'une si grande action; mais c'en est
victoire est complette, & voici comn
s'est passé.

Je vous mandai hier que les
étoient à une lieue de nous; & pen
je vous écrivois, M. de Turenne éto
val pour les observer. Il remarqu
avoient déja jetté un Pont sur le
Furnes; & que rien ne les empêchoi
nir à nous. Il jugea qu'il n'y avoit plu
chander, & qu'il falloit donner ba
revint au Camp, & dès le soir, l'o
donné de se tenir prêt pour le lendem
pointe du jour. Pradel est resté à la g
tranchées, avec quatorze Compag
Gardes; & Marins à la garde du
avec deux Régimens d'Infanterie
Escadrons. Notre Cavalerie a été ra
deux lignes, vingt-six Escadrons su

premiere ligne, étoient onze bataillons, sous le commandement de Gadagne, & entre les deux aîles de la seconde, sept bataillons sous les ordres de Bellefonds. Le corps de réserve a été composé de quatre escadrons, sous le commandement de Richelieu, soutenu par la Gendarmerie, où Bussi & la Salle ont pris leurs postes. Le mien a été à l'aîle droite de la premiere ligne, qui étoit opposé à l'aîle gauche des Ennemis, commandée par M. le Prince; ce qui m'a donné lieu de voir souvent ce Prince pendant le combat, & de sauver la vie à Bouteville, que sept de nos Cavaliers se disputoient aprés l'avoir fait prisonnier. Castelnau a commencé l'attaque, & a eu bon marché des Espagnols. Le Comte de Soissons a taillé en piéces leur Infanterie à la tête de ses Suisses.

Ce qui nous a donné un si prompt avantage de ce côté-là, ç'a été que notre aîle gauche a pris à revers l'aîle droite de Dom Juan, qui n'ayant point de canon, & ayant négligé de faire occuper un assez grand terrain, qui étoit inondé au commencement du combat, n'a trouvé personne qui pût soûtenir ses troupes, sur lesquelles notre aîle gauche est tombée, partie du haut des Dunes, partie des chemins coupés, d'où nous les repouss[illegible] quatre à quatre. La résistance a été [illegible] grande du côté de leur aîle gauche, & [illegible] aurions été rompus, sans la p[illegible]ution qu[illegible]

voit prise M. le Maréchal, de faire cacher le Régiment de Bretagne sous les Dunes avancées, d'où il a pris l'Armée du Prince en flanc, pendant que nous l'attaquions d'un autre côté. Ce Prince a eu deux chevaux tués sous lui. Bouteville, Mailly, Colligny, le Prince de Roubais, Rochefort & Guitault ont été faits prisonniers. Nous allons dîner chez M. le Maréchal; & je croi qu'après cette victoire, je ne tarderai pas à vous mander la prise de Dunkerque.

Je continuai à écrire de la sorte à mon frere pendant toute la campagne; mais je supprime le reste de mes Lettres, parce qu'elles grossiroient trop ces Mémoires.

Dunkerque ne tint que dix jours après cette bataille, & se rendit le 25 de Juin. Leyde, qui en étoit Gouverneur, étoit mort le 24. d'une blessure qu'il avoit reçûe pendant le siége. Le Roi vint au Camp, dès que la Place eut battu la chamade, & en vit sortir la garnison. La prise de Bergues, de Dixmude, de Gravelines & d'Oudenarde, suivit celle de Dunkerque. Ypres fut encore pris sur la fin de la campagne, après que M. de Turenne eut battu le Prince de Lignes. Nous eûmes aussi quelque intention sur Alost, & M. de l'Islebonne fut commandé pour en faire le siége, & moi sous ses ordres; mais on nous contreman-

da ſur l'avis qu'on avoit reçu, que les Ennemis avoient jetté ſept Régimens dans la place. Ainſi, n'ayant plus rien à faire en Flandre, je revins à Paris au mois d'Octobre, & je croi que le goût que j'avois pris pour la guerre, m'auroit entiérement guéri de celui que j'avois pour les femmes, ſi deux choſes n'étoient arrivées, qui ſervirent à me rendre plus fou que jamais du côté de la galanterie. L'une, fut la froideur du Cardinal Mazarin, qui parut non-ſeulement à mon égard, mais auſſi à l'égard de mon frére & de toute notre famille. Il avoit tenu mon frere en Catalogne, où il ſavoit bien qu'on ne feroit rien, & l'avoit même raillé à ſon retour ſur la levée du ſiége de Camredon, quoique mon frere, en ſe retirant de devant cette Place, n'eût fait qu'obéir aux ordres de ſon Eminence. Pour moi, je croyois avoir mérité pendant toute la campagne de Flandre, d'avoir part aux careſſes que le Cardinal fit à tous les Officiers qui s'y étoient diſtingués; mais je fus preſque le ſeul à qui il ne dit rien. Il commençoit dès ce temps-là à ſe dégoûter de ceux dans l'alliance deſquels j'étois entré, & que je regardois comme mes protecteurs auprès de lui.

Mais la ſeconde choſe qui acheva de me perdre, fut la paix; mon malheur ayant voulu que je ne repriſſe de l'ardeur pour

la guerre, que dans le temps qu'elle alloit finir. A peine fûmes-nous à Paris, que nous apprîmes qu'on ménageoit le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, & que ce mariage alloit nous donner une paix générale.

Pour comble de disgrace, mon second frere revint à Paris, amenant avec lui une Françoise qu'il avoit trouvée en Suéde, & qui se disoit sa femme. Ils n'avoient l'un ni l'autre aucun bien; & la premiere chose qu'ils firent, fut de nous plaider pour la succession de notre mere, qui étoit morte depuis dix-huit mois, après avoir mangé presque tout ce qu'elle avoit. Ma sœur étoit devenue veuve il y avoit deux ans, sans avoir d'enfans. Elle vivoit avec nous, ayant vû nettement que la part qui lui étoit échûe de ce que nous avoit laissé ma mére, n'étoit pas assez considérable pour se passer de mon frere aîné & de moi; mais dès que mon second frere fut revenu, il lui mit cent chiméres dans la tête, & ils se joignirent ensemble, pour demander compte de la succession, qu'ils nous accusoient d'avoir entiérement tournée à notre profit. Ainsi, il fallut plaider, & on juge bien que j'étois peu propre à cette maudite occupation. J'en laissai tout le soin à mon frere aîné; & m'en reposant sur lui, je ne pensai qu'à me consoler de tant de disgra-

...difficulté ordinaire, c'est-à-
... par le goût & par l'amour.
...m'attachai à une fille qui étoit depuis
...chez la Reine, & qui effaçoit toutes
...tres filles de cette Princesse, non-
...ment par sa beauté, mais aussi par sa
...sie & sa sagesse; vertus rares & diffi-
...dans un poste où tant d'autres vivoient
...tention & sans conduite. Je vis bien
...trois difficile de m'en faire aimer,
...ulement par la vertu dont elle fai-
...; mais aussi parce qu'elle n'avoit
...que de trouver un établissement, &
...avois pas croire qu'ayant ce dessein,
...outât un homme marié; mais ces
...tés ne me rebuterent point, & je
...ême dire qu'elles servirent à m'en-
Je ne cherchois qu'une occupation
...e; & après tous les malheurs qui
...ont arrivés avec des maîtresses co-
...; j'étois ravi d'essayer si je ne trou-
...point plus de goût à posséder le cœur
...personne vertueuse, qui sauroit ac-
...sa passion avec son devoir; mais
...lée étoit chimérique, & je ne trou-
...assez de délicatesse en moi, pour me
...ner dans ces bornes, ni assez de vertu
...pour contenter une passion délicate,
j'en aurois été capable. A peine fus-je
...n à me faire écouter, que je sentis naî-

glées. Cependant, j'eus la force de n
point témoigner, persuadé que dès le n
dre soupçon que je donnerois, on s'a
roit de fierté contre moi, & qu'on m'
geroit à me retirer. Je passai un mois
cette contrainte, où rien ne me cons
que l'idée de la vertu de ma maîtresse;
j'avois beau me dire à moi-même qu
toit beaucoup pour une personne si sa
m'écouter, je croyois toujours que
qu'elle avoit été capable de m'écouter
pourroit avoir d'autres complaisance
je ne cherchois que l'occasion de parle
nettement. Mais cette occasion étoit
cile à trouver; & dès que je voulois o
la bouche, l'idée de sa vertu me rete
& je parlois d'autres choses.

Combien de fois me sus-je mauvai
de mon peu de délicatesse; car je cr
que mes desirs n'étoient que l'effet
grossiéreté de mon amour! Je ne s
pas ce que je crois maintenant très-v
ble, que ces desirs naissent de la pa
même; que les cœurs les plus délicat
sent de l'être dès qu'ils aiment, & qu
vertueuses amours dont les hommes
quent, ne sont qu'une illusion.

Pendant que je combattois ainsi c
moi-même, ma maitresse me dit un
qu'elle vouloit m'apprendre, comme
ami capable de lui donner conseil, q

aimée d'un homme qu'elle me n
& que l'alliance que j'avois avec lui,
lûtôt que ses malheurs m'empêchent
ire connoître ici. C'étoit l'homme de
our le plus libéral pour ses maîtresses,
nploi qu'il exerçoit, lui donnoit toute
de pouvoir pour signaler sa libéralité.
m'apprit donc que cet homme étoit
ureux d'elle, & qu'il lui avoit fait offrir
mille écus, pour l'obliger à répondre
amour.
ne fus point surpr que cet homme
orté sa libéralité ju ues-là, car cent
écus ne lui coûto nt rien; mais je
ès-étonné qu'une f , dont la vertu
oit si fort intimidé eût assez écouté
ffres, pour demander conseil sur le
qu'elle avoit à prendre. Je jugeai
le n'étoit pas telle que je me l'étois
giné; & pour m'en convaincre davan-
, je résolus de dissimuler mon éton-
ent. Prenant un visage assuré : ma foi,
is-je, Mademoiselle, cent mille écus
ont point à négliger; & si j'étois à vo-
lace, je ne balancerois pas à les accep-
A peine eus-je prononcé ces paroles,
le me regarda avec indignation. Quoi!
lle, vous dites que vous m'aimez, &
pouvez me donner ce conseil! Moi!
s-je aussi-tôt. Je ne vous le donne,
parce que j'ai cru que c'étoit ce que

vous vouliez qu'on vous conſeillât ; car ſans cela, n'auriez-vous pas pris votre parti de vous-même, & n'auriez-vous pas envoyé promener cet homme & ſes cent mille écus, ſans en parler à perſonne ? Ç'a été mon deſſein, reprit-elle, & je ne vous en ai voulu parler, que pour voir ce que vous me diriez ; mais je vois bien que je me ſuis trompée, & que vous ne m'aimez pas. Croyez-moi, ajoûta-t'elle, ne vous contraignez point. Je vois que vous n'étes point capable d'une paſſion délicate, & que tout ce que vous m'avez dit juſqu'à préſent, n'a été que de beaux diſcours. Je l'avouemi, repris-je auſſi-tôt, en me jettant à ſes pieds, que je vous aime éperdument, que je deſire tout, que j'eſpére tout, & que je n'ai paru vous conſeiller de recevoir les cent mille écus de mon rival, que pour voir ſi quelque choſe pourroit ébranler une vertu qui me déſeſpere. Que n'oſai-je croire, Mademoiſelle, que vous voudriez bien la ſacrifier à l'argent ? Ce ſeroit moi qui vous donnerois les cent mille écus ; car enfin, rien ne me coûtera pour être heureux. Vous, reprit-elle, & où les prendriez-vous ? Elle me dit ces paroles avec un air de mépris, qui me fit croire qu'elle vouloit me reprocher que je n'étois pas riche ; & cela me rappella l'idée que j'avois eue dès le commencement de la converſation,

on peu de délicatesse & de vertu. Je
en, lui dis-je froidement, que je ne
pas aussi riche que celui qui vous offre
somme; mais je sai bien que jusqu'ici,
us avois assez aimée pour vous la trou-
si j'avois cru qu'un pareil marché eût
accorder avec votre vertu & ma déli-
e. Ne nous mêlons point, répondit-
d'entreprendre au-dessus de nos for-
Je ne sai si vous pourriez, en cas que
se intéressée, me donner tout ce que
udrois qu'on me donnât; & je ne sai
si j'aurois la force de résister à quicon-
pourroit me le donner. Ainsi, demeu-
en comme nous sommes, & laissez-
prendre mon parti comme je pourrai,
ard des offres qu'on me fait. Je vou-
epliquer, mais il survint quelqu'un
ce moment qui m'empêcha de le faire,
sortis une heure ou deux après, sans
pû lui parler en particulier.

ès que je fus chez moi, & que j'eus
réflexion à cette aventure, je jugeai
cette fille avoit pris son parti, & que
ent mille écus l'avoient gagnée. J'a-
que je l'aimois, & que je l'estimois
e assez, pour croire qu'il n'y avoit
ne pareille somme qui pût la tenter.
a trouvois excusable dans le peu de
qu'elle avoit, de n'avoir pas été in-
ente à des offres capables de la mettre

à son aise. Quelle est la femme, disois-je, qui n'en feroit pas autant ? Et après tout, que fait mon rival, que ce que j'aurois fait moi-même, si j'avois été aussi riche que lui ? Qu'ai-je espéré de la passion que j'ai pour elle, sinon qu'elle accorderoit un jour à ma seule tendresse, ce qu'elle va sacrifier à l'argent d'un autre ? Et n'est-il pas plus sûr pour elle, si elle a à se démentir, qu'elle ne le fasse que pour assurer sa fortune ! A peine avois-je fait ces réflexions, que je les condamnois, & que toutes mes pensées n'alloient qu'à la mépriser & qu'à la haïr. Je passai ainsi deux ou trois jours dans le plus cruel état du monde. Enfin, l'amour l'emporta, & oubliant les belles résolutions que j'avois prises, de ne plus avoir que des passions délicates & désintéressées, je pris le parti de marchander cette fille, & de tenter si elle ne pourroit point accorder à mes bienfaits, ce que je croyois qu'elle vouloit donner aux offres d'un autre. Quels retours n'ont point les passions ! Je me voyois réduit, au milieu des sentimens délicats & vertueux ausquels j'avois crû me borner, & à ne plus demander que la pré- dans un marché où l'argent devoit , & je croi que j'aurois été assez ur me dépouiller de tout, afin d'a- tte préférence, tant j'avois du dé- me voir supplanté par un autre, & tant

'u capable de prendre le parti
nnète homme auroit dû pren-
le occasion. car il n'y en avoit
que de méprifer cette fille,
e pas qu'on ne me blâme d'a-
. Mais de quoi n'eſt-on pas ca-
on aime ?
onc réduit par l'aveuglement
on à l'indigne parti d'acheter
ſſe, je cherchai à la voir & à
par mes offres, de celles qu'on
es. Mais elle ne fit que ſe mo-
ce que je lui pus dire, me rap-
ours à mon peu de bien. Enfin,
je m'opiniâtrois à lui dire que
irois les cent mille écus, elle
on, & me dit que tout ce qu'elle
, n'avoit été que pour m'éprou-
étoit faux que cet homme lui
ent mille écus, & qu'elle étoit
r que je l'aimois aſſez pour vou-
ier pour elle; que jamais elle
it rien de moi, ni de qui que ce
ute ſa vûe étoit de s'établir, &
is capable de l'aimer ſans rien
e, elle me verroit toujours avec
e me quitta après ces paroles,
également incertain, & ſur le
prendrois à ſon égard, & ſur
e devois avoir d'elle. Mais je
; bien-tôt qu'elle m'écrivoit; &

eu les mêmes ſentimens que j'avois ;
depuis qu'il m'avoit vû attaché à ſa fer
il avoit paru négliger la mienne, &
la voyoit preſque plus dans le temp
j'étois réſolu d'empêcher qu'il ne la v
ne fut pas le ſeul effet que produiſit
chement que j'avois eu pour cette D
il ſervit encore à rendre ma femme
raiſonnable ; & ſoit qu'elle voulût ſe
ſoler d'avoir perdu ſon amant, ſoit q
eût été jalouſe de ce que j'avois ai
femme, elle s'appliqua, quand elle v
j'avois ceſſé de la voir, à avoir pou
des maniéres toutes différentes de
qu'elle avoit eûes juſques-là. Elle ch
à me plaire, & elle le fit avec des
engageans, que je recommençai à la
ver aimable. Ainſi, nous nous ren
enſemble ſur le pied, non-ſeulement
meilleure intelligence du monde,
encore d'une tendreſſe très-vive &
ardente.

Je laiſſe à deviner par où ce change
fut produit, & pourquoi deux maris &
femmes ſe remirent dans leur devo
l'endroit qui auroit dû les déſunir ;
Dame que j'avois aimée, en uſa à l'
de ſon mari, comme ma femme à
égard : ils s'aimérent plus que jama
faut qu'il y ait en cela quelque raiſon
plus habiles gens que moi pourroi

étrer. Tout ce que je puis dire, c'eſt que
a choſe arriva ainſi; & j'ai toujours cru
epuis, qu'il n'y a point de mari qui ſe
onſole des injures qu'on lui fait par celle
u'il rend.

Nous n'eûmes ma femme & moi aucun
clairciſſement ſur le ſujet qui nous avoit
conciliés, & nous vécûmes enſemble pen-
nt quelque temps, comme ſi rien ne fût
mais arrivé. A force même d'aimer ma
mme & de la trouver aimable, j'oubliai
'elle m'eût donné lieu de ſoupçonner ſa
nduite; & il faut tomber d'accord que
s maris ont pour leurs femmes, quand
les ſont aimables, des foibleſſes dont on
croiroit pas qu'un homme pût être ca-
ble. Pour moi, je n'ai jamais été étonné
puis ce temps-là, quand j'ai vû des maris
ner encore leurs femmes, les recher-
er & les reprendre, quelques infidelles
'elles fuſſent: c'eſt ce qui doit faire voir
malheur qu'il y a d'épouſer de jeunes
rſonnes qui ont toujours aſſez de beauté
ur être aimées de leurs maris, & com-
en ceux-ci doivent prendre de précau-
ns, pour éviter avec elles des éclats qui
nt ſujets à des retours ſi honteux.

L'amour que je repris alors pour ma
nme, me garantit de toute autre intri-
e le reſte de cette année. Nous gagnâ-
s le procès que nous avions contre mon

ſecond frere ; mais à peine l'eut-il perdu ; qu'il en eut un autre d'une autre eſpéce, contre la Françoiſe qu'il avoit amenée de Suéde. Elle ſe diſoit ſa femme, & lui, au contraire, prétendoit qu'il ne l'avoit jamais épouſée. Elle eut recours à mon frere aîné & à moi, pour avoir raiſon de cette injure. Nous avions intérêt que ce mariage ne ſubſiſtât point, car cette femme n'avoit aucun bien, & nous ne devions pas ſouhaiter que notre frere, qui n'étoit pas riche, ſe chargeât d'une femme qui lui ſeroit à charge, auſſi bien qu'à nous. Mais quand elle nous eut expoſé ſon affaire, & nous eut fait voir les certificats de ſon mariage, nous jugeâmes qu'elle avoit raiſon de ſe dire ſa femme, puiſqu'effectivement, il l'avoit épouſée avec toutes les formalités requiſes. Nous crûmes qu'il ne nous étoit pas permis d'appuyer l'injuſtice qu'on lui faiſoit ; & quelque tort que nous fiſt ce mariage, nous nous employâmes à faire entendre raiſon à ſon mari ; mais il étoit déja ſi irrité contre nous, par la perte du procès que nous avions gagné, qu'il nous accuſa d'être de mauvais freres, & de n'appuyer les prétentions de cette femme, que pour achever de le perdre. Cela nous obligea de l'abandonner à lui-même, & de le laiſſer ſe démêler de cette affaire, ſans prendre aucun parti. Celui qu'il prit pour y réuſſir, fut de faire diſpa-

[illegible], en la faisant enlever Couvent où nous l'avions mise, & où frere aîné avoit la charité de payer sa [illegible].

[illegible] étoit une personne fort jolie, qui n'a- que vingt-quatre ou vingt-cinq ans [illegible] étoit fille d'un François établi en Sué- [illegible] qui avoit à Paris des parens assez con- [illegible]bles. Son mari avoit d'autant plus de [illegible] le l'abandonner, qu'il l'avoit aimée [illegible] plus de six ans, & qu'il ne l'avoit [illegible] de son pere qu'en l'épousant, & [illegible] sur les fausses lettres qu'il avoit pro- [illegible] de ma mere & de mon frere aîné, qui [illegible] souhaiter ce mariage, & [illegible] que mon frere avoit de [illegible] biens en France.

[illegible] ne sai s'il s'étoit dégoûté d'elle en [illegible] à Paris, ou s'il espéroit d'y faire [illegible] mariage plus avantageux; mais à peine [illegible] il connu l'état de sa fortune, & perdu [illegible] procès dont j'ai parlé, qu'il la voulut [illegible] voyer où il l'avoit prise, & qu'il nia [illegible] le fût sa femme.

[illegible] le étoit, comme j'ai dit, dans le Cou- [illegible] où mon frere aîné l'avoit mise, & [illegible] n'avions garde de croire qu'on cher- [illegible] l'enlever; mais un soir que nous re- [illegible] ons d'une terre aux environs de Paris, [illegible] passâmes devant la porte du Couvent [illegible] cette fille, & nous y vîmes un grand

monde assemblé. Nous demandâmes ce
c'étoit, & on nous dit que des homm
étoient venus pour enlever une fille ; q
avoient rompu les parloirs, & qu'on ir
moit contr'eux. La Supérieure de ce C
vent étoit amie de mon frere, & il se
obligé de la voir. Nous apprîmes que
toit mon second frere qui avoit fait c
belle expédition. Jamais entreprise n'a
été plus mal concertée. Il étoit venu
des Soldats aux Gardes, & ayant dem
la personne qu'il vouloit enlever, il la
tint par le bras à travers de la grille,
dant que ceux qu'il avoit avec lui, la r
poient. Cela ne se put faire si prompte
qu'on ne vint au bruit. La femme de
frere se sauva de ses mains, & rentra
le Couvent, où elle apprit à tout le m
de la violence qu'on avoit voulu lui f
C'étoit un attentat où il n'alloit pas m
que de la vie, & nous prévîmes bien
dès qu'on feroit un procès-verbal des
les rompues, mon frere seroit pour
comme pour un crime capital. Nous
tinmes qu'on supprimeroit cette circ
tance, & qu'on diroit seulement que
frere étoit venu pour reprendre sa fen
Ce fut ainsi que la chose fut exposée
le procès-verbal, & sur le champ,
allâmes chercher mon frere, pour
struire du seul moyen qu'il y avoit

e à couvert des pourſuites criminelles 'on alloit faire contre lui. Nous le âmes aux environs du Couvent où il oit encore, tant il voyoit peu les con- nces de l'action qu'il venoit de faire. frere aîné lui parla, & lui dit qu'il ſe trancher la tête s'il ne préſentoit in- nment une Requête, par laquelle il que la perſonne qu'il vouloit enle- étoit ſa femme, & qu'il demandoit e lui fût rendue. Nous eûmes bien de ne à lui faire comprendre que c'étoit l moyen de ſe tirer d'affaire; il fallut enacer, & lui dire qu'on ne pardon- oint en France de ſemblables atten- ontre des Maiſons Religieuſes: tout e nous pûmes obtenir, c'eſt qu'il fe- e que nous ſouhaitions; mais qu'il arderoit ſa femme dès qu'on la lui t rendue.

on frere aîné ne perdit point de temps, it tant par ſon crédit que la choſe tour- mme nous le demandions. Ainſi mon d frere ayant expoſé dans ſa Requête, a perſonne qu'il vouloit enlever étoit nme, il ne lui fut plus permis de dire ntraire, & il fallut qu'il la reconnût telle malgré lui. Ce qu'il y eut de plus enant, c'eſt qu'il l'aima plus que ja- ; & que dès qu'il vit qu'il ne pouvoit autrement, il ne penſa plus, ni à s'en



ſi l'impoſſibilité de rompre le
quand il eſt fait, en rend d'un cô
pénible, elle ſert de l'autre à dé
les gens mariés à bien vivre enſen
a beau ſe plaindre des Loix rigou
ont rendu le mariage indiſſoluble,
encore pis s'il ne l'étoit pas.

Mon ſecond frere ſe trouva d
gard de ſa femme, comme moi
de la mienne; & on peut juger p
nous étions gens de bonne pâte
du ſexe. Ce fut ſans doute une c
guliére, de trouver dans la même
deux maris qui paſſérent ainſi d'u
mité à l'autre, & qui après avoir
femmes, en redevinrent amoure
peut-être y a-t-il beaucoup de
voudroient avoir le courage d'en
tant, & qui ſont moins touchés d

point là-dessus assez d'attention. Elle reprit bientôt ses hauteurs, & moi mon train ordinaire ; c'est-à-dire, que dès qu'elle commença à me négliger, je cherchai à me consoler ailleurs.

Notre amitié dura jusqu'au voyage d'Espagne. Ma femme fut nommée au nombre des Dames qui devoient accompagner la Reine Mere ; & cette distinction, qu'elle ne croyoit devoir qu'au crédit de ses parens, la rendit si vaine, qu'elle ne daigna pas seulement me consulter sur les dépenses qu'elle fit pour ce voyage. Pour moi, je partis dès le mois de Mai, & j'allai à Saint Jean de Luz y attendre le Cardinal Mazarin, qui devoit s'y rendre pour y conclure les Articles de la Paix, & ceux du Mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne.

J'arrivai en ce lieu-là un mois plutôt que le Cardinal, & n'ayant rien à faire, je résolus d'aller jusques à Madrid. Je voulois voir si on se souviendroit encore de l'Esclave Algérien, & si je n'y trouverois point quelqu'une des Maitresses que j'y avois eues il y avoit huit ou neuf ans. Je ne sai même si ce ne fut point un effet du climat où j'avois eu tant d'aventures, mais dès que je fus en Espagne je ne me sentis occupé que du désir d'en avoir encore de nouvelles. Ma confiance & mon intrépidité romanesque me reprirent, & je ne pensai qu'à trouver

... de les signaler. Je fis ce voya-
... le Marquis d.... & le Chevalier
... qui sur le récit que je leur avois
... es Dames Espagnoles, n'avoient pas
... d'envie que moi d'engager quelque
... ue avec elles, & nous nous trouvâ-
... ous trois de la plus belle humeur du
... le pour courir les aventures : car c'est
... que je dois appeller les desseins que
nous proposions.

... ce que nous fûmes arrivés, nous allâ-
... luer le Roi. Ce Prince me recon-
... & il ne put s'empêcher de rire en me
... noissant. Il me dit qu'il étoit ravi de
... trouver, & qu'il feroit bien du plaisir
... fante sa fille, en lui faisant voir un
... ne dont elle avoit oüi raconter de si
... ges aventures ; & aussi-tôt nous me-
... dans son appartement, il me présen-
... elle, en lui disant : Je vous améne
... ave Algérien dont je vous ai tant par-
... L'Infante se prit à rire, & elle me de-
... a où étoit mon habit d'Esclave, & si
... l'avois pas apporté avec moi. Je lui
... dis que je ne savois ce que tout cela
... devenu, & que c'étoit des histoires
... jeunesse qu'il falloit oublier. Non,
... reprit-elle, on ne les a pas oubliées,
... ais vous faire voir des gens qui s'en
... ennent bien. En disant ces paroles,
... ppella une Dame qui étoit à un coin

de ... & ... pour ... à
vos ... pour me témoigner ...
... Je la saluai pro-
... reconnue, & ...
... que je sentis renaître ...
... qu'elle m'avoit autrefois in-
Je lui répondis par des complimens
..., & ensuite on parla du Roi &
Cour de France; on nous fit là-dessus
questions; l'Infante me montra un P.
du Roi, & me demanda s'il étoit bie
semblant. Je ne manquai pas de pr
cette occasion pour lui dire que le Roi
mille qualités & mille agrémens q
Peintre n'avoit pu exprimer. Elle no
manda ensuite, si les Portraits qu'on
vus d'elle en France lui ressembl
Le Chevalier d . . . en tira un de sa p
qu'il lui présenta, lui disant qu'il avo
...

& du dévoûment qu'elle auroit pour
ien ne fut plus galant de part & d'au-
le cette conversation, & l'Infante
harma par sa modestie, son honnête-
à douceur. Pour moi, je n'avois de
ntion que pour Eleonor; je n'osois
ant la regarder, & il me sembla aussi
e évitoit de rencontrer mes yeux.

ne fus pas le seul qui eût alors de l'at-
on pour elle; le Marquis de .... ne
t voir, & savoir que c'étoit celle dont
i avois parlé en lui racontant l'aven-
le l'Esclave, sans concevoir le désir de
er à son tour. Il ne douta point que
u'elle avoit eu de la passion pour moi,
ne fût capable d'en avoir pour lui, &
laissa aller au penchant qu'il eut pour
avec d'autant plus de facilité, qu'il ne
point que ce fût une conquête au des-
le ses espérances.

me demanda en sortant si j'avois pu
ir une si belle femme, & dont j'avois
imé, sans vouloir l'aimer encore; que
lui il avouoit qu'il n'avoit jamais rien
e plus aimable, & que si je le trouvois
, ce seroit par elle qu'il commenceroit
ventures en Espagne. Je lui répondis
j'étois bien-aise qu'il fût du même goût
moi; que je lui avouois que je l'aimois
it que je l'avois aimée, mais que ce-
e devoit pas l'embarrasser, puisqu'en

de la chambre, & elle lui demanda si
me reconnoissoit. Cette Dame étoit E
nor. Elle rougit en me voyant; mai
rassurant aussi-tôt, elle répondit à l'In
te qu'elle n'avoit garde de ne pas re
noître un homme à qui elle étoit redev
de la vie, & qu'elle étoit bien-aise de
voir retrouvé pour me témoigner en
sa reconnoissance. Je la saluai profo
ment dès que je l'eus reconnue, & ell
parut si belle que je sentis renaître tou
passion qu'elle m'avoit autrefois inspi
Je lui répondis par des complimens g
raux, & ensuite on parla du Roi & c
Cour de France; on nous fit là-dessus
questions; l'Infante me montra un Por
du Roi, & me demanda s'il étoit bien
semblant. Je ne manquai pas de pre
cette occasion pour lui dire que le Roi a
mille qualités & mille agrémens qu
Peintre n'avoit pu exprimer. Elle nous
manda ensuite, si les Portraits qu'on a
vus d'elle en France lui ressembloi
Le Chevalier d... en tira un de sa po
qu'il lui présenta, lui disant qu'il avoi
pris sur celui qu'on avoit donné au
Elle le regarda, & elle dit qu'elle
trop flatée, & que le Roi verroit bien
différence entre le Portrait & l'Origi
mais qu'au moins elle espéroit qu'il fe
grace à son peu de beauté, en faveu

reſpect & du dévoûment qu'elle auroit pour lui. Rien ne fut plus galant de part & d'autre que cette converſation, & l'Infante nous charma par ſa modeſtie, ſon honnêteté & ſa douceur. Pour moi, je n'avois de l'attention que pour Eleonor; je n'oſois pourtant la regarder, & il me ſembla auſſi qu'elle évitoit de rencontrer mes yeux.

Je ne fus pas le ſeul qui eût alors de l'attention pour elle; le Marquis de . . . . ne la put voir, & ſavoir que c'étoit celle dont je lui avois parlé en lui racontant l'aventure de l'Eſclave, ſans concevoir le deſir de l'aimer à ſon tour. Il ne douta point que puiſqu'elle avoit eu de la paſſion pour moi, elle ne fût capable d'en avoir pour lui, & il ſe laiſſa aller au penchant qu'il eut pour elle, avec d'autant plus de facilité, qu'il ne crut point que ce fut une conquête au deſſus de ſes eſpérances.

Il me demanda en ſortant ſi j'avois pu revoir une ſi belle femme, & dont j'avois été aimé, ſans vouloir l'aimer encore; que pour lui il avouoit qu'il n'avoit jamais rien vu de plus aimable, & que ſi je le trouvois bon, ce ſeroit par elle qu'il commenceroit ſes aventures en Eſpagne. Je lui répondis que j'étois bien-aiſe qu'il fût du même goût que moi; que je lui avouois que je l'aimois autant que je l'avois aimée, mais que cela ne devoit pas l'embarraſſer, puiſqu'en

pareille occasion chacun étoit pour soi; que sans nous brouiller, nous devions agir chacun de notre côté pour réussir; & que s'il étoit plus heureux que moi, je ne lui en saurois point mauvais gré; comme aussi je prétendois qu'il me pardonnât si je réussissois mieux que lui. Il me dit que la partie n'étoit pas égale, & qu'il voyoit bien qu'avec les habitudes que j'avois en Espagne, je trouverois des facilités qu'il n'avoit pas; & que pour agir en bon ami & en galant homme, je devois lui laisser cette femme, & m'attacher à une autre. Comme nous ne parlions qu'en badinant, nous primes le Chevalier pour régler nos prétentions. Le Chevalier dit que la demande du Marquis étoit juste, & il me condamna à lui abandonner cette conquête, & à m'en proposer une nouvelle. Je parus souscrire à cet arrêt : mais dans le fonds je ne hasardois pas beaucoup, car j'étois très-persuadé que le Marquis ne réussiroit pas, & je ne doutois point que dès que je pourrois voir Eleonor en particulier, je ne m'en fisse encore aimer.

La fortune de cette Dame étoit changée. Je ne sus point le détail de tout ce qui lui étoit arrivé depuis mon départ; j'appris seulement qu'elle étoit veuve, & que le Roi d'Espagne qui l'aimoit toujours, l'avoit mise auprès de l'Infante en qualité de seconde

[illegible] n'étoit pas facile de
ler & de la voir; & je m'attendois
l'elle ne tarderoit pas à m'apprendre
ent je pourrois y parvenir : car en
e il faut que ce soit toujours les fem-
ri fassent les avances. La maniére
lles sont observées les réduit à cette
té.

assai deux ou trois jours dans l'at-
e ses nouvelles, & tous ces jours-là
oyois chez l'Infante, mais je ne lui
point autrement que des yeux, &
reposois, pour m'expliquer avec
ur le rendez-vous que je ne doutois
'elle ne dût bientôt me donner. Le
is qui n'avoit pas lieu d'en espérer
eil, fut fort alerte pour lui marquer
passion, & il fit tant qu'il lui dit un
n passant auprès d'elle qu'il l'aimoit
iment.

endant je ne recevois aucun messa-
sa part; j'en étois d'autant plus sur-
que j'avois eu lieu de juger, par la
re dont elle m'avoit regardé toutes
s que je l'avois vue, qu'elle avoit en-
me parler. Je me lassai d'attendre
ment, & je mis mon application à
r l'occasion de lui dire un mot à l'o-
quand je la verrois chez l'Infante.
plus de huit jours sans trouver cette
n, & il me parut même qu'elle

m'évitoit. Enfin je la trouvai, & sans qu'il personne me remarquât, je lui dis que j'attendois ses ordres, & que je mourrois si elle ne me les donnoit bientôt. Elle me répondit froidement : Hé, Monsieur! que voulez-vous qu'on fasse de vous? Vous êtes marié.

Ces paroles, & la froideur dont elle les accompagna, me firent juger qu'elle avoit espéré que je l'épouserois; & je me souvins de tout ce qu'elle m'avoit dit autrefois là-dessus, & du goût qu'elle m'avoit témoigné pour demeurer en France. Je ne doutai pas qu'elle n'eût encore le même goût; & enfin j'appris par le soin que j'eus de m'en informer adroitement, que depuis qu'on avoit proposé le mariage de l'Infante, elle avoit extrêmement souhaité de l'accompagner en France, & qu'elle auroit voulu épouser quelque François, pour être obligée à ne se plus séparer de cette Princesse. Dès qu'elle me revit, elle espéra que je pourrois l'épouser; mais ayant appris que j'étois marié, elle perdit cette espérance, & elle attacha ses vues d'un autre côté. C'est ce qui lui donna de la froideur pour moi, & ce qui la fit pancher du côté du Marquis si-tôt qu'elle s'en connut aimée, & qu'elle eut appris qu'il n'étoit pas marié.

Elle l'écouta, elle lui donna l'occasion

qui ne songeoit
aimer, lui promit qu'il l'é-
it. Cette promesse n'étoit qu'un
pour la tromper; car, quoique le
ne fût pas marié, il n'en étoit pas
opre au dessein qui engageoit cette
à l'écouter : Car il savoit bien que
lle, qui étoit également puissante
gnée en France, ne consentiroit
qu'il épousât une Etrangère, & tout
lui promit ne fut que pour l'amu-
n, tâcher d'avoir une intrigue avec
[illegible]
us tout cela par le Chevalier, à qui
quis rendoit compte du progrès qu'il
auprès de cette maîtresse; & j'avoue
chagrin de le voir plus heureux que
augmenta le zèle que je devois avoir
empêcher qu'une femme que j'avois
, & que j'aimois encore, ne fût si
ssement trompée.

a dis ma pensée au Marquis, mais il
ut ce que je lui dis pour un effet de
lousie. J'en voulus informer Eleo-
mais le Marquis l'avoit prévenue, &
ut que le dépit & le chagrin me fai-
parler. J'appris par le Chevalier
se voyoient trois fois la semaine, &
e vantoit d'être fort bien auprès d'elle.
eus un chagrin mortel, & je résolus
pas laisser ignorer à Eleonor que le

ne ferois point envoyé à Pierre-En-
ù l'on avoit d'abord donné l'ordre
e faire conduire. Le Cardinal me
n mal, il me dit que je ferois t..
., & que fans la confidération qu'il
... ma femme, il me mettroit pour
iors d'état de faire voir aux Etran-
te la folie des François. Cette af-
prendre à ma femme un nouveau
ur me méprifer, & j'eus le mal-
tout le monde difoit qu'elle avoit
& que moi-même je ne pouvois la
... : car je n'étois pas affez aveu-
ne pas voir l'extravagance & tout
u de cette derniére aventure.
... arriva à Saint Jean de Luz,
par le Roi fon Pere. Eleonor ne
de ce voyage, & j'appris que le
.on intrigue avec le Marquis, &
notre combat, l'avoient fait él..i-
e Marquis arriva auffi; Monfieur
mont, dont il étoit parent, ...
nous obligea de nous embraffer.
alier m'apprit qu'il étoit fort con-
perte d'Eleonor, qui enfin avoit
qu'il la trompoit : Mais elle n'a-
venger de lui, parce que dans le
'elle fut défabufée, on l'éloigna
de l'Infante, & que le Marquis
Madrid. J'avois fur le cœur cette
& j'étois encore affez bon pour

[illegible] de la [illegible]

Le Roi d'Angleterre [illegible] venu [illegible] Conférence, pour [illegible] de son [illegible] [illegible] grande [illegible] mort depuis [illegible] [illegible] allez d'autres [illegible] [illegible] ger de celui-là. Je [illegible] Roi d'Angleterre, [illegible] Anglois je reconnus. C'étoit [illegible] suivoit ce Prince [illegible] comme s'il y eût eu de la [illegible] pour sembler au même [illegible] que j'avois reconnus, [illegible] mite de Fontarabie en qualité d'Ambassadeur de Portugal. Il m'apprit que deux trois mois apres m'avoir quitté, il étoit tourné en Portugal, ou il avoit demeu caché jusqu'à la mort du Roi Jean; que puis la mort de ce Prince il avoit été re bli dans ses biens, & qu'il avoit beauc de crédit auprès de la Régente. Il n'en pas allez à la Conférence pour empêc que la France n'abandonnât le Portug & cet Ambassadeur se retira fort mal co tent. Je trouvai aussi le Duc de Lorrain qui je racontai mon aventure de Bruxell lorsque je m'étois fait passer pour un de Domestiques. Ce Prince me fit beauco de caresses, & depuis ce temps-là j'ai toujours une liaison particuliére avec l

it un Prince à-peu-près de mon hu-
sur le chapitre des femmes, & qui a
ırs sacrifié sa fortune & sa réputation
galanteries ; sans cela notre Siécle
ıit peut-être point eu de plus grand
ıe. Il avoit un génie extraordinaire
a Guerre, mais rien ne le touchoit
ın plaisir. Il méprisoit également la
: & la mauvaise fortune, & jamais il
: gai que quand il étoit le plus mal-
ux. Une Bourgeoise l'amusoit lors-
ıe pouvoit trouver mieux, & il se di-
-oit dans un Corps-de-garde avec de
:s Capitaines d'Infanterie, comme il
· pu faire avec les plus grands Princes.
qu'il eût quelque chose de trop po-
'e, &, si j'ose le dire, de trop bas pour
ıuverain, il n'étoit pas possible de ne
nt aimer quand on le connoissoit, &
avoit point d'homme d'un commerce
ıisé, & plus réjouissant. Il m'apprit
endant sa prison d'Espagne, il avoit
ui parler d'Eleonor. Je lui racontai
ventures avec elle, sur tout la der-
Il me dit que puisqu'elle avoit tant
ıit pour la France, il falloit lui don-
atisfaction, & que s'il avoit su où la
.re, il auroit été lui offrir ses services.
pensoit guéres, ni moi aussi, quand
· disoit ces paroles, que nous au-

proposoit : Mais deux ou trois jours après un Espagnol me donna une Lettre, & s'échappa après me l'avoir rendue, sans que je pusse savoir ce qu'il étoit devenu. C'étoit une Lettre d'Eleonor qui me conjuroit par l'amitié que j'avois eüe autrefois pour elle, de ne pas laisser impunie la tromperie que le Marquis lui avoit faite; elle m'apprenoit en meme temps qu'elle étoit à Tolede dans un Couvent où elle m'assuroit qu'elle ne m'oublieroit jamais. Elle finissoit, me conjurant encore de la venger du Marquis; & qu'à cet égard, sans me rien prescrire, elle s'en reposoit sur mon bon cœur.

Je montrai cette Lettre au Duc de Lorraine, qui l'ayant lue, me dit que je ne devois pas beaucoup m'inquiéter de ce qu'elle me mandoit à l'égard du Marquis; que c'étoit une folle de chercher cette vengeance: mais que je lui ferois bien plus de plaisir, si je la pouvois tirer de son Couvent, & que si je voulois nous irions ensemble l'en délivrer. Je crus que le Duc ne parloit pas sérieusement, mais il me répeta que c'étoit tout de bon; & le dépit que j'avois de la maniére dont cette femme en avoit usé avec moi à l'occasion du Marquis, ne servit qu'à me donner encore plus d'envie de faire ce que le Duc me proposoit. Pour lui, il ne songeoit qu'à s'en faire une maitresse, & il n'étoit pas libre dès que ces fantaisies lui

, ce qui passe toute vrai-semblan-
: qui étoit contre toute sorte de rai-
us primes lui & moi le dessein d'al-
:her cette femme à Tolede. Com-
ui dis-je, votre Altesse veut-elle
voyage? En poste, reprit le Duc,
déguiserai en Courier. Nous se-
:enus à Paris avant que la Cour y
vée, & personne ne s'avisera de de-
ce que je suis devenu; on sait bien
e dis pas quand je pars. J'en verrai
s m'attendre à Bordeaux; faites-en
e votre côté, si le cœur vous en
n'avois garde de trouver des diffi-
i ce Prince n'en voyoit pas. J'é-
me si surpris de voir un Souverain
es sortes d'aventures, que quand ce
été que pour la rareté du fait, j'au-
lu l'y accompagner. Nous parti-
:e de Saint Jean de Luz, & au lieu
:re le chemin de la France, nous y
es le dos, & rentrames en Espa-
ous n'avions que deux hommes qui
:t avec nous, & je ne pouvois assez
er de voir le Duc de Lorraine en

ordonnée commençoit par ſoi-même, & qu'avant que de penſer à ma maîtreſſe, il étoit juſte qu'il penſât à la ſienne; qu'il m'avouoit qu'il avoit une inclination à Madrid; que c'étoit une fille qui n'avoit pas moins de paſſion pour la France qu'Eleonor; qu'il alloit lui propoſer de ſortir d'Eſpagne avec elle, & qu'il ne déſeſpéroit pas de l'y faire conſentir dès qu'il lui donneroit une compagne.

Ce diſcours me ſurprit beaucoup, car je n'avois penſé à enlever Eleonor, que parce que j'eſpérois que le Duc s'en chargeroit, & je jugeai bien qu'il faudroit qu'elle me tombât ſur les bras, puiſque ce Prince avoit une autre inclination. Je ne lui diſſimulai point mon embarras là-deſſus. Il me dit que je ne ſerois point chargé d'Eleonor, & qu'il étoit aſſez grand Seigneur, & d'ailleurs Cavalier aſſez galant, pour entretenir deux maîtreſſes.

Nous arrivâmes donc à Madrid, & j'enrageois de tout mon cœur de m'être engagé à ce voyage. Le Duc vit ſa maîtreſſe, qui étoit une jeune perſonne de dix-ſept ou dix-huit ans. Je ne ſai comment il avoit trouvé le moyen de faire connoiſſance avec elle, mais il en étoit fort amoureux, & il lui avoit promis de l'épouſer, ſi elle vouloit le ſuivre en Lorraine. Ce Prince lui en fit la propoſition, en lui diſant qu'Eleonor

le la partie, & il n'eut pas de peine
ersuader : la gloire d'être Princesse
aine flatoit trop une Espagnole,
efuser l'occasion de la devenir. Le
oulut que je la visse pour lui confir-
ut ce qu'il lui avoit dit, touchant le
que nous avions d'enlever Eleonor
le. Il me mena au lieu où il avoit
e de la voir, & je reconnus que c'é-
maison de Manrique, & que cette
ersonne étoit fille de cette perfide
le que j'avois eûe, & dont j'ai tant
us le nom d'Isabella. Je ne sai si
es du Duc de Lorraine avoient été
s; mais le soir qu'il me mena dans
aison, on étoit en embuscade pour
rprendre, & à peine fûmes-nous
hambre où le Duc avoit coûtume
sa maîtresse, que Manrique son
ntra suivi de plusieurs valets, qui
nt du Duc & de moi, quelque ré-
que nous pussions faire. Le Duc
oncerta point, & il dit à Manrique
oit épouser sa fille, & qu'il étoit
Lorraine. Manrique ne répon-
proposition que par un éclat de
ouvant se persuader que celui qui
fût en effet le Duc de Lorraine.
apperçu, & me reconnoissant,
pas douté que ce ne fût moi qui
intrigue avec sa fille; & prenant

autre ton.

Pour moi, je fus si surpris de me tr
dans une maison où il m'étoit arrivé
fois tant de fâcheuses aventures, & c
Manrique, cet homme dont j'avois t
sujet de craindre le ressentiment, q
que je vis qu'il commençoit à recon
le Duc, je m'échappai des mains de
qui m'avoient arrêté, & sortis de la
bre, essayant de me sauver : mais l
miére personne que je rencontrai
femme, qui fut aussi surprise que n
me trouver là. Je ne l'avois jamais
la Cour, pendant que j'avois été à M
dans mon dernier voyage. Je m'en ét
formé, & j'avois appris qu'elle & so
vivoient dans une grande retraite, &
étoient presque toujours à la camp
Isabella ne douta point que je ne fu

nous pouvions donc les laisser ensemble, & elle me mena dans son appartement, où je reconnus bientôt qu'elle ne vouloit pas manquer l'occasion de refaire connoissance avec moi : mais son mari y survint un moment après, suivi du Duc & de sa fille. On demanda au Duc s'il étoit vrai qu'il voulût épouser cette fille, & le Duc ayant répondu que c'étoit son dessein, on lui répondit qu'on lui donnoit parole de ne la point marier jusqu'à ce que ce Prince fût dans ses Etats; & que dès qu'il y seroit on lui améneroit cette fille, en cas qu'il eût des raisons de ne la pas épouser avec éclat. Le Duc parut consentir à cette proposition, & nous sortîmes un moment après, Manrique me faisant des honnêtetés en faveur du mariage dont le Duc lui donnoit l'espérance.

Dès que nous fûmes retirés où nous logions, le Duc me dit qu'absolument il vouloit enlever cette fille, & que tout ce qu'il avoit semblé promettre à son pere, n'étoit que pour se débarrasser de lui; que la fille étoit résolue à se laisser enlever, & qu'il ne s'agissoit plus que d'en trouver l'occasion; qu'elle ne se soucioit pas même qu'on lui donnât une compagne, & que nous pouvions laisser-là Eleonor. Ma foi, lui dis-je, Monseigneur, nous ne ferons point trop mal de les laisser toutes deux, & Vo-tre Altesse doit faire conscience d'enle-

Madrid. Il eſt vrai qu'il s'adreſſa à une fille qui récompenſoit, par ſon mérite, ce qui manquoit à ſa qualité, & qui ne voulut jamais l'épouſer, dès qu'elle vit que le Roi n'approuvoit pas ce mariage.

Ce qui m'étoit arrivé en Eſpagne à l'égard d'Eleonor, avoit donné un nouveau droit à ma femme d'en uſer à mon égard ſans aucun ménagement. Je la trouvai plongée dans tous les divertiſſemens de la Cour, mais ſur tout dans le jeu. Elle avoit tous les jours chez elle cent perſonnes qui jouoient depuis quatre heures après midi juſqu'à ſept heures du matin. A peine pouvois-je quelquefois aborder de ma maiſon, & j'étois chez moi auſſi inconnu qu'un étranger. Je diſſimulois toujours, mais je n'en ſouffrois pas moins, & je crois que les maris qui ont des femmes qui jouent, ne ſont pas, quelque mine qu'ils faſſent, plus inſenſibles que je l'étois : Ils ſont heureux encore quand ils n'ont à diſſimuler dans leurs femmes que la paſſion du jeu.

Mais il fallut bientôt que ma femme prit une autre maniére de vie, par la diſgrace de ceux dont l'alliance & l'appui nourriſſoient ſa vanité & ſon jeu. Le Cardinal Mazarin mourut, & laiſſa contr'eux de terribles Mémoires; il donna auſſi des impreſſions contre moi & contre mes freres : nous fumes entrainés dans la déroute de tous nos Protecteurs.

Protecteurs. Mon frere ainé, qui n'étoit pas déja trop content de ce que depuis quelques années on l'avoit tenu en Catalogne, où il n'y avoit rien à faire, & qui eut encore un nouveau chagrin de ce qu'on ne l'avoit point fait Cordon Bleu à la promotion de 1662. prit le parti d'aller servir chez les Vénitiens. Mon second frere retourna en Suéde, & moi je demeurai à Paris jusqu'à la conclusion du Procès de M. Fouquet.

Ma femme alla en Bretagne, où elle mourut bientôt de chagrin. Je fus près de trois ans à Paris, y ayant bien d'autres affaires que la galanterie; j'étois obligé de travailler nuit & jour pour aider à M. Fouquet à se défendre. Nous avions quatre maisons où il y avoit des Imprimeries pour imprimer des Factums; nous changions presque tous les jours de quartier, & je dois dire ici que tout cela se ménageoit par les soins & l'application infatigable du plus jeune des freres de M. Fouquet, qui étoit premier Ecuyer de la Petite Ecurie. Il n'épargna ni veilles, ni travail, ni industrie, pour être utile à son frere. Le changement de ma fortune avoit eu l'effet que produisent toujours les disgraces; je ne trouvai que des amis froids & inutiles, & j'eus encore le chagrin d'entendre dire que j'étois le moins à plaindre de tous. Mais

personne ne tenoit plus hautement ces discours, que les femmes que j'avois aimées; chacune se défendoit de m'avoir connu, & j'étois renié par tout.

On peut dire qu'on ne connoît point le monde, quand on n'a point éprouvé de pareilles disgraces; il faut être malheureux pour voir à fonds le cœur des hommes, & encore plus celui des femmes.

La vie que j'avois menée pendant qu'avoit duré le Procès de M. Fouquet, n'avoit servi qu'à me rendre plus vif & plus impatient pour mener une vie plus agréable. J'avois beau être convaincu de la vanité du monde, & de la fausseté des amis; comme je manquois alors des seuls principes capables de rendre cette conviction utile, c'est-à-dire, des principes de la Religion, je ne cherchois qu'à assoupir mes peines par les plaisirs pour lesquels j'avois le plus de penchant; & c'est ce qui m'a fait encore, pendant près de vingt ans, mener la même vie que j'avois toujours menée, & perdre si long-temps le fruit de mes expériences, & le mérite de mes disgraces.

Ma fortune fut donc entiérement ruinée par la disgrace de M. Fouquet; on m'obligea de me défaire de mon Régiment, & ma pension fut supprimée. Ma femme étant morte sans enfans, il fallut rendre le peu de bien qu'elle m'avoit apporté; ainsi ce

mariage que nous avions regardé mon frere & moi, comme un moyen de nous avancer, eut un effet bien contraire, puisqu'il fut la cause de notre malheur.

J'avois beaucoup fait de dépenses, & on a vu que pendant quelque temps je n'avois rien épargné pour mes plaisirs; je ne croyois pas, par la confiance que j'avois dans la fortune de mes Protecteurs, que l'argent qui rouloit si abondamment chez eux, pût jamais me manquer; & sans être Homme-d'affaires ni Partisan, la liaison que j'avois avec des gens de cette profession, m'avoit donné une partie de l'aveuglement qu'ils ont dans la prospérité. J'avois fait toutes les folies qu'on leur voit faire tous les jours, quand ayant trouvé le moyen de s'enrichir sans peine, par des traités qui accumulent chez eux l'argent du Public, ils oublient ce qu'ils ont été, & osent s'égaler aux Princes par le faste & le luxe de leurs dépenses.

Je me trouvai donc réduit à environ la cinquiéme partie de mon Patrimoine, & cela ne suffisoit pas pour me donner dequoi subsister. Il est vrai que tant que dura le Procès de M. Fouquet, je ne manquai point d'argent; mais dès qu'il fut fini, je me trouvai fort mal à mon aise avec le peu de bien qui me restoit. Ma belle-sœur, femme de mon frere aîné, étoit restée en

France; elle s'étoit retirée à une maiſon de campagne avec ſes enfans; on n'avoit point touché à ſon bien, & il étoit aſſez conſidérable : mais l'argent qu'elle étoit continuellement obligée d'envoyer à ſon mari, la mettoit hors d'état de me donner du ſecours; & d'ailleurs, cette femme me regardoit comme la cauſe de tout le malheur de notre famille, par l'alliance que j'avois faite. Ainſi, je vis que pour ne pas faire une mauvaiſe figure, il falloit ſuivre l'exemple de mes freres, & aller ſervir comme eux dans les Pays étrangers.

On voit bien que je n'eus pas de peine à choiſir le lieu de mon aſyle. J'avois des enfans en Pologne aſſez riches pour me donner les moyens de me ſoutenir, & je réſolus de me retirer auprès d'eux. Mais comme je penſois à vendre le reſte de mon bien, pour me mettre en état de faire ce voyage, un ami que j'avois m'en détourna, & il me dit qu'un homme comme moi ne pouvoit manquer d'argent en France, & que j'y trouverois aſſez de femmes riches qui m'en donneroient ſi je m'attachois à elles. J'écoutai ce qu'il me dit, & ajoutant foi aux hiſtoires qu'il me raconta de pluſieurs hommes de la Cour qui ne ſubſiſtoient que de l'argent des femmes, je crus que je pourrois trouver la méme fortune, & que je n'avois pour çela qu'à faire

pour ne point exiger qu'elle ne partageât pas à d'autres l'honneur de ses bonnes graces. Elle faisoit tous les jours de nouveaux Amans, & dès que je voulois m'en plaindre, elle me reprochoit ses bienfaits. Je soutins quelque temps la gageure, dans l'espérance de la rendre plus délicate ; mais cela ne servit qu'à me faire mieux sentir la peine de n'être pas riche. Tous les jours des hommes sans mérite & sans esprit, étoient bien venus chez elle ; elle les combloit de caresses & d'honnêtetés, parce qu'ils étoient plus riches que moi : enfin j'étois traité presque comme si j'eusse été un Domestique à gages. Prenne qui voudra le parti de recevoir à ce prix les bienfaits d'une Maîtresse ; pour moi je n'en eus pas la force, & laissant un beau jour cette femme indigne en proie à ses sots amis, je partis pour la Pologne, persuadé que pour la galanterie aussi-bien que pour tout le reste, il ne faut espérer, ni considération, ni succès, quand on n'a pas de bien.

Je voulus passer à Venise, mais mon frere me manda qu'on s'y souvenoit encore de la mort du Noble Vénitien que j'avois tué il y avoit quinze ou vingt ans. Ainsi, je pris mon chemin par l'Allemagne, ayant à peine dequoi faire mon voyage, & contraint à quarante ans que j'avois alors d'aller mandier mon pain chez des Etrangers,

ſans qu'il me reſtât rien, ni de près de vingt ans de ſervice à la guerre, ni de tout ce qui avoit fait l'occupation de ma vie, que le triſte repentir d'avoir fort mal employé mon temps.

Pour ſurcroît d'affliction, je fus volé ſur les Frontiéres de Pologne par un parti de Tartares, & réduit à faire le reſte du voyage ſans argent, & chargé encore d'un valet que j'avois mené avec moi, qui me voyant en cet état me faiſoit enrager, & ne cherchoit que l'occaſion de me quitter & de retourner en France.

Le chagrin & la fatigue me firent tomber malade. Je m'arrêtai dans un Bourg à une journée de Varſovie, accablé d'une groſſe fiévre. J'envoyai mon valet à Varſovie, pour apprendre à la Reine de Pologne l'état & le lieu où j'étois; mais ce malheureux ne revint point, & je n'en ai point entendu parler depuis. J'ai toujours crû, ou qu'il avoit été tué, ou qu'au lieu d'aller à Varſovie, il étoit retourné en France. Ma vie qui a paru romaneſque en tant d'occaſions, le paroîtra bien davantage dans ce que je vais dire, & en effet jamais aventure de Roman n'a été plus ſinguliére.

Il y avoit quatre jours que j'étois dans ce Bourg avec la fiévre, attendant inutilement le retour de mon valet, quand la Comteſſe de *Vinoski* y paſſa. On lui dit qu'un étran-

er y étoit malade, & elle voulut me voir: je la reconnus, car je l'avois vûe souvent lorsque j'étois à Varsovie, & même elle étoit alliée de mes enfans; mais quand je vis qu'elle ne me connoissoit point, je crus ne devoir pas me nommer. Je lui dis que j'étois un Allemand qui avoit été volé, & que si elle avoit la charité de me faire porter à Varsovie, la Reine lui en tiendroit compte, parce que j'avois l'honneur d'être connu de Sa Majesté. La Comtesse eut pitié de moi, & comme elle retournoit à Varsovie, elle me fit mettre dans une litiére, & elle me logea chez elle quand je fus arrivé, jusqu'à ce que ma santé fût assez rétablie pour voir la Reine.

Ma fiévre s'augmenta à Varsovie, & je fus obligé d'y garder le lit près de quinze jours. Lorsque la Comtesse me rencontra, elle avoit avec elle une jeune fille d'environ dix-huit ou vingt ans, qui étoit beaucoup plus grande & mieux faite que ne le sont ordinairement les Polonoises. Elle étoit blonde, & avoit le tein extrêmement blanc, & la taille parfaitement belle.

Je n'étois point si malade que je n'eusse remarqué la beauté de cette jeune personne; j'avois même senti en la voyant un émotion qui me fit croire que mes malheurs n'avoient point changé à l'égard des femmes le caractére de mon cœur. Ce

aimable personne parut touchée de ma maladie, & elle eut pour moi de l'empressement & des soins qui me donnérent encore pour elle plus d'inclination & de penchant. Elle venoit tous les jours dans ma chambre pour s'informer de ma santé. Je demandai qui elle étoit, on me dit simplement qu'elle étoit niéce de la Comtesse de Vinoski.

Je crois que la vûe & les soins de cette charmante perso[illegible]ent plus à ma guérison, qu[illegible]des que l'on me donna : Je [illegible]ne mieux porter; la fiévre [illegible]us la consolation de voir [illegible]e fille eut de la joie de ma gu[illegible]me vint voir plus souvent dès [illegible]commençai à me mieux porter, & [illegible]conçus pour elle une passion plus tendr[illegible] plus forte que je n'en avois eu de ma vie pour aucune femme; mais je crus m'appercevoir que tous les soins qu'elle avoit pris de moi, n'avoient été qu'un prétexte pour lui donner occasion de voir dans ma chambre un jeune Polonois, que je pris pour son Amant. Il étoit à peu près de son âge, brun, & d'une taille fort haute, mais très-bien fait. Toutes les fois que cette fille étoit chez moi, le Polonois venoit l'y trouver, & ils se retiroient à un coin de la chambre, où il me sembloit qu'ils avoient ensemble des conversations

fort vives. La phiſionomie du jeune homme m'avoit plû extrêmement, & ſi je ne l'euſſe ſoupçonné d'aimer l'aimable perſonne pour qui j'avois tant d'inclination, j'aurois eu pour lui de l'amitié, car je le trouvois fort aimable.

Ils me demandoient ſouvent l'un & l'autre s'il étoit vrai que je fuſſe Allemand, & quand je continuois à les en aſſurer, ils paroiſſoient chagrins. Un jour je vis que cette jeune perſonne s'étant retirée avec le Polonois auprès d'une fenêtre, ils y conſidéroient enſemble un portrait, & qu'après l'avoir regardé ils jettoient les yeux ſur moi, comme s'ils euſſent trouvé dans ce Portrait quelque choſe qui me reſſemblât. Je ne pus m'empêcher de leur demander ce que cela vouloit dire, & la jeune Polonoiſe me répondit que ſi j'avois été François, ils auroient crû que j'étois celui dont ils avoient le Portrait, tant ils y trouvoient de reſſemblance avec mon viſage. Je demandai à le voir. Quelle fut ma ſurpriſe quand je vis que c'étoit effectivement mon Portrait que j'avois envoyé en Pologne il y avoit cinq ou ſix ans, la Reine me l'ayant demandé pour le faire voir à mes enfans!

Dès que j'eus reconnu ce Portrait, je jettai les yeux ſur la jeune Polonoiſe, & ſur celui que je prenois pour ſon Amant. Le

cœur me battit, & je ſentis un mouvement ſecret qui m'étonna. Je crus voir dans le viſage de ces deux jeunes perſonnes quelques traits qui avoient rapport aux miens, & dans ce moment je me dis, *ne ſont-ce point-là mes enfans ?*

Les larmes me vinrent aux yeux, & peu s'en fallut que je ne couruſſe les embraſſer, tant j'étois perſuadé que c'étoit eux; mais me retenant avec peine, je leur demandai de qui étoit le Portrait qu'ils me montroient. La jeune Polonoiſe voyant que je n'avois pu faire cette demande ſans verſer des larmes, ſe mit auſſi à pleurer; ſes larmes achevérent de me perſuader que c'étoit ma fille, & me jettant à ſon cou : Ah ! ma chere Fille, lui dis-je, c'eſt moi qui ſuis votre pere. Je ne pus achever; le jeune Polonois me prit les mains, & les baiſant il les arroſa auſſi de ſes larmes. Jamais je n'avois rien éprouvé qui m'eût fait tant de plaiſir, & il faut avouer que la nature a des mouvemens plus vifs & plus tendres que toutes les paſſions.

C'étoit effectivement mes enfans, & ce que j'avois pris pour paſſion à l'égard de la jeune Polonoiſe, n'avoit été qu'une voix ſecrette de la Nature, qui avoit commencé à s'expliquer dès le moment que je la vis.

Le jeune Polonois que je prenois pour ſon Amant, étoit ſon frere, & ils vivoient dans une union ſi parfaite qu'ils n'avoient jamais plus de plaiſir que quand ils étoient enſemble. C'eſt ce qui m'avoit fait attribuer à la paſſion ce qui ne venoit que de leur amitié. On n'a pas oublié qu'ils étoient jumeaux, & tout répondoit en eux à cette qualité ; jamais deux enfans n'ont été plus ſemblables.

Ils étoient élevés chez la Comteſſe de Vinoski leur parente, qui n'avoit rien épargné pour leur éducation. Comme ils ſavoient que je devois bientôt arriver en Pologne, ils ſe doutérent, en me voyant ſi ſemblable au Portrait qu'ils avoient de moi, que je pourrois être leur pere. Ils le dirent à la Comteſſe, qui l'auroit crû, ſi je n'avois aſſuré que j'étois Allemand. Enfin, ſoit qu'elle ne m'eût point reconnu, ſoit qu'elle eût voulu me donner tout le plaiſir d'une aventure auſſi touchante que celle d'un pere qui reconnoît ſes enfans, elle me les envoya tous les jours, & cette reconnoiſſance ſe fit de la maniére dont je viens de la raconter.

Le bruit s'en répandit par tout, & la Reine ne tarda pas à me faire venir ; je lui rendis compte de l'état de ma fortune : mes enfans avoient aſſez de bien pour y remé-

dier, & je me vis bientôt par leur moyen dans un état digne de ma naissance. Mais j'avoue que les secours & les pensions que je trouvai en Pologne, me causérent moins de plaisir que je n'en eus d'avoir des enfans si aimables; car je puis dire sans les flatter, qu'il étoit difficile d'en voir de plus accomplis.

Fin du re septiéme.

LIVRE HUITIÉME.

JE ne fus pas long-temps en Pologne ſans avoir de l'emploi, & j'eus lieu de reconnoître l'eſtime qu'on a chez les Etrangers, pour les Officiers François qui ont quelque réputation & quelques ſervices; car on me fit valoir au-deſſus de ce que je méritois. Je fus nommé pour commander en chef, avec le Général Czarneski, l'Armée deſtinée à ſervir dans l'Ukraine contre les Moſcovites & les Coſaques qui s'étoient joints à eux. Nous prîmes la Ville de Stravicza, & ce premier ſuccès donna ſi bonne opinion de moi, que tant que le Roi Caſimir fut ſur le Trône, on ne fit, ni Négociation, ni Campagne, dont on ne me donnât part, & je n'eus pas ſujet pendant tout ce temps-là de regretter la France : mais auſſi je n'en eus pas plus de conduite à l'égard des femmes, & je ſuivis toujours mon penchant, dès que j'eus occaſion d'embarquer quelque intrigue avec elles.

Il eſt vrai que je gardai un peu mieux les apparences que je n'avois fait juſques-là. Ma qualité de pere de famille m'obligeoit à ces meſures, & je ne croyois pas que je puſſe honnêtement paroître auſſi fou

ſe mettre aſſez peu en peine de ſa conduite. Le Roi l'avoit aimée long-temps, & il avoit encore beaucoup de conſidération pour elle quand je la trouvai. Nous nous revîmes avec tout le plaiſir qu'on a quand on ſe retrouve après qu'on s'eſt connu autrefois; & quoique nous n'euſſions jamais eu enſemble de véritable intrigue, nous en uſâmes comme ſi nous nous fuſſions beaucoup aimés, & comme ſi notre amour n'avoit été interrompu que par l'abſence : car c'eſt ainſi que les moindres liaiſons ſe renouvellent avec plus de force quand on ſe retrouve, & qu'on n'a rien de meilleur à faire qu'à s'aimer.

Les meſures que je voulois garder, pour ne point donner à mes enfans de mauvais exemple, me firent embraſſer avec joie l'occaſion d'avoir une intrigue que je gouvernerois comme il me plairoit : car je ne doutai point que cette femme n'eût à cet égard toute la conduite que je voudrois lui preſcrire. Elle parut en effet avoir tant d'empreſſement pour être aimée de moi, que je crus lui faire aſſez de plaiſir d'y répondre, pour eſpérer qu'elle en paſſeroit par où je jugerois à propos : Mais à peine lui eus-je donné lieu de croire que je l'aimois, qu'elle voulut que tout le monde en fût informé. Elle choiſit ma fille pour confidente de l'intrigue que nous avions enſemble, & elle

elle lui rendoit compte de tout i se paſſoit entre nous. Ma fille le diſoit à la Comteſſe de Vinoski, & celle-ci en inſtruiſoit la Reine; enſorte qu'en peu de jours notre intrigue fut publique, & que je ne pouvois faire un pas ſans en entendre parler.

Je n'aimois pas aſſez cette femme, & je n'avois pas même pour elle aſſez d'eſtime, pour vouloir ue j'en étois amoureux. Je la tot que je vis qu'on en parloit, i ſi bien de ne la plus voir, qu'e nps on dit par tout que je la m Cela la rendit mon ennemie; & nant que parmi les raiſons que j'a eguées pour rompre avec elle, je ui avois dit que je ne pouvois lui pardo ner d'avoir fait à ma fille les confidences qu elle lui avoit faites, elle réſolut de ſe venger de moi, en ſubornant l'eſprit de ma fille, & en l'engageant dans une intrigue qui pût donner atteinte à ſa réputation.

Le Roi étoit toujours fort g lant, & ſans les ſoins que la Comteſſe de Vinoski s'étoit donnés de rompre toutes ſes meſures, il auroit aimé ma fille : mais cette Comteſſe qui s'étoit apperçue de l'inclination de ce Prince, & qui ſavoit d'ailleurs combien il étoit dangereux de lui laiſſer jeune perſonne, avoit ſi bien fait

qu'il ne lui avoit jamais parlé, & que ma fille ignoroit même qu'il eût de l'inclination pour elle.

L'Aventuriere d'Heidelberg étoit amie de la Comtesse, & par son moyen elle avoit quand elle vouloit occasion de voir ma fille. Elle lui dit un jour qu'il y avoit long-temps que le Roi l'aimoit; mais que la Comtesse, jalouse que l'inclination de ce Prince l'attachât à une autre qu'à elle, l'avoit empêché de se déclarer. Elle ajoûta tout ce qu'elle crut capable de donner à ma fille du goût pour la gloire qu'il y avoit d'être aimée d'un si grand Roi, & malheureusement elle ne réussit que trop. Ma fille fut flattée de tout ce qu'elle lui fit entendre; mais sur tout quand elle lui dit que la Reine, qui depuis quelque temps étoit toujours indisposée, ne pouvoit pas vivre, & que si elle venoit à mourir, le Roi pourroit l'épouser.

Ma fille fut charmée de ces espérances; elle remercia l'Aventuriere, & elle lui dit qu'elle feroit tout ce qu'elle voudroit pour voir le Roi. Elles convinrent ensemble que ma fille écriroit à l'Aventuriere une Lettre qu'elle pourroit montrer au Roi, & par laquelle ce Prince jugeroit qu'il ne lui étoit pas difficile d'être aimé. L'Aventuriere dicta la Lettre comme elle voulut, & ma fille l'écrivit. Si-tôt qu'elle eut cette Lettre,

elle alla la porter au Roi, & ce Prince voyant une conquête si facile, & si fort selon son cœur, répondit avec tout l'empressement d'un homme qui aime éperdûment.

Elles prirent leurs mesures pour donner au Roi l'occasion de voir ma fille. Ce Prince se déguisa, & étant venu chez l'Aventuriere un jour que ma fille y étoit avec la Comtesse, on trouva moyen d'écarter cette Comtesse, & le Roi vit ma fille, & lui parla; mais il la trouva si bien élevée, & attachée à son devoir, qu'il désespéra de la vaincre. Il lui promit qu'il l'épouseroit si la Reine venoit à mourir, & cette jeune personne, éblouïe de voir un Roi lui donner cette promesse, se crut déja sur le Trône. Elle promit à ce Prince de ne point refuser l'occasion de le voir souvent, & en effet ils continuérent à se voir, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, & cela ne se put faire si sécrétement que l'on n'en eût connoissance. J'en fus averti, & je compris alors que j'étois pere, par l'extrême chagrin que j'en ressentis.

Je ne tardai pas à me rendre chez ma fille; je la trouvai seule, & c'étoit un jour que le Roi avoit choisi pour la venir voir. Je lui dis tout ce que l'on m'avoit appris, & je lui représentai toutes les conséquences de cette affaire; elle me dit qu'elle n'avoit rien à se reprocher, puisqu'elle n'avoit flatté

l'amour du Roi, que dans l'esp...
devenir sa femme.

Comme nous nous entretenions,
venturiere arriva. Elle fut fort surpi
me trouver, parce qu'elle savoit bie
le Roi devoit arriver dans un mome
elle n'avoit pas le temps de contrem
ce Prince. Je ne pus retenir mon re
ment en voyant cette femme; je la
de la maniére qu'elle méritoit : m
milieu des menaces que je lui faiso
Roi arriva. Quelque surpris que
Prince de me trouver là, il ne se
certa point. L'Aventuriere lui dit l
naces que je lui avois faites; il me
fort de prendre ainsi les choses, m
qu'il ne s'étoit jamais rien passé ent
ma fille qui dût me faire de la pein
toute son attention étoit de l'épo
cas que la Reine vînt à mourir. J
gnai au Roi toute la reconnoissan
devois avoir de sa bonne volonté
même temps, lui représentant c
... point assez aveugle pour ne

lui en ôtasse les occasions. Le Roi me dit que je ferois ce que je voudrois, mais que je serois un jour convaincu de la sincérité de ses promesses. Il sortit après ces paroles, & je demeurai avec l'Aventuriere & ma fille. Je continuai à me plaindre de la premiére, & je défendis à la seconde de la voir. Ensuite je fis chercher la Comtesse de Vinoski, à qui je rendis compte de ce qui s'étoit passé, la conjurant d'éloigner pour toujours l'Aventuriere de chez elle, & de veiller plus que jamais sur la conduite de ma fille.

Je n'ai guéres eu de chagrin qui approchât de celui que me donna cette affaire; j'en étois touché comme si j'eusse été l'homme du monde dont la conduite eût été la plus réguliére. J'oubliois qu'après les mauvais exemples que j'avois donnés à ma famille, je ne devois pas être surpris que ma fille se fût laissé surprendre de la sorte: encore étois-je heureux qu'elle n'eût pas eu une conduite plus déréglée, & je ne méritois pas d'avoir une fille aussi sage qu'elle étoit. Mais qui sont les peres qui se rendent justice? J'étois aussi outré que si n'eût causé un véritable deshonr tous les déréglemens que je me rep ne m'empêchoient pas de regar couleur les prises que ma fille av ées sur elle, par sa simplici

C'eſt ce qui me fait dire que les peres ſont bien coupables, quand ils ménent une vie qui ſemble autoriſer le déréglement de leurs enfans. Ma fille avoit aſſez d'eſprit & de vertu pour réſiſter aux mauvais conſeils de l'Aventuriere, ſi elle eût eu un pere dont l'exemple lui eût mieux appris ſon devoir.

L'Aventuriere eut grand ſoin qu'on dit dans le monde, que ma fille étoit aimée du Roi. Elle ne cherchoit qu'à ſe venger de ce que je l'avois quittée, & ſa malignité fut aſſez grande pour dire que c'étoit moi qui avoit ménagé cette intrigue. La Reine en crut quelque choſe, & j'eus beau lui proteſter que bien loin d'en être le confident, c'étoit moi qui l'avois rompue, elle ne s'en fia pas à mes ſermens, & elle fit enfermer ma fille dans les Bénédictines qu'elle avoit depuis peu fait venir de France.

Dès qu'on ſçut en Pologne que le Roi aimoit ma fille, on jugea que c'étoit à elle que je devois l'emploi qu'on m'avoit donné à l'armée, & toutes les diſtinctions que j'avois trouvées à la Cour : car c'eſt ainſi qu'on juge toujours des Princes. On croit que c'eſt la faveur qui diſtribue toutes leurs graces, & qu'il n'eſt pas poſſible de ſe maintenir, ni de s'avancer auprès d'eux ſi l'on n'a l'appui, ou d'une Maitreſſe, ou d'un Favori.

Cette opinion fit auſſi croire ce que l'A-

venturiere répandoit par tout [illegible] que j'avois favorisé les amours [illegible] ma fille. Peu de gens m'en [illegible] crime, & plusieurs auroient [illegible] mêmes occasions ; car il [illegible] les crimes les plus honteux [illegible] pour rien parmi les Courtisans. [illegible] servent à leur fortune.

Mon fils qui aimoit tendrement [illegible] ne put souffrir le traitement que [illegible] lui avoit fait ; & soit qu'il [illegible] compte à la voir Maitresse du R[illegible] qu'il ne fût animé que par la tendresse [illegible] avoit pour elle, il entreprit de l'en [illegible] Couvent. Le Roi qui etoit bien aise [illegible] l'ôtât de cette maison, pourvu qu'il [illegible] rût point qu'il eût part à son enle[illegible] donna à mon fils toutes les facilitez [illegible] réussir ; & en effet, ma fille fut en[illegible] & son frere la cacha chez [illegible] où le Roi alloit la voir tous les jours.

On dit encore en Pologne que [illegible] moi qui avois fait cet e[illegible] Reine jura qu'elle m'en feroit repe[illegible], mais elle mourut peu de tems après, [illegible] crut que le chagrin que lui avoit donné [illegible] mour du Roi pour ma fille, ne contribua pas peu à hâter sa mort.

La mort de la Reine mit le Roi en [illegible] de tenir les promesses qu'il nous avoit [illegible] nées, touchant le mariage de ma fille ; mais

à peine crut-on qu'il penſoit à ſe remarier, qu'on lui offrit la ſœur de l'Empereur, & qu'il trouva pour tout autre mariage des obſtacles qu'il n'avoit pas prévus. Ce Prince n'avoit jamais eu dans ſon Royaume une autorité abſolue, & il ne devoit même qu'à la Reine celle dont il avoit joui. Ce n'eſt pas qu'il ne fût eſtimé ; mais ſa facilité & le penchant qu'il avoit pour les femmes, le faiſoient paſſer pour un Prince ennemi des affaires. Le Général Lubomirski, qui s'étoit mis à la tête des Coſaques, ne parloit pas moins que de le détrôner. Dès qu'on vit la Reine morte, l'inſolence des rebelles s'augmenta, & on eut peur que s'il s'opiniâtroit à vouloir épouſer ma fille, ce deſſein ne donnât de nouveaux prétextes aux Mécontens. Il ne trouva donc perſonne qui ne le détournât de ce mariage. Pour moi, quelqu'avantageux qu'il dût m'être, je me vis obligé de parler comme les autres, & de préférer la gloire & le repos de ce Prince à l'honneur de ſon alliance.

Je puis dire que les difficultés qu'il trouva pour faire un mariage, auquel ſon inclination l'avoit déterminé, eurent plus de part que tout autre motif, au deſſein qu'il prit de quitter la Couronne. Il y avoit longtemps qu'il rouloit ce deſſein dans ſa tete, par un caractére d'inquiétude & de pareſſe qui lui faiſoit craindre le travail. La Reine l'avoit

... de dévotion ... fortifié
toujours conservés que ce Prin
nds déréglemens, dans ses p
arer, & à exécuter le détermina à se c
dans l'esprit. enfin ce qu'il avo

Son dessein après avoir quitté la Couron
ne, étoit, à ce qu'il me dit, de venir en
France, & d'y épouser ma fille; mais je
n'eus pas le temps de me convaincre si ses
intentions étoient sincéres. Ma fille fut si
touchée des obstacles que le Roi trouva à
son mariage, & de la foiblesse qui le por-
toit à quitter la Couronne, qu'elle en tom-
ba malade, & quelques remédes qu'on pût
lui donner, elle mourut un mois après que
le Roi se fut démis. Ce qui doit paroître
surprenant, c'est que son frere fut attaqué
presqu'aussi-tôt d'une maladie ...
celle de sa ...

étoit malade, l'autre l'étoit presqu'en même temps.

Cette double mort m'affligea en bien des maniéres; je perdois l'appui que mes enfans me donnoient en Pologne, & les avantages que je retirois de leur bien qui étoit considérable, & qu'il fallut rendre à leurs héritiers. Mais ce n'est pas ce qui me touchoit le plus; l'amitié & la tendresse que j'avois pour eux, me rendoit leur perte encore plus sensible; & je ne pouvois voir, sans une extrême douleur, mourir coup sur coup deux enfans d'une si grande espérance. Quand je n'aurois pas été leur pere, j'en aurois été touché; car il n'y eut personne qui ne les regretât.

Le Roi en fut inconsolable, & j'eus lieu de croire qu'il n'avoit jamais voulu nous tromper, & qu'il auroit épousé ma fille, si cela n'eût dépendu que de lui. Il me pria de ne le point abandonner, & de vouloir m'attacher à lui dans la vie privée qu'il alloit mener. Il crut que ce parti me seroit d'autant plus agréable, qu'il me vit alors fort détrompé du monde, & qu'il avoit choisi la France pour son séjour après sa démission. Mais l'heure n'étoit pas encore venue, & il falloit que j'éprouvasse de nouvelles inconstances de la fortune, avant que de prendre le parti de la retraite. Je n'étois pas même encore assez détrompé des

femmes, & Dieu
à leur egard
Je trouvois
la fortune du Roi
que j'eusse pour
qu'elle me seroit
tageois avec un
là-dessus beaucoup
voyois ce qui
qu'il seroit en France
le reprendroit. &
bien qu'il lui seroit
le Trone après
geois, en m'attachant
agitée & fort incertaine
la où j'espérois
La réputation que
où j'avois commandé
considérable,
ki, qui ne fut venu gueres
écouter les
Michel, qui me
le même commandement,
m'attacher à lui. Je ne balançai
dre ce parti-là ; je restai en Pologne, & j'eus lieu d'en être content, par les distinctions que je trouvai à la Cour du nouveau Roi.

Dès qu'il fut sur le Trône, il r à faire demander en mariage la Leonore Marie, Sœur de l'Empe

il voulut, avant que d'y envoyer un Ambaſſadeur, que j'allaſſe à Vienne *incognito*, non-ſeulement pour diſpoſer toutes choſes au ſuccès de ce mariage, mais auſſi pour y ménager la reſtitution de quelques terres, qui avoient de tout temps appartenu à ſa maiſon, & dont l'Empereur s'étoit emparé. Je dûs encore le choix qu'on fit de moi pour ce mariage, à la réputation que j'avois depuis ſi long-temps, d'avoir négocié dans les Cours étrangéres. Comme on avoit penſé dans celle de Vienne à marier la Princeſſe Léonore au Roi Caſimir avant ſa démiſſion, je ne trouvai aucunes difficultés touchant cette affaire du côté de l'Empereur, mais j'en trouvai beaucoup du côté de la Princeſſe. Elle aimoit le Prince Charles de Lorraine, & elle en étoit aimée; & elle ne pouvoit voir de bon œil ceux qui agiſſoient pour la marier à un autre.

On a vu juſqu'ici que le penchant que j'avois pour les femmes, a ſouvent nui à ma fortune, quand j'en étois amoureux. Il ne me reſtoit plus qu'à éprouver ſi ſans les aimer, on ne trouvoit point encore des écueils auprès d'elles, par le ſeul déſir de leur être utile & agréable. C'eſt ce que j'éprouvai alors : car, comme s'il eût été dit que ce ſeroit toujours les femmes qui ſeroient la cauſe de mes diſgraces, ce malheureux voyage de Vienne, & la connoiſ-

ſance que j'y eus du penchant de cette Princeſſe, m'embarquérent dans un parti qui me fit encore ſortir de Pologne, lorſque ma fortune y étoit le mieux établie.

Il y avoit quatre jours que j'étois à Vienne, ſans avoir encore pu voir la Princeſſe. Elle faiſoit la malade, pour ne point entendre parler du mariage que j'étois venu propoſer, & j'avois beau demander à la voir, on me répondoit toujours qu'on ne la voyoit point. Un ſoir, comme je me retirois de la Cour aſſez tard, je m'égarai ſur une terraſſe où aboutiſſoient pluſieurs appartemens. Ne ſachant plus par lequel il falloit paſſer pour ſortir, j'entrai dans celui par où je jugeai qu'étoit mon chemin; je reconnus que je m'étois égaré, & ne voyant perſonne dans le lieu où j'étois, je voulus revenir ſur mes pas : mais j'entendis que dans un cabinet auprès duquel je me trouvai, il y avoit des gens qui s'entretenoient. Je prêtai l'oreille, & je diſtinguai la voix d'une femme qui diſoit ces paroles qu'elle me ſembloit accompagner de ſes larmes : Non, vous ne m'aimez point, puiſque vous pouvez vous réſoudre à me perdre. Laiſſez-moi plutôt mourir que de me donner vos funeſtes conſeils; j'y ſuis réſolue, & la mort m'eſt plus agréable que le mariage auquel vous avez la cruauté de me vouloir faire conſentir.

Comme cette voix m'étoit inconnue, je ne pouvois juger qui étoit la personne qui venoit de parler; mais j'en fus bientôt éclairci quand j'eus entendu celui à qui elle parloit. Je reconnus la voix du Prince Charles, & cela redoubla ma curiosité; je vis qu'il étoit avec la Princesse, & je connus par leurs discours la répugnance qu'elle avoit pour épouser le Roi de Pologne; enfin je ne pus douter qu'ils ne s'aimassent. J'eus du chagrin de me voir employé à traverser leur amour, par le mariage que j'étois venu proposer.

Cela me donna une véritable compassion pour cette Princesse; je me retirai, résolu d'aider moi-même à faire refuser la proposition dont j'étois chargé, & j'aimois mieux, tant j'avois de considération pour les femmes, passer pour un mauvais Négociateur, que de troubler de si belles amours.

J'en dis ma pensée au Prince Charles, mais je le trouvai plus sage que moi. Il me dit qu'il n'y avoit point d'apparence que cette affaire pût se rompre; que l'Empereur l'avoit résolue, & qu'il falloit que la Princesse obéit. Il ne laissa pas de me savoir bon gré de mon zéle, & il m'assura qu'il ne manqueroit pas d'en instruire la Princesse, afin qu'elle ne fit plus de difficulté de recevoir ma visite.

Le Prince lui parla de moi comme d'un ancien ami qu'il avoit autrefois connu en France. Il lui raconta comment je les avois écoutés, & le deſſein que j'avois voulu prendre de traverſer moi-même le ſuccès de ma Négociation. Cela donna à cette Princeſſe autant d'envie de me voir, qu'elle y avoit eu de répugnance auparavant.

Je la vis dès le lendemain. Elle m'entretint long-temps du Prince Charles, & enſuite elle me fit parler ſur le Roi de Pologne. J'avois tant d'envie de lui faire plaiſir que je lui dis, comme ſi j'avois été Prophête, que le Roi de Pologne ne pouvoit vivre; que ſa ſanté étoit fort foible, & que je ne doutois pas, ſi elle devenoit Reine de Pologne en l'épouſant, qu'elle ne fût bientôt Veuve, & en état de faire donner la Couronne à qui elle voudroit.

Elle écouta ces paroles, comme ſi en effet c'eût été une Prophétie, tant les amans ſont ingénieux à prendre toutes les opinions qui les flattent. Cela adoucit la néceſſité où elle ſe trouvoit de faire ce mariage, & elle a eu toujours depuis ce temps-là une bonté & une conſidération particuliére pour moi.

L'Ambaſſadeur Polonois arriva; les Articles furent ſignés; la Princeſſe partit de Vienne; le Roi ſon époux vint au-de d'elle à Czeſtokowa où les Nóces ſe

Ma Prophétie se trouva véritable, le Roi Michel mourut deux ou trois ans après son mariage. Je m'étois trop déclaré en faveur de la Reine, pour ne pas appuyer les prétentions du Prince Charles, lorsqu'il fut question d'élire un nouveau Roi. Je n'épargnai rien pour traverser l'élection du Grand Maréchal. Ma brigue étoit publique; le Grand Maréchal me regarda comme un ennemi, & ayant été élu Roi de Pologne, je vis bien que je n'avois point d'autre parti à prendre que de m'éloigner. Je quittai la Pologne avec la Reine Douairiere, qui m'offrit un asyle à Vienne, où elle épousa bien tôt le Prince Charles.

Il est certain que si je ne m'étois point avisé de prendre les intérêts de cette Princesse, j'aurois trouvé autant de considération auprès du Roi Sobieski, que j'en avois eu auprès de ses deux derniers Prédécesseurs, & les femmes ne m'ont guéres fait commettre de plus grandes fautes que celle que je fis, en prenant pour cette Princesse un zéle si malheureux. Je crois que pour réussir, il ne faut jamais s'attacher aux femmes, puisque les plus purs attachemens qu'on a pour elles, font faire quelquefois de si mauvaises démarches.

Il y avoit huit ou neuf ans que je m'étois établi en Pologne, quand je me vis obligé d'en sortir. J'y avois eu des emplois

qui m'avoient aidé à rétablir mes affaires, & je me trouvai assez riche pour être au-dessus de la nécessité par tout où je voudrois m'établir. Ce fut le seul avantage que je retirai d'un si long séjour, mais j'avoue que si j'avois aimé les honneurs & les richesses, je ne me serois jamais consolé d'avoir été contraint de quitter ce Royaume en un temps où je pouvois parvenir à tout.

On juge aisément que pendant que je fus en Pologne, j'eus d'autres galanteries que celles dont j'ai parlé, puisque j'ai dit que j'étois toujours le même; mais elles furent si peu différentes de quelques-unes de celles que j'ai racontées, que ce seroit ennuyer le Lecteur que d'en faire le détail. L'Aventuriére d'Heidelberg y étoit morte un an avant que j'en sortisse, sans que jamais on ait pu savoir qui elle étoit. Elle mourut comme elle avoit vécu, persuadée qu'elle étoit fille de quelque grand Prince. Il est quelquefois avantageux aux hommes d'ignorer ce qu'ils sont, cela les met en droit de se faire tels qu'ils veulent: & après tout, il ne faut pas s'étonner qu'une personne qui ne connoissoit point du tout la qualité de ses Parens, s'en soit donné d'illustres, puisque tous les jours des gens qui ne peuvent ignorer la bassesse de leur origine, se font passer pour gens de qualité aux yeux même de ceux qui les ont vu naitre.

Je ne demeurai à Vienne que deux ou trois mois. Ce fut moins l'amour de ma patrie, que celui des femmes, qui me fit revenir en France. Le ſouvenir des aventures de ma jeuneſſe, me faiſoit eſpérer que j'y en trouverois de plus agréables qu'ailleurs. J'oubliois que j'avois cinquante ans; mais il eſt rare qu'un homme qui veut être toujours jeune, ſe ſouvienne de ſon âge.

Cependant tout auroit dû me rappeller ce ſouvenir. Je trouvai les femmes que j'avois aimées ſi vieillies depuis dix ans, que j'avois peine à croire que je les euſſe trouvé aimables. Tout ce que j'avois connu d'anciens Officiers étoient morts, ou dans un âge qui ne leur permettoit plus de ſervir. Des gens que j'avois laiſſé encore au Collége ou à l'Académie, étoient établis dans le monde; les uns mariés, les autres avec de grandes Charges, & il n'étoit fait mention que d'eux parmi les femmes. A peine ſe ſouvenoit on des gens de mon âge. Enfin tout me marquoit que je n'étois plus jeune, & cependant je ne pouvois m'accoûtumer à le croire : car il eſt vrai qu'à force de vouloir paſſer pour jeune, je me perſuadai que je l'étois toujours, & il me falloit de longues réflexions pour me convaincre de la choſe du monde que je ſavois le mieux, je veux dire du nombre de mes années.

Je ne demeurai à Vienne que deux ou trois mois. Ce fut moins l'amour de ma patrie, que celui des femmes, qui me fit revenir en France. Le ſouvenir des aventures de ma jeuneſſe, me faiſoit eſpérer que j'y en trouverois de plus agréables qu'ailleurs. J'oubliois que j'avois cinquante ans; mais il eﬅ rare qu'un homme qui veut être toujours jeune, ſe ſouvienne de ſon âge.

Cependant tout auroit dû me rappeller ce ſouvenir. Je trouvai les femmes que j'avois aimées ſi vieillies depuis dix ans, que j'avois peine à croire que je les euſſe trouvé aimables. Tout ce que j'avois connu d'anciens Officiers étoient morts, ou dans un âge qui ne leur permettoit plus de ſervir. Des gens que j'avois laiſſé encore au Collége ou à l'Académie, étoient établis dans le monde; les uns mariés, les autres avec de grandes Charges, & il n'étoit fait mention que d'eux parmi les femmes. A peine ſe ſouvenoit on des gens de mon âge. Enfin tout me marquoit que je n'étois plus jeune, & cependant je ne pouvois m'accoûtumer à le croire : car il eﬅ vrai qu'à force de vouloir paſſer pour jeune, je me perſuadai que je l'étois toujours, & il me faloit de longues réflexions pour me convaincre de la choſe du monde que je ſavois le mieux, je veux dire du nombre de mes années.

n ne me faisoit plus de plaisir que
ndre dire que je n'étois point chan-
: qu'on me trouvoit de même qu'à
cinq ans. Cela m'engageoit à faire
e que j'aurois fait à cet âge-là, & j'au-
té fâché qu'on eût proposé quelques
;, auquels je n'aurois pas eu part. Ce
pas seulement en imitant les maniè-
: jeunes gens que je voulus accoûtu-
: monde à croire que j'étois jeune;
argnai, ni soin, ni ajustement capa-
me donner un teint & un air de jeu-
& j'ai honte de dire tout ce que je
pour y réussir.

n c'étoit là ma folie, & j'aurois re-
comme le plus grand de mes enne-
uiconque auroit osé dire que j'avois
nte ans. Je voulois n'en avoir que
cinq ou quarante, & quand il étoit
n de parler de mon âge, ce n'étoit
: mes meilleurs amis, que je n'en
hois que cinq ou six ans; encore
s-je qu'ils m'eussent obligation de
nfiance, car avec les inconnus je
de compte fait que trente-huit ou
neuf ans, & souvent même je m'en
s moins.

ıbien pourrois-je nommer ici de
ıi ont la folie que j'avois alors! Car
ıe véritable folie, & on ne doit point
:r d'un autre nom l'entêtement de

paſſer pour plus jeune que l'on n'eſt

C'étoit pour ne pas rougir de la f
ſe que j'avois encore pour le ſexe,
me rajeuniſſois, & je crois que j'au
cinquante ans, s'il n'y avoit point
femmes dans le monde. Sur tout au
ticle j'étois aſſez raiſonnable, & je ne
ſois pas mon extravagance auſſi lo
certaines gens que je connois, qui r
lent jamais convenir de leur âge,
qu'ils ne peuvent penſer à la mort,
croyent la reculer à force de ſe dire &
croire jeunes.

Dès que je fus arrivé à Paris, j'all
Cour; je tâchai d'y regagner quelqu
de mes anciens amis, pour les eng
me faire donner de l'emploi. C'éto
née de la mort de M. de Turenne,
plus de ſujet que perſonne de le reg
car je ſuis aſſuré que s'il eût encore
il ne m'auroit point laiſſé inutile :
me trouvai ſans appui, & je vis bie
ne falloit plus penſer à rentrer dans
vice. Quelle mortification n'eus-je
quand, dans le temps que je ne p
même obtenir la grace de ſervir en
de Volontaire, je vis donner le B
Maréchal de France à des Offici
avoient commencé à ſervir en même
que moi! Ce fut alors que je déplo
que jamais le malheur de ma deſtin

les contre-temps que l'attachement j'avois eu pour les femmes, avoient naître dans la suite de ma vie; car sans , j'étois très-persuadé que j'aurois fait chemin comme un autre.

étoit trop tard, & tous mes chagrins ervirent qu'à me faire chercher dans les irs dequoi me consoler des obstacles je trouvois à ma fortune. Plus je voyois tous les chemins de mon avancement toient fermés, plus je concevois qu'il t inutile de faire des réflexions sur ce en avoit été la cause. Il n'y avoit plus emède; & quand j'aurois eu la force de corriger, je n'en aurois pas été mieux à la Cour. C'est ce qui doit faire voir bien c'est un grand malheur aux hom- d'avoir porté le déréglement de leur vaise conduite jusqu'à un certain point; ils ont beau reconnoître leurs égare- is, ils n'ont plus envie de se corriger nd ils voyent que ce changement leur it inutile.

e cessai donc de paroître à la Cour, & e bornai aux amusemens & aux plaisirs la Ville; c'est-à-dire, que je fis toute a occupation du jeu & du commerce femmes, renonçant pour jamais à l'am- on & à la fortune. Là-dessus je me fis principes très-conformes à ma paresse, u penchant que j'avois toujours

ſexe. Je devins Philoſophe ſur toute autre choſe que ſur ce qui flattoit en moi ces deux paſſions, & je commençai à regarder en pitié tous ceux qui renonçoient au repos & aux plaiſirs, pour courir après la gloire.

Mais cette Philoſophie ne fut pas aſſez forte pour me défendre des chagrins attachés aux paſſions auſquelles je m'étois borné, & quelques principes que je me fuſſe faits pour mépriſer toutes choſes, je me trouvai encore ſenſible. Je vis bien qu'il n'y a, ni Philoſophie, ni raiſon qui puiſſe rendre l'homme heureux, & que ceux qui ne cherchent que le plaiſir, ne ſont pas moins agités que ceux qui ſe ſacrifient pour la gloire.

Je fus d'abord ébloui de ce qu'il y a de brillant dans le commerce du jeu. La ſociété, ou pour mieux dire la familiarité que j'avois par là avec les perſonnes les plus qualifiées, l'empreſſement avec lequel les femmes qui aimoient le jeu, envoyoient à toute heure chez moi pour me mettre de leurs parties; l'abondance des repas que je trouvois dans les maiſons où ce jeu étoit établi, l'eſpérance du gain, & de la vue agréable d'un argent toujours accumulé à mes yeux; tout cela me fit pendant quelque temps mener une vie où je n'avois pas même le temps de réfléchir ſur autre choſe que ſur ce qui me flattoit. Mais quand je vis que

perdois mon argent, & que toute cette familiarité que le jeu me donnoit avec les Grands, aussi-bien que l'empressement des femmes pour m'attirer chez elles. Je ne [illegible] que sur l'espérance de me dédommager, je laissai de ce malheureux commerce; & renonçant au jeu, je me [illegible] tout entier à la galanterie & à l'amour.

J'avois trouvé à mon retour en France, les jeunes gens bien changez de ce qu'ils étoient de mon temps; il n'y avoit presque plus parmi eux, ni politesse, ni civilité; le vin & la débauche étoient devenus leur passion dominante; & s'ils faisoient quelquefois l'amour, c'étoit avec des manieres si brutales, que les femmes les moins délicates avoient de la peine à s'en accommoder. Cela me fit croire que mon âge ne me nuiroit point auprès de celles que je voudrois aimer, autant que j'avois sujet de le craindre. Le soin que je prenois de leur plaire fut toujours accompagné en moi de tout l'honnêté & de toute la politesse dont j'étois capable; & j'eus assez bonne opinion des femmes, pour croire qu'elles prefereroient un homme de mon âge, poli & honnête, à de jeunes amans brutaux & grossiers.

Cette opinion me donna assez de confiance pour m'attacher à celles des femmes que je connoissois qui avoient le plus de

jeunesse, de mérite & de beauté ; & après plusieurs intrigues qui ne méritent pas d'être racontées, le hasard me fit connoitre une jeune personne en qui je crus trouver toutes ces qualités. Comme ç'a été la derniére aventure de ma vie, & celle qui a le plus servi à me détromper du monde, & à me faire prendre le parti de la retraite, je vais la raconter dans toutes ses circonstances.

J'avois retiré une Terre qui avoit toujours appartenu à ma famille, & que l'on avoit vendu par decret. Je l'avois fait embellir, & je m'y étois logé assez agréablement pour y passer la plus grande partie de l'année. J'avois employé à la retirer, & à m'en mettre en possession, la meilleure partie de mon bien ; mais comme je n'avois plus d'ambition, & que je voulois vivre en Philosophe, je me trouvois assez riche du revenu de cette Terre pour m'en contenter. Mon œconomie me faisoit cacher toutes mes épargnes, & ne faisant des dépenses que celles qui me faisoient honneur, on me jugeoit beaucoup plus riche que je n'étois. On disoit qu'il falloit que j'eusse amassé de grandes richesses en Pologne, & l'on comptoit si bien là-dessus, que j'étois regardé comme un fort bon parti.

J'avois, comme je l'ai dit, été marié deux

deux fois, & je n'avois nulle envie de m'engager à un troisiéme mariage. C'est ce qui me fit rejetter toutes les propositions qu'on me fit.

Ma Terre étoit dans le voisinage d'une Dame de qualité, qui étoit veuve depuis quelques années, & que son mari avoit laissée avec une fille unique qu'elle faisoit élever auprès d'elle. Ils avoient fort peu de bien, & leur Terre étoit à leur égard, ce que la mienne étoit pour moi, c'est-à-dire, que c'étoit en cette Terre que consistoient toutes leurs richesses.

Cette Dame, que j'appellerai la Comtesse de Spinchal, ne me vit pas plutôt dans son voisinage, qu'elle chercha à me plaire, & peu de temps après elle me fit faire la proposition de l'épouser.

Quand je n'aurois pas été résolu de ne me plus marier, j'aurois rejetté cette proposition par un autre motif. C'est que je n'avois aucune inclination pour cette Dame. Ce n'est pas qu'elle ne fût encore assez jeune & assez belle; mais j'avois vu sa fill
& je croyois n'avoir jamais ri
beau.

C'étoit une fille de dix-hu
taille avantageuse, & du m
monde. Elle avoit une bea
des yeux & des cheveux noi
d'une blancheur éblouïssante.

qui me firent la propoſition d'épouſer ſa mere, que je les aurois peut-être écoutés, s'ils m'avoient parlé de la fille. Ils me dirent que je me gardaſſe bien d'apporter cette raiſon pour ſujet de mon refus; que ce ſeroit me rendre cette mere pour jamais ennemie; que ſa fille n'avoit aucun bien, parce que la Terre de Spinchal appartenoit à la mere; que cette Dame vouloit ſe remarier; qu'elle haïſſoit ſa fille, & étoit ſur le point de la faire Religieuſe.

Ces nouvelles me firent changer de ton, & j'aimois déja aſſez cette charmante perſonne pour ne vouloir pas, en ôtant à ſa mere l'eſpérance de m'épouſer, la rendre mon ennemie, & me priver de l'occaſion de voir ſa fille. Je leur dis donc que puiſqu'ils parloient ſérieuſement, je les priois de faire entendre à Madame de Spinchal, que j'avois reçu ſa propoſition avec beaucoup de reconnoiſſance; que je n'avois pas encore pris de réſolution pour déterminer ſi promptement ce mariage; mais qu'enfin je n'y avois point de répugnance, & que j'eſpérois que la choſe ſe ménageroit avec le temps. Ils rendirent cette réponſe, & la Comteſſe de Spinchal redoubla ſes ſoins & ſes empreſſemens pour abréger le temps que j'avois fait demander.

Nous nous voyions preſque tous les jours; mais il étoit rare que je viſſe ſa fille,

tant la mere avoit ſoin de me la faire cacher. J'avois beau la demander, on me répondoit toujours qu'elle étoit indiſpoſée. Je n'oſois témoigner toute l'envie que j'avois de la voir, de peur de me rendre ſuſpect à ſa mere; & je m'en retournois tous les jours avec un chagrin extrême, cherchant tous les moyens dont je pouvois m'aviſer, pour obliger la mere de ne la plus cacher; mais je n'en trouvois aucun, & tous mes ſoins étoient inutiles.

Un jour la mere me dit que comme ſa fille n'avoit aucun bien, elle avoit prévu qu'elle pourroit lui ſervir d'obſtacle, dans le deſſein qu'elle avoit de ſe remarier, que cela l'avoit déterminée à la vouloir faire Religieuſe; que ſa fille n'y avoit aucune répugnance; qu'elle étoit même ſur le point d'aller dans le Couvent qui lui étoit deſtiné, & qu'elle devoit partir le lendemain. Je fus accablé de cette nouvelle, & diſſimulai pourtant le chagrin qu'elle me donnoit. Je dis à la mere que je lui ſavois bon gré de cette précaution; mais qu'au moins je la priois de me faire voir ſa fille, & de me permettre de lui dire adieu.

Je dis ces paroles avec un viſage ſi gai & ſi aſſuré, que ſa mere ne ſe défia point du motif qui me faiſoit faire cette demande. Elle fit venir ſa fille, & elle me la préſenta. Cette fille vint avec des habits ſimples, &

tels qu'elle devoit les porter dans le Couvent où elle alloit être enfermée, avant que de prendre celui de Religieuſe. Mais combien dans cette ſimplicité ſa beauté me parut-elle touchante ! Elle avoit une profonde triſteſſe répandue dans tout ſon viſage, & je vis bien qu'elle concevoit toute la rigueur du ſacrifice qu'elle alloit faire. Je connus auſſi à cette vue que je l'aimois éperdûment, & jamais ſa mere ne m'avoit paru ſi digne de ma haine.

Quoi ! dis-je, Mademoiſelle, vous voulez donc nous quitter ? Je la regardai en prononçant ces paroles, d'une maniére à lui expliquer tout mon amour, ſi elle y eût fait réflexion. Elle ne me répondit rien ; mais elle me regarda avec des yeux ſi pénétrés de douleur, que j'en fus pénétré moi-même, & je réſolus dans ce moment de tout entreprendre pour empêcher qu'elle n'obéit à ſa mere.

Cette mere voyant que ſa fille ne parloit point, & qu'elle paroiſſoit fort triſte, la fit retirer, diſant qu'il ne falloit point la contraindre. Je me ſervis de ces paroles pour repréſenter à Madame de Spinchal, que ſi elle ne vouloit point contraindre ſa fille, il falloit l'empêcher de ſe faire Religieuſe, & que j'étois perſuadé par la maniére dont elle s'étoit préſentée, qu'elle ne prenoit le parti du Couvent, que parce qu'elle y

& encore moins d'envie de me remarier; mais l'amour que j'avois pour sa fille, m'obligea de dissimuler. Je lui apportai de mauvaises raisons, pour m'excuser de ce que je n'avois pas répondu aux propositions qu'elle m'avoit fait faire, & enfin croyant ne pouvoir autrement détourner le coup qui menaçoit sa fille, je lui fis espérer que je l'épouserois.

Je ne lui eus pas plutôt donné cette espérance, qu'elle me parla de sa fille, pour me représenter que je ne devois point m'opposer au dessein qu'elle avoit de se faire Religieuse. Elle me dit que nous n'étions point assez riches pour devoir de gaité de cœur nous charger de l'embarras de l'établir, & ôter la moitié de son bien aux enfans que nous pourrions avoir. Je lui répondis que je ne m'opposois à ce dessein, que parce que j'étois persuadé qu'elle l'avoit pris malgré elle, qu'il falloit pour m'y faire consentir que j'entretinsse sa fille, & que si après que j'aurois examiné sa vocation, elle me paroissoit bien appellée, je donnerois les mains à l'exécution de son dessein. Madame de Spinchal me dit encore qu'il y avoit de l'imprudence à examiner sa fille; parce qu'elle étoit persuadée que de cent personnes qui se font Religieuses, il n'y en avoit pas une qui fût assez bien appellée pour essuyer un pareil examen, &

paroitre avoir une bonne vocation aux yeux d'un homme éclairé ; qu'en ces sortes d'affaires il falloit un peu aider à la lettre ; que les filles les moins appellées à la Religion prenoient leur parti quand une fois elles étoient dans le Couvent, & que c'étoit ainsi que se faisoient les Religieuses. Je combattis ces maximes, non-seulement parce que je ne pouvois les approuver ; mais aussi parce que je voulois avoir une conversation avec Mademoiselle de Spinchal. La mere dit qu'elle le vouloit bien, à condition qu'elle seroit présente à cet entretien. Je lui représentai que sa fille ne seroit pas libre en sa présence, & qu'il falloit pour me contenter que je lui parlasse sans temoins, & que je la misse par-là en liberté de m'ouvrir son cœur. J'eus beaucoup de peine à résoudre Madame de Spinchal à m'accorder ce tête-à-tete, non qu'elle eût aucun soupçon de l'amour que j'avois pour sa fille, mais par l'envie qu'elle avoit qu'elle se fit Religieuse, & par la crainte que je ne l'en détournasse. Enfin elle y consentit, & elle me promit qu'elle differeroit le départ de sa fille jusqu'à ce que je l'eusse entretenue.

J'avois une si grande impatience de m'expliquer avec cette aimable personne, & je craignois si fort que sa mere, malgré ses promesses, ne la fit partir dès le lende-

chal la fit appeller. Je descendis d
jardin, je me trouvai seul avec elle
heureusement la mere se trouva oblig
rester dans le Château, pour donn
dre à quelques affaires qui lui surv
dans ce moment.

Dès que je me vis seul avec Mademo
de Spinchal, je la regardai d'un air pa
né, & lui serrant la main, je lui di
falloit qu'elle eût un cœur bien insen
pour prendre la résolution de ren
pour jamais au monde, où elle
s'attendre de trouver tant de gens qu
meroient. Hélas! reprit-elle en soup
qui voudroit de moi? Et vous-m
Monsieur, n'êtes-vous pas cause
qu'on me fait Religieuse? Car ce n'e
depuis que ma mere pense à vous ép
qu'elle veut absolument que je la sois

ne vienne nous interrompre ; car ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'elle m'a permis de vous entretenir. Ecoutez-moi donc avec toute l'attention dont vous êtes capable ; & faites-moi la grace de croire que je ſoutiendrai juſqu'à la mort la vérité de ce que je vais vous dire. Je vous adore, & tout mon bonheur dépend d'être aimé de vous, & de vous poſſéder. Ce n'eſt que parce que je vous ai aimée dès le moment que je vous ai vue, que j'ai cherché à faire connoiſſance avec Madame votre mere. Elle m'a fait propoſer de l'épouſer, & je l'ai refuſée, parce que je ne puis être qu'à vous : mais aujourd'hui je viens de lui promettre que je l'épouſerois, à cauſe que je n'ai pû autrement obtenir d'elle que vous ne partiriez pas demain, & la condition que j'ai demandée en lui promettant de l'épouſer, c'eſt qu'elle vous garderoit, & que vous ne ſeriez pas Religieuſe. Quand j'eus parlé de la ſorte, Mademoiſelle de Spinchal me regarda avec plus d'attention qu'elle n'avoit encore fait ; & voyant dans mes yeux la ſincérité de tout ce que je venois de lui dire. Hélas ! reprit-elle, ſi ce que vous dites eſt véritable, c'eſt maintenant que je dois dire avec plus de raiſon que je n'ai fait, que c'eſt vous qui voulez me faire Religieuſe : car ſi ma mere s'apperçoit que vous m'aimez, elle voudra

absolument que je la sois; & quand elle ignoreroit votre amour, n'est-ce pas assez pour me faire Religieuse, que je sache que vous m'aimez, & que vous la devez épouser ?

Quelque idée que j'eusse de l'esprit & du mérite de Mademoiselle de Spinchal, je ne m'attendois pas à trouver en elle tout ce qu'elle me fit connoître par cette réponse. J'en fus enchanté; & bien loin d'être étonné qu'une jeune personne en sût déja tant, je n'attribuai qu'à la bonté de son cœur, & qu'à l'inclination que je crûs qu'elle avoit pour moi, tout ce qui me parut de délicat dans cette réponse. Est-il possible, lui répondis-je, que je trouve dans votre esprit & dans les sentimens de votre cœur, quelque chose de plus engageant encore que votre beauté ? Pensez-vous à ce que vous venez de me dire ? En dois-je croire que si je pensois à Madame votre mere, vous en auriez du chagrin ? Si cela étoit, que je m'estimerois heureux ! Je suis encore maître de ma promesse, & je n'épouserai jamais que vous.

Comme j'achevois ces paroles je vis Madame de Spinchal qui venoit à nous. Elle étoit si proche, que je ne pus continuer; je dis seulement à sa fille, que je la priois de faire réflexion à ce qu'elle m'avoit dit, & que je lui jurois de ne jamais épouser qu'elle; & changeant de discours, je dis tout

haut à Madame de Spinchal qu'elle venoit trop-tôt; que cependant j'avois assez connu les sentimens de sa fille, pour être très-convaincu qu'elle n'avoit point envie d'être Religieuse. Madame de Spinchal entendant ces paroles, regarda sa fille avec un visage irrité; sa fille baissa les yeux, & faisant une profonde révérence, elle lui dit qu'elle étoit prête de partir quand elle voudroit, & aussi-tôt elle se retira.

La mere prenant alors un visage assuré: Hébien, Monsieur, me dit-elle, vous avez entendu ce qu'elle vient de me dire; & puisqu'elle est prête de partir, il faut bien qu'elle ait une bonne vocation? Non, Madame, lui répondis-je, elle n'a point envie d'être Religieuse; & tout ce qu'elle en fait, n'est que par complaisance pour vous. Quoi! reprit Madame de Spinchal, vous l'a-t-elle dit? Non, Madame, lui dis-je, mais j'en suis assuré.

Madame de Spinchal s'emporta pour lors contre sa fille, d'une maniére qui me donna une nouvelle indignation contre une si méchante femme. Je tâchai de l'adoucir, en la prenant par des raisons & des motifs de conscience; mais tout ce que je gagnai, fut qu'elle me dit qu'elle voyoit bien que les intérêts de sa fille m'étoient plus chers que les siens; & que puisque j'en usois de la sorte, elle connoissoit que je

n'avois guéres de complaiſance, & que ce n'étoit pas le moyen de la rendre heureuſe, ſi je l'épouſois. Je lui repartis que la choſe dont il s'agiſſoit, n'étoit pas de la nature de celles où il eſt permis d'avoir de la complaiſance; que ſa conſcience & ſon honneur l'obligeoient également de ne pas ſacrifier ſa fille, & que ce ſeroit moi qui auroit à me plaindre de ſon peu de complaiſance, ſi elle s'opiniâtroit à me refuſer la ſatisfaction que je demandois.

Quand elle vit que je perſiſtois toujours à lui demander qu'elle gardât ſa fille encore quelque temps, elle me le promit, & même de ne rien réſoudre à ſon égard que de concert avec moi. Je la quittai quand elle m'eut donné cette promeſſe, & je ne fis pas réflexion qu'elle pouvoit me tromper, tant j'avois d'impatience de me voir ſeul, pour rêver à mon aiſe ſur la converſation que j'avois eûe avec Mademoiſelle de Spinchal.

Plus j'y faiſois réflexion, plus je me perſuadois qu'il falloit que cette aimable perſonne eût du penchant pour moi; & je ne voyois rien dans les ſentimens qu'elle m'avoit marqués, qui ne dût m'en convaincre. Les termes où j'en étois avec ſa mere ne me donnoient point d'inquiétude, & je ne voyois pas qu'il y eût la moindre conſéquence à lui manquer de parole. Tout mon

s étoit de ſavoir comment je pour-
r la fille des mains de la mere, & la
e à m'épouſer ſans ſon conſente-
car je n'avois plus de répugnance
:marier, dès que je penſois qu'une
ie que j'aimois ſi éperdûment, avoit
uhaiter que je l'épouſaſſe.

aſſai toute la nuit à goûter le plaiſir
& d'être aimé. J'avois impatience
jour parût pour retourner chez Ma-
le Spinchal, eſpérant y avoir une
le occaſion d'entretenir ſa fille, pour
er encore mieux de la diſpoſition de
:ur, & prendre avec elle des meſu-
ır l'épouſer : Mais à peine étois-je
qu'on me rendit cette Lettre de la
Madame de Spinchal.

*lle a voulu partir, & je n'ai pas été
de l'en empêcher; jamais je n'ai vu
rande ferveur. Vous voyez par là,
elle vous a dit qu'elle ne vouloit
elle ne cherchoit qu'à
ligieuſe, & beau faire pour obtenir
. J'ai eu elle ne s'eſt rendue, ni à mes
i, car j'avoue que je
mes larmes; épandre, en voyant
écher d'en ré J'eſpére que vous
éſolution. conſoler.
venir m'en*

-je lire toute cette Lettre;

tant je fus saisi des premiéres lignes. Je montai à Cheval aussi-tôt, non pas pour aller chez Madame de Spinchal, mais pour courir après sa fille. On m'avoit nommé le Couvent où elle devoit être Religieuse, & j'espérois, ou la trouver en chemin, ou y arriver aussi-tôt qu'elle.

Je fis une extrême diligence, & ne l'ayant point rencontrée sur la route, j'allai jusqu'au Couvent, qui n'étoit éloigné que de neuf lieues de chez moi. On me dit qu'elle n'y étoit point arrivée. Je crus qu'elle auroit pris un autre chemin, & je résolus de l'y attendre. Je demandai la Supérieure; comme elle me parut une fille fort sage, je crus que je ne ferois point mal de la prévenir sur les motifs qui obligeoient Madame de Spinchal, de faire sa fille Religieuse. Je l'assurai que je savois de bonne part que cette fille n'avoit nulle vocation, & qu'elle n'obéissoit à sa mere qu'avec une extrême répugnance. Cette Supérieure me remercia de cet avis, me promettant qu'elle ne la recevroit point, si les choses étoient telles que je le disois.

Cependant Mademoiselle de Spinchal n'arrivoit point; je l'attendis tout le jour inutilement. Quand la nuit fut fort avancée, & que je vis qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle arrivât, j'allai m'imaginer que sa mere, pour m'éprouver, m'avoit

donné une fausse allarme ; que sa fille n'étoit point partie, & que tout ce qu'elle en avoit fait, n'avoit été que pour voir quel parti je prendrois en apprenant cette nouvelle. Je remontai à cheval, défendant à mes gens de dire que je fusse venu à ce Couvent, & faisant semblant d'avoir eu affaire ailleurs. Je revins chez moi, où je n'arrivai qu'au point du jour ; je m'y reposai une heure ou deux, & quand le jour fut assez grand pour croire que je trouverois Madame de Spinchal levée, je remontai à cheval, & je me rendis chez elle. Je lui dis que je n'avois pu venir plutôt, parce qu'une affaire pressée m'avoit occupé la veille chez un de mes voisins. Alors prenant un visage très-indifférent sur ce qui regardoit sa fille : Hé bien, lui dis-je, Madame, elle est donc partie ? J'étois très-persuadé en parlant ainsi, qu'elle ne l'étoit pas ; sans cela, je n'aurois pas été maître de moi.

Madame de Spinchal me répondit qu'elle étoit partie au moment qu'elle me l'avoit mandé. Je crus encore qu'elle vouloit m'éprouver, & je fis bonne mine ; mais la chose n'étoit que trop véritable, & sa fille n'étoit plus chez elle. Je demandai si elle l'avoit envoyée au Couvent auquel elle m'avoit toujours dit qu'elle la destinoit, elle me dit que non, que sa fille en avoit choisi un autre, & qu'elle l'avoit extréme-

ment priée en partant de ne m'apprendre jamais le lieu de sa retraite, parce qu'elle vouloit s'épargner l'ennui d'entendre tout ce que je ne manquerois pas de lui dire, pour la détourner de son dessein. Je jugeai que Madame de Spinchal faisoit parler sa fille de la sorte, & que c'étoit elle qui ne vouloit pas que je susse ce qu'elle étoit devenue. Je ne fis semblant de rien, & me rendant toujours assez maître de ma douleur & de ma surprise pour n'en rien témoigner, je dis à Madame de Spinchal, que puisque les choses étoient ainsi, il ne falloit pas s'en mettre davantage en peine. Cependant je n'épargnai rien pour tâcher de savoir adroitement où sa fille étoit allée; mais il me fut impossible de l'apprendre. Je fis questionner ses domestiques par les miens, & ils dirent tous qu'ils n'en savoient rien.

Je retournai chez moi fort chagrin, & j'envoyai dès le lendemain dans tous les Monastéres de la Province, pour tâcher de savoir des nouvelles de Mademoiselle de Spinchal; mais on n'en put rien découvrir. Je ne retournai plus chez sa mere; elle en fut surprise, & elle m'envoya souvent prier de la voir. Je m'en défendis d'abord sous divers prétextes; mais enfin, pour m'épargner ses visites & ses Lettres, je lui mandai que je ne pouvois

me résoudre, ni à la voir, ni à l'épouser, après la maniére dont elle en avoit usé à l'égard de sa fille; que j'étois toujours persuadé qu'elle l'avoit sacrifiée, & que le peu d'état qu'elle avoit fait de mes conseils en cette occasion, me faisoit apréhender qu'elle ne voulût me maitriser quand elle seroit ma femme; que d'ailleurs j'avois peu de goût pour un troisiéme mariage, & trop peu de bien pour elle. Madame de Spinchal me vint voir deux ou trois jours apres que je lui eus écrit cette Lettre; & m'abordant sérieusement, elle me dit qu'elle avoit voulu me rendre en main propre une Lettre que sa fille m'écrivoit, par où je pourrois me convaincre de l'injustice de mes reproches. Je pris cette Lettre avec précipitation, & j'y lus ces paroles.

Ne vous donnez point la peine, Monsieur, de vous informer où je suis. Vous ne le saurez que quand j'aurai fait profession. J'ai jugé par la conversation que j'ai eue avec vous, que vous étiez un obstacle à ce que Dieu demande de moi, & si je vous ai témoigné quelque répugnance pour la vie que je vais embrasser, je ne l'ai fait que pour me défaire plus aisément de vous. Ma Mere n'a aucune part au dessein que j'ai pris, & vous devez continuer à l'estimer. Je vous conjure même de tout mon cœur, de ne plus dif-

l'accompliſſement de vos deſſeins, & je prie Dieu tous les jours qu'il veuille y mettre ſa bénédiction.

Je n'avois jamais vu de l'écriture de Mademoiſelle de Spinchal, & je crus en liſant cette Lettre, qu'elle pouvoit être ſuppoſée, ou qu'en cas qu'elle fût de ſon écriture, on l'avoit forcée de me l'écrire. Je ne diſſimulai point ces ſoupçons à Madame de Spinchal; elle en fut en colére contre moi, & nous nous ſéparâmes aſſez mal. Trois ou quatre jours après, je lui fis dire que mes affaires ne me permettoient pas de me remarier. Cette femme qui avoit de la paſſion pour moi, me menaça de me faire repentir de ce que je voulois rompre la promeſſe que je lui avois donnée, & j'appris qu'elle avoit déterré des papiers, dont elle vouloit ſe ſervir pour me dépouiller de ma Terre, en ſuſcitant contre moi des chicaneurs qui prétendoient qu'une partie de cette Terre leur appartenoit pour d'anciennes créances, dont j'avois négligé de faire purger les hypotéques.

C'étoit me ruiner que de me dépouiller de cette Terre. Comme j'étois peu inſtruit dans les affaires, je craignis que ces chicaneurs ne me fiſſent de la peine; je ne perdis point de temps pour m'informer ſi leurs prétentions étoient bien fondées, & j'allai à Paris pour conſulter ce Procès.

Il ne me manquoit, pour me dégoûter du monde, que d'avoir un Procès. Je consultai mon affaire, & quoiqu'on m'assurât que les prétentions de mes parties étoient injustes, on ne laissa pas de m'en faire appréhender la chicane. Je fus allarmé de ce nombre infini de procédures qu'on me fit absolument nécessaire pour gagner ma cause, aussi-bien que de l'argent qu'il falloit débourser; & comme Madame de Spinchal me faisoit dire sous main, que si je la voulois épouser, elle me fourniroit les moyens d'accommoder toutes choses, je crus que je pouvois écouter ses propositions; & un mariage, quelque fâcheux qu'il pût être, me paroissoit encore plus supportable qu'un procès.

Pendant tout ce temps-là, je n'avois pas oublié Mademoiselle de Spinchal, je l'aimois toujours. J'avois relu cent fois la lettre que sa mere m'avoit rendu de sa part, & j'étois toujours demeuré persuadé que cette Lettre n'étoit pas d'elle, ou qu'elle ne l'avoit écrite par force.

Quelque envie que j'eusse de posséder cette aimable personne, je ne laissois pas d'avoir dans ma passion des sentimens assez délicats, pour me résoudre à épouser sa mere, pourvu que ce mariage lui servît à sortir d'un état pour lequel je croyois qu'elle avoit une aversion infinie. C'est ce qui

m'obligea, en renouant l'affaire de ce mariage, de demander à Madame de Spinchal qu'elle reprît sa fille. On me promit de sa part que je serois content là-dessus, & que dès que notre mariage seroit fait, je verrois sa fille, & qu'elle ne la feroit pas Religieuse. J'insistai à dire qu'il falloit commencer par me la faire voir, & je m'engageai en honneur d'épouser la mere, dès que je verrois la fille revenue auprès d'elle.

C'étoit, je l'avoue, un effort héroïque, que de donner cette promesse pour avoir la seule satisfaction de retirer cette fille d'un état malheureux; mais je l'aimois assez pour préférer ses intérêts aux miens; & d'ailleurs, comme je croyois que ce mariage me délivreroit de mon Procès, je trouvois qu'en donnant à ma Maîtresse une preuve si délicate de mon amour, j'avois encore l'espérance de mettre ordre à mes affaires. Mais ce qui arriva, va faire voir que ce dernier motif avoit bien moins de force que l'autre.

Pendant que j'étois encore à Paris, & que je disputois avec les Agens de Madame de Spinchal, sur la condition sans laquelle je ne voulois point l'épouser, je reçus une Lettre de cette Dame, qui me mandoit qu'elle étoit au désespoir, de ce que la mort de sa fille la mettoit hors d'état de me donner la satisfaction que je demandois;

e pauvre fille étoit morte en quatre
& qu'on attribuoit sa mort à son
ferveur pour les austérités de la
1.
si elle est morte, m'écriai-je, en
tte Lettre, ce n'est point l'austéri-
. Religion, c'est la cruauté de sa
i l'a tuée. Et je pourrois épouser
nme? Non, quand je devrois être
e ne l'épouserai pas.
fis point de réponse à Madame de
1; j'étois trop occupé de la douleur
que me donnoit la nouvelle qu'el-
oit mandée. J'en fus affligé à la
& je ne pouvois m'ôter de l'esprit
oureuse idée d'une si aimable per-
mourant de désespoir & de cha-
lans un état si contraire à ses incli-
.
dire aux amis de Madame de Spin-
u'il ne falloit plus penser à notre
e; que mon Procès étoit bon, & que
gerois jusqu'à ma dernière pistole
n venir à bout. Madame de Spin-
gnora plus alors qu'il falloit que j'ai-
a fille; elle avoit su que j'avois été
:her dans le Couvent où je croyois
l'avoit envoyée, & la Supérieure à
1'étois confié, lui avoit rendu comp-
a visite & de mes discours.
'entendis plus parler d'elle. Le mois

pourriez l'aimer elle-même...
sortit, me priant de l'attendre un moment.
Ses derniéres paroles me firent naitre des pensées qui m'occupérent agréablement. Quel est donc ce présent, me disois-je, que j'aimerai autant qu'elle-méme ? N'est-ce point que Mademoiselle de Spinchal n'est pas morte, & que c'est elle qu'elle est allée chercher ? Jamais je n'ai été si agité que je le fus alors, & plus cette espérance me flattoit, plus je craignois de me tromper.

La Religieuse revint, & m'ayant demandé en riant, ce que je lui donnerois pour le présent qu'elle alloit me faire, elle se détourna du côté de la porte du Parloir, en disant : Entrez Mademoiselle la ressuscitée.

Il est impossible d'exprimer ce que je sentis dans ce moment. Je vis entrer Ma-
...elle de Spinchal ; mes larmes, mes
...transports m'ôté...

[...]e me vit la rassura bientôt; & ayant eu [...]lutôt que moi la force de parler, elle me [...]it qu'elle étoit ravie de me voir sensible à [...]e qui la regardoit, & que la nouvelle de sa mort m'eût assez affligé, pour me réjouir de la retrouver en vie.

Je ne ferai point le détail de cette conversation. Elle me dit qu'elle avoit appris la fausse nouvelle que sa mere m'avoit mandée, qu'elle étoit sur le point de m'écrire à Paris pour me désabuser, mais qu'elle étoit ravie que le hasard m'en eût fourni un moyen plus agréable. Elle fut toute étonnée de la Lettre que j'avois reçue de sa part, & nous vîmes bien que c'étoit un artifice dont sa mere avoit crû devoir se servir pour me la faire oublier. Elle me raconta ensuite comment elle l'avoit fait partir, & qu'elle ne savoit pas elle-même où elle alloit, quand on l'avoit amenée dans ce Couvent; qu'elle n'avoit jamais pu se résoudre d'y prendre l'habit; que sa mere en étoit au désespoir, & ne lui donnoit plus de ses nouvelles; qu'on lui avoit dit qu'elle m'épouseroit bientôt, & qu'on lui faisoit espérer qu'on la viendroit reprendre dès que ce mariage seroit fait. Je lui expliquai les raisons que j'avois eûes de donner cette espérance à sa mere. Elle me répondit qu'elle s'étonnoit que j'eusse pu me résou[...] [...] extrémité, & me demanda si je

n'étois pas maître d'épouser qui je voudrois. Je lui parlai du Procès que l'on m'avoit suscité, & je connus, par le peu de compte qu'elle en fit, que cette fille avoit plus de fermeté que moi; car elle ne me dissimula point que si je l'aimois, je ne devois avoir qu'une seule affaire à cœur, qui étoit de l'épouser elle-même, & de me metre au-dessus de tout ce qui en pourroit arriver.

Ce fut alors que je connus que je n'étois plus jeune; car quoique j'aimasse passionnément Mademoiselle de Spinchal, cependant j'aurois voulu l'épouser sans me faire d'affaires: & l'expérience que j'avois eue tant de fois sur les engagemens où l'on ne consulte que sa passion, balançoit un peu la précipitation de mes désirs.

J'assurai Mademoiselle de Spinchal que je n'épouserois jamais qu'elle; que j'allois travailler à y réussir d'une maniére qui ne commît, ni sa réputation, ni la mienne; mais qu'en cas que je ne pusse y parvenir, je lui promettois de l'épouser à quelque prix que ce fût. Nous primes ensuite des mesures pour nous écrire, & nous convinmes que personne ne sauroit que je l'avois vue.

Je ne pus pourtant m'empêcher d'en parler à mon vieux parent. Je crus que Mademoiselle de Spinchal étant dans une Ville dont il étoit Gouverneur, il pour-

t lui rendre de bons offices. Je lui re-
mmandai d'en avoir soin pendant mon
sence, & je lui expliquai les termes où
n'étois avec elle, lui disant que je la re-
rdois comme une personne que je de-
is épouser. Il me promit qu'il la verroit,
qu'elle seroit maîtresse de tout ce qui dé-
idroit de lui. Je revis encore Mademoi-
le de Spinchal, & je m'en allai chez moi
rès avoir pris congé d'elle.

Cependant Madame de Spinchal fut aver-
que j'avois vu sa fille; & craignant que
ne la fisse enlever, elle envoya des gens
ur la reprendre, & la ramener chez elle;
is dans le fonds l'ordre étoit qu'on la me-
t dans un autre Couvent. Mademoiselle
Spinchal ayant reçu cet ordre de sa mere,
usa d'obéir, & elle se servit de l'autori-
du Gouverneur de la Ville où elle étoit,
ur empêcher qu'il ne fût exécuté. Il l'a-
it vue plusieurs fois depuis mon départ,
is aulieu de parler pour moi, il n'avoit
rlé que pour lui-même. Il en étoit de-
nu amoureux, & il lui avoit proposé de
pouser. Il étoit si vieux que je ne me
ois jamais défié qu'il m'eût joué ce tour-

Il dit aux gens que Madame de Spinchal
oit envoyés, qu'il ne pouvoit permettre
'on lui rendît sa fille, parce qu'il all
pouser; & il écrivit en même tem

point aussi, & ne croyant pas je
fusse appris, il me reçut agréablement.
lui demandai des nouvelles de Made-
moiselle de Spinchal, il me dit qu'il ne
pouvoit m'en apprendre, parce qu'il ne la
voit point, & que depuis quelque temps
Religieuses avoient ordre de sa mere de
la laisser voir à personne. Je me doutai
raisons qui le faisoient parler de la sor-
& je voulus m'en éclaircir entiérement.
ai au Couvent où étoit Mademoiselle
Spinchal; je la demandai, & l'on me
que je ne pouvois la voir. Je priai qu'on
fit parler à la Religieuse avec laquelle
vois vu. Elle vint, & cette fille m'ap-
que Mademoiselle de Spinchal devoit
er dans deux jours le Gouverneur;
s Articles étoient signés, & que jus-
à elle ne vouloit voir personne. Je
dai si Mademoiselle de Spinchal n'a-
int de répugnance à ce mariage, &
m'avoit oublié. Elle me répondit
devois connoître l'inconstance des
s; qu'elle croyoit que Mademoiselle
ichal avoit toujours de l'amitié & de
sidération pour moi: mais que lui
dit moi-même que je trouvois de
s difficultés à l'épouser, elle n'avoit
devoir préférer un établissement in-
à celui qui se présentoit, qui d'ail-
oit plus avantageux que celui qu'elle
en m'épousant.

ge. La Religieuse alla, ou fit sembl
ler lui demander si elle vouloit me v
moment après elle revint me dire
n'avoit pu l'amener, mais qu'elle
priée de m'engager, si j'avois enco
que considération pour elle, à n
troubler un mariage, qui dans les
tances où elle se trouvoit, lui éto
cessaire pour se mettre à couvert d
cutions de sa mere.

Je crus que la Religieuse étoit
& je ne pouvois me persuader que
moiselle de Spinchal fût changée à
là. Je résolus de mettre tout en usa
lui parler. Je commençai par m'i
à la Touriere de quel côté étoit so
tement; & quand j'eus là-dessus to
lumiéres dont je crûs avoir besoin

[...]mai avec lui sans qu'on me reconnût. Je n'étois point assez aveugle pour ne voir la folie qu'il y avoit à un homme [de] mon âge de m'engager à une action qui [aur]oit à peine été pardonnable à un jeune [ho]mme. Je comprenois bien aussi à quel [pér]il je m'exposois, si je venois à être dé[cou]vert, & combien ce déguisement feroit [de] tort à la réputation de Mademoiselle de [Spi]nchal: mais comme j'avois résolu de [l'é]pouser, bien loin de craindre les consé[qu]ences de mon dessein, je n'aurois pas [été] fâché, au pis aller, que l'on m'eût [tro]uvé là; parce que je croyois que Made[mo]iselle de Spinchal seroit après cet éclat [obl]igée, par plus d'une raison, à ne plus [pen]ser à un autre mariage. A peine étois-[je d]ans le jardin, que je la vis qui se pro[me]noit dans une allée couverte, avec la [Re]ligieuse qui étoit sa confidente. Je fis [sem]blant d'avoir à tailler des arbres dans [un] endroit de cette allée. Je me mis der[riè]re la palissade, & je m'y amusai, tantôt à [cou]per des branches, tantôt à fouir la terre, [esp]érant de l'endroit où j'étois pouvoir [ent]endre une partie de leur conversation. [Ell]es me virent; mais me prenant pour un [gar]çon Jardinier, elles continuérent leur [pro]menade & leur discours. J'en entendis [asse]z pour comprendre que Mademoiselle [de] Spinchal n'étoit pas aussi changée qu'on

avoit voulu me le persuader ; car il me sembla qu'elle faisoit des reproches à la Religieuse qui étoit avec elle, de ce qu'elle n'avoit pas voulu qu'elle me vît. Elle lui disoit qu'elle avoit beau lui représenter que le mariage du Gouverneur lui étoit très-avantageux, qu'elle ne l'épousoit qu'avec une extrême répugnance, & qu'elle auroit cru être bien plus heureuse avec moi.

Je fus ravi de connoître ses sentimens ; mon amour en devint plus violent, & je crûs qu'il ne m'étoit pas impossible de trouver l'occasion de me cacher dans sa chambre ; parce que c'étoit le seul endroit où je croyois que je pourrois l'entretenir sans témoins. Je me retirai du lieu d'où je les avois entendues, & ayant encore été quelque temps dans le jardin, j'examinai l'endroit où l'on m'avoit dit qu'étoit son appartement. Je vis que la porte d'un dégré qui y conduisoit étoit ouverte ; j'entrai dans cette porte ; je montai l'escalier sans trouver personne, & mon bonheur voulut que la premiére chambre où ce dégré me conduisit, se trouva être la chambre de Mademoiselle de Spinchal.

Cette chambre n'étoit fermée qu'à un simple loquet ; je l'ouvris, & je reconnus que c'étoit sa chambre par quelques hardes que je lui avois vues : mais j'en fus bien plus persuadé quand m'étant approché de

, je trouvai une écritoire ouverte, voit le commencement d'une Let- e je vis bien ne pouvoir être écrite autre que pour moi. En voici les

qu'on veuille que je vous oublie, je n'y résoudre; & il faut au moins que lise, que si je me suis rendue aux rai- lesquelles on a voulu que j'épousasse r de...... ce n'a été qu'après de combats; que je ne fais ce mariage, ce que vous ne m'avez pas fait assez le vôtre, & qu'enfin mon cœur sera le même.

avoit ensuite plusieurs lignes effa- ue je ne m'amusai point à déchif- rce que j'en avois lu assez pour fai- ui me vint dans l'esprit. Je pris une & voici ce que j'écrivis au bas du où elle avoit commencé à écrire,

us ne consentez au mariage dont vous ez, que parce que je ne vous ai pas it espérer que je vous épouserois, je uré que vous n'épouserez jamais que ar je vous jure par tout ce qu'il y us saint, que je suis prêt de vous

avoit voulu me le persuader ; car il me sembla qu'elle faisoit des reproches à la Religieuse qui étoit avec elle, de ce qu'elle n'avoit pas voulu qu'elle me vît. Elle lui disoit qu'elle avoit beau lui représenter que le mariage du Gouverneur lui étoit très-avantageux, qu'elle ne l'épousoit qu'avec une extrême répugnance, & qu'elle auroit cru être bien plus heureuse avec moi.

Je fus ravi de connoître ses sentimens ; mon amour en devint plus violent, & je crûs qu'il ne m'étoit pas impossible de trouver l'occasion de me cacher dans sa chambre ; parce que c'étoit le seul endroit où je croyois que je pourrois l'entretenir sans témoins. Je me retirai du lieu d'où je les avois entendues, & ayant encore été quelque temps dans le jardin, j'examinai l'endroit où l'on m'avoit dit qu'étoit son appartement. Je vis que la porte d'un dégré qui y conduisoit étoit ouverte ; j'entrai dans cette porte ; je montai l'escalier sans trouver personne, & mon bonheur voulut que la première chambre où ce dégré me conduisit, se trouva être la chambre de Mademoiselle de Spinchal.

Cette chambre n'étoit fermée qu'à un simple loquet ; je l'ouvris, & je reconnus que c'étoit sa chambre par quelques hardes que je lui avois vues : mais j'en fus bien plus persuadé quand m'étant approché de

la

...semble, je trouvai une écritoire ouverte, où il y avoit le commencement d'une Lettre, que je vis bien ne pouvoir être écrite pour un autre que pour moi. En voici les termes.

Quoiqu'on veuille que je vous oublie, je ne puis m'y résoudre; & il faut au moins que je vous dise, que si je me suis rendue aux raisons par lesquelles on a voulu que j'épousasse Monsieur de...... ce n'a été qu'après de grands combats; que je ne fais ce mariage, que parce que vous ne m'avez pas fait assez espérer le vôtre, & qu'enfin mon cœur sera toujours le même.

Il y avoit ensuite plusieurs lignes effacées, que je ne m'amusai point à déchiffer, parce que j'en avois lu assez pour faire ce qui me vint dans l'esprit. Je pris une plume, & voici ce que j'écrivis au bas du papier où elle avoit commencé à écrire,

Si vous ne consentez au mariage dont vous parlez, que parce que je ne vous ai pas fait espérer que je vous épouserois, je ... assuré que vous n'épouserez jamais que ... : car je vous jure par tout ce qu'il y a de plus saint, que je suis prêt de vous ...er.

Ayant écrit ces paroles, je remis le papier où je l'avois trouvé, & je revins dans le jardin où elle se promenoit encore. Je ne voulus pas demeurer plus long-temps dans cette chambre, & ce fut moins par la crainte d'être découvert, que parce que j'eus envie de voir quel effet produiroit ce que j'avois écrit. Je jugeois bien que si elle m'aimoit, elle feroit ravie d'apprendre d'une maniére qui devoit lui paroître si surprenante, qu'il ne tenoit qu'à elle de m'épouser; & qu'après l'assurance que je lui donnois, elle auroit assez de courage & de fermeté pour différer au moins d'épouser le Gouverneur, jusqu'à ce qu'elle eût pu se convaincre si ce que je lui mandois étoit sincére.

Je sortis du Couvent avec le Jardinier, qui fut si content de voir que ce qu'il avoit fait pour moi, n'avoit point eu de suites fâcheuses, qu'il me promit de faire la même chose toutes les fois que je voudrois. Je retournai chez mon vieux rival, qui me demanda d'où je venois. Je lui dis que j'avois été rendre visite à un de ses voisins, qui m'avoit appris des nouvelles que j'aurois voulu n'apprendre que de lui; que j'étois ravi qu'il épousât Mademoiselle de Spinchal; qu'il avoit eu tort de m'en faire finesse, puisqu'il devoit être persuadé que mes affaires ne me permettant pas d'épou-

cette aimable personne, je ne pouvois p me réjouir qu'il fit pour elle ce que rois voulu faire moi-même.

Ce bon homme crut que je parlois fin-ement, & pour payer mon honnêteté r une autre, il me dit qu'il n'avoit pen-à épouser Mademoiselle de Spinchal, en cas que je le trouvasse bon, & que isque j'approuvois ce mariage, il vou-t que je fusse de la Nôce, & que même ne méneroit la voir dès le lendemain. Il ce qu'il m'avoit promis, & le lendemain us allâmes ensemble demander Made-iselle de Spinchal. Jamais rien ne pou-it arriver de plus conforme à ce que je haitois; car je mourois d'envie de voir mment elle me recevroit, & quel effet roit produit en elle, ce que j'avois écrit bas de sa Lettre.

Elle vint, & elle me parut avoir un air t content. Le vieux Gouverneur lui dit 'il m'avoit appris leur mariage, que j'en ois témoigné une grande joye, & qu'il avoit retenu pour être de la Nôce. Elle donta bien que je le trompois, & elle ondit qu'elle comptoit bien que quand e se marieroit, je serois effectivement la Nôce. Elle me regarda en pronon-nt ces paroles, & je compris qu'elle avoit ma Lettre, & qu'en disant que quand e se marieroit je serois de la Nôce, elle

avoit voulu me faire entendre qu'el
comptoit que je l'épouserois. Nous eûm
sur le même ton une conversation, dont
n'y eût qu'elle & moi qui comprissions
véritable sens : car en semblant parler
mariage du Gouverneur, nous ne parlâm
que du nôtre. Cela ne suffisoit pas po
contenter sa curiosité; elle mouroit d'e
vie de savoir comment j'avois écrit
qu'elle avoit trouvé au bas de sa Lettre
mais le Gouverneur ne nous donna pas
liberté de nous expliquer. Tout ce qu'el
put faire dans le moment qu'il sortoit,
de me demander depuis quand j'étois so
cier. Je lui dis que si elle vouloit se ten
dans sa chambre le lendemain pendant q
les Religieuses seroient au Chœur, je l
apprendrois mes sortiléges.

Le lendemain j'allai retrouver mon Ja
dinier. M'étant déguisé comme la premi
re fois, j'entrai avec lui dans le Couven
& à l'heure à peu près que j'avois marqu
à Mademoiselle de Spinchal, je mon
dans sa chambre; je la trouvai seule; e
me vit paroître avec autant d'étonneme
que si j'avois été un esprit. Je lui racon
comment j'étois déja venu dans sa cha
bre, après l'avoir écoutée pendant qu'e
se promenoit avec son amie. Elle me
de son côté la surprise que lui avoit donn
ma Lettre; qu'elle s'étoit bien doutée qu

falloit que j'eusse entré dans sa chambre ; qu'elle n'en avoit voulu faire confidence à personne, parce que les Religieuses souhaitoient passionnément qu'elle épousât le vieux Gouverneur, espérant que quand elle seroit sa femme elle leur attireroit de la considération ; que c'étoit la seule raison pour laquelle elles m'étoient contraires. Elle m'assura qu'elle m'aimoit toujours, & que quand elle auroit épousé le Gouverneur, elle n'auroit point cessé de m'aimer. Elle me demanda ensuite quelles mesures je prenois pour l'épouser. Je lui dis que je n'en savois point d'autres que de l'enlever. Cette proposition lui fit de la peine, & elle balançoit à s'y résoudre, quand nous fûmes interrompus.

C'étoit une vieille Religieuse qui faisoit la visite. Il n'y eut pas moyen de me cacher, & la bonne Mere fut tres-scandalisée de trouver un garçon Jardinier dans la chambre de Mademoiselle de Spinchal. Elle lui dit que j'étois venu lui apporter des fleurs. La vieille Religieuse la gronda fort, & me fit sortir, me menaçant qu'elle s'en plaindroit, & qu'elle feroit défendre que je n'entrasse jamais dans la Maison. Ainsi je fûs obligé de me retirer, sans avoir pû rien conclure avec Mademoiselle de Spinchal ; mais je ne doutai pas qu'elle ne dût trouver des prétextes pour reculer son mariage.

avoit voulu me faire entendre qu'elle comptoit que je l'épouserois. Nous eûmes sur le même ton une conversation, dont il n'y eût qu'elle & moi qui comprissions le véritable sens : car en semblant parler du mariage du Gouverneur, nous ne parlâmes que du nôtre. Cela ne suffisoit pas pour contenter sa curiosité; elle mouroit d'envie de savoir comment j'avois écrit ce qu'elle avoit trouvé au bas de sa Lettre : mais le Gouverneur ne nous donna pas la liberté de nous expliquer. Tout ce qu'elle put faire dans le moment qu'il sortoit, fut de me demander depuis quand j'étois sorcier. Je lui dis que si elle vouloit se tenir dans sa chambre le lendemain pendant que les Religieuses seroient au Chœur, je lui apprendrois mes sortiléges.

Le lendemain j'allai retrouver mon Jardinier. M'étant déguisé comme la premiére fois, j'entrai avec lui dans le Couvent, & à l'heure à peu près que j'avois marquée à Mademoiselle de Spinchal, je montai dans sa chambre; je la trouvai seule; elle me vit paroître avec autant d'étonnement que si j'avois été un esprit. Je lui racontai comment j'étois déja venu dans sa chambre, après l'avoir écoutée pendant qu'elle se promenoit avec son amie. Elle me dit de son côté la surprise que lui avoit donnée ma Lettre; qu'elle s'étoit bien doutée qu'il

falloit que j'eusse entré dans sa chambre; qu'elle n'en avoit voulu faire confidence à personne, parce que les Religieuses souhaitoient passionnément qu'elle épousât le vieux Gouverneur, espérant que quand elle seroit sa femme elle leur attireroit de la considération; que c'étoit la seule raison pour laquelle elles m'étoient contraires. Elle m'assura qu'elle m'aimoit toujours, & que quand elle auroit épousé le Gouverneur, elle n'auroit point cessé de m'aimer. Elle me demanda ensuite quelles mesure je prenois pour l'épouser. Je lui dis que j n'en savois point d'autres que de l'enleve Cette proposition lui fit de la peine, & el balançoit à s'y résoudre, quand nous fûm interrompus.

C'étoit une vieille Religieuse qui fais la visite. Il n'y eut pas moyen de me cher, & la bonne Mere fut très-scand sée de trouver un garçon Jardinier d la chambre de Mademoiselle de Spinc Elle lui dit que j'étois venu lui apporte fleurs. La vieille Religieuse la gronda & me fit sortir, me menaçant qu'elle plaindroit, & qu'elle feroit défendre q n'entrasse jamais dans la Maison. Ai fus obligé de me retirer, sans avoir p conclure avec Mademoiselle de Spin mais je ne doutai pas qu'elle ne dût ver des prétextes pour reculer son ma

Un jour après, le même Jardin m'avoit introduit dans le Couven m'apporter une Lettre de Mademoi Spinchal. Il m'apprit en me la re que la bonne Mere qui m'avoit trou la chambre, faisoit grand bruit d aventure, & qu'on lui avoit défen mener le garçon qu'elle avoit trouv y avoit même des ordres pour ne laisser entrer. Voici ce que Maden de Spinchal me mandoit.

Vous avez voulu épouser ma me me témoigner votre amitié ; ne po point espérer de vous le même effort laisser épouser Monsieur de ..... réflexion. La voye que vous m'avez est très-périlleuse, & quand vous ré à m'enlever, nous n'en serions pas Ma mere n'épargnera rien pour fair un mariage fait contre toutes les régle continuera à vous faire poursuivre po faire de votre Terre. Enfin je ne m point que ce dessein puisse avoir un h succès, & je serois fâchée d'être cause d les extrêmités ausquelles il peut vou ser. Je vous jure qu'en épousant M de .... je ne cesserai point de v mer. Il est si vieux qu'il ne peut vivi temps ; & s'il meurt, je serai en vous épouser hautement après sa m

vous découvre sans déguisement tout ce q je pense, & je vous assure que ce n'est ſ sans beaucoup de peine que je me résous à mariage; mais c'est, ce me semble, ce q je puis faire de mieux pour vous & pour m Si je n'ai pas le plaisir d'être votre femm j'aurai le plaisir de vous voir tous les jour & pour peu que vous preniez soin de troi per le bon homme, vous serez autant de amis que de sa femme. Au nom de Dieu ne nous piquons point de tous hasarder po nous marier ensemble; on peut s'aimer sa cela. Songez combien cet établissement m' avantageux, & ayez pitié des malheu dont il me tirera si vous y consentez; car ne ferai à cet égard que ce que vous vo drez, puisque je veux que ma destinée dép de de vous.

Si j'avois été au temps de mes premié aventures, j'aurois crû que cette Lettre ét une marque du changement de ma M tresse, & j'aurois tout hasardé pour emp cher le dessein qu'elle me proposoit: m je n'étois plus jeune, & je ne pûs me guiser à moi-même, qu'il y avoit beaucc de raison à ce que Mademoiselle de Spinc vouloit faire. Je fûs même flatté par t ce qu'elle me disoit, & j'espérai que si vois la force de consentir qu'elle en ép sât un autre, elle sauroit bien m'en réco penser. Enfin, partie par délicatesse, ſ

tie par raison, & partie aussi par des motifs moins délicats, je me résolus à ce qu'elle me proposoit. C'étoit le parti le plus avantageux pour elle, & je crûs que ce ne seroit pas avoir un amour assez délicat, que de l'empêcher de profiter de sa bonne fortune. Ce fut la raison qui l'emporta, & toutes les autres eurent moins de force pour me déterminer, que ce qui regardoit ses intérêts.

Je lui mandai tout ce qu'il falloit pour la persuader à cet égard de la délicatesse, & du désintéressement de ma passion. Elle fut charmée de la maniére dont j'en usai, & elle redoubla pour moi ses empressemens & ses caresses.

Son mariage ne tarda pas à se faire quand je cessai de le traverser. Elle eut même la consolation de se marier avec le consentement de sa mere : car Madame de Spinchal qui sut que j'étois venu chez mon parent, se crut si assurée que j'empêcherois ce mariage, qu'elle manda qu'elle y donnoit les mains ; mais elle fut bien surprise quand elle apprit que deux jours après qu'on eut reçu d'elle ce consentement, sa fille avoit été mariée ; que j'avois moi-même assisté à son mariage, & travaillé à le faire réussir.

Elle en fut au désespoir, & elle voulut du moins, n'ayant pû empêcher que sa fille

ne fût mariée, la priver du repos & de la douceur de son mariage. Elle trouva le moyen de faire dire au vieux Gouverneur, qu'en épousant sa fille, il avoit épousé une Maîtresse que je n'avois mariée que pour la voir & l'aimer plus commodément. Ces avis n'étoient que trop capables de lui donner de la jalousie, quand il n'en auroit pas reçu d'autres : mais tout contribua à me rendre suspect, & il apprit presqu'en même-temps, que j'avois entré dans le Couvent, pendant que Mademoiselle de Spinchal y étoit encore, & que même j'avois été surpris avec elle dans sa chambre.

Il ne douta plus après cela qu'il n'eût été pris pour dupe. Je fus averti qu'il vouloit me faire assassiner. C'étoit un homme violent, & je ne jugeai pas à propos de m'exposer à sa violence. Je sortis de chez lui, & je revins chez moi, où j'appris bien-tôt la maniére dont la jalousie lui faisoit traiter sa femme. Il n'y avoit aucun mauvais traitement qu'il ne lui fit. Il la tenoit enfermée, & à peine lui donnoit-il les choses les plus nécessaires à la vie. Je fus touché de ce qu'elle souffroit, & je résolus de l'en délivrer.

Je ne voyois nulle apparence d'aller l'enlever de chez son mari. L'entreprise étoit trop périlleuse pour moi, & ç'auroit été m'exposer à une perte évidente, sans que

la personne que je voulois secourir en reçût aucun soulagement. Je crûs qu'il falloit agir par les voyes de la Justice, & trouver quelqu'un qui présentât une Requête pour obtenir la séparation de Mademoiselle de Spinchal, à raison des mauvais traitemens de son mari. Personne ne me parut plus propre à y réussir que sa mere; & je crûs qu'elle pourroit se résoudre à cette démarche si je lui proposois encore de l'épouser. J'étois si touché de ce que sa fille souffroit, & je l'aimois de si bonne foi, que je crois que j'aurois fait ce mariage, si je n'avois pû autrement lui être utile; mais Madame de Spinchal mourut lorsque je me proposois ce dessein, & une autre mort qui suivit de près celle-là, me fit croire que le mérite de ma générosité avoit enfin trouvé sa récompense.

La mort dont je parle, fut celle du vieux Gouverneur. Il ne vécut que dix-huit mois depuis son mariage, & sa femme se trouva presqu'en même-temps héritiére des biens de sa mere, & en possession de tous les avantages que son mari lui avoit faits en l'épousant; c'est-à-dire, qu'elle se vit une assez riche veuve, pour être regardée comme un fort bon parti.

Je ne fus pas des derniers à lui donner de mes nouvelles, en apprenant celle de la mort de son mari. Elle me manda qu'elle

n'avoit pas oublié les services que je lui avois rendus, & les promesses qu'elle m'avoit faites. Mais que l'intrigue que nous avions eûe ensemble avoit tant fait de bruit, & que tout le monde étoit si persuadé que j'étois cause des chagrins, & même de la mort de son mari, qu'il n'étoit pas à propos que je parusse si-tôt chez elle, mais qu'elle me donnoit rendez-vous à Paris, où elle devoit se rendre incessamment.

Sa Lettre étoit accompagnée d'une Procuration qu'elle m'envoyoit, pour agir en son nom, dans toutes les affaires que la mort de sa mere lui avoit données dans la Province où j'étois. Je mis ordre à tout, avec d'autant plus de soin que je croyois agir pour moi, & que je regardois la Terre de Spinchal, comme un bien qui devoit bientôt m'appartenir, ne doutant point que nous ne dûssions nous marier si tôt que je serois à Paris. Je n'y arrivai qu'un mois après elle. Les affaires dont elle m'avoit donné le soin, m'avoient retenu jusques-la. Il y avoit quelques jours qu'elle avoit discontinué de m'écrire, & je ne savois à quoi attribuer son silence : mais je n'en étois point allarmé.

Mon frere aîné étoit mort il y avoit six ou sept mois des blessures qu'il avoit reçûes au siége de Sainte-Maure dans l'Archipel, en commandant l'Armée des Vé-

la perſonne que je voulois ſecourir en reçût aucun ſoulagement. Je crûs qu'il falloit agir par les voyes de la Juſtice, & trouver quelqu'un qui préſentât une Requête pour obtenir la ſéparation de Mademoiſelle de Spinchal, à raiſon des mauvais traitemens de ſon mari. Perſonne ne me parut plus propre à y réuſſir que ſa mere, & je crûs qu'elle pourroit ſe réſoudre à cette démarche ſi je lui propoſois encore de l'épouſer. J'étois ſi touché de ce que ſa fille ſouffroit, & je l'aimois de ſi bonne foi, que je crois que j'aurois fait ce mariage, ſi je n'avois pû autrement lui être utile; mais Madame de Spinchal mourut lorſque je me propoſois ce deſſein, & une autre mort qui ſuivit de près celle-là, me fit croire que le mérite de ma généroſité avoit enfin trouvé ſa récompenſe.

La mort dont je parle, fut celle du vieux Gouverneur. Il ne vécut que dix-huit mois depuis ſon mariage, & ſa femme ſe trouva preſqu'en même-temps héritiére des biens de ſa mere, & en poſſeſſion de tous les avantages que ſon mari lui avoit faits en l'épouſant; c'eſt-à-dire, qu'elle ſe vit une aſſez riche veuve, pour être regardée comme un fort bon parti.

Je ne fus pas des derniers à lui donner de mes nouvelles, en apprenant celle de la mort de ſon mari. Elle me manda qu'elle

nitiens. Sa mort m'avoit assez touché pour me dégoûter du monde, & j'aurois pris dès ce temps-là le parti de la retraite, si je n'avois aimé Mademoiselle de Spinchal. Mon frere n'avoit laissé qu'un garçon, qui avoit alors vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Il y avoit peu d'hommes de son âge qui eussent plus de mérite. Il étoit parfaitement bien fait. Il avoit servi dès l'âge de quinze ans, ayant suivi son pere à Venise & dans l'Archipel, & c'étoit lui qui m'avoit apporté les nouvelles de sa mort.

J'étois, quand je les reçus, chez le vieux Gouverneur mon parent, où mon neveu vint me trouver deux ou trois jours après le mariage de Mademoiselle de Spinchal. Il la vit alors; mais je ne m'apperçûs point qu'il eût du penchant pour elle, & qu'elle en eût pour lui. Cependant ils s'aimérent dès qu'ils se virent, & je devins le seul obstacle de leur amour, & du dessein qu'ils prirent de se marier, lorsque Mademoiselle de Spinchal seroit veuve.

Ils s'étoient vûs tous les jours depuis qu'elle étoit à Paris, & leur passion étoit au point qu'ils n'étoient occupés qu'à chercher les moyens de se débarrasser de moi. Je n'avois garde de me défier qu'ils fussent ensemble sur le pied où ils étoient. J'étois au contraire très-persuadé que Mademoiselle de Spinchal n'attendoit que mon arri-

mais qu'elle croyoit que la bienſéance demandoit qu'elle laiſſât paſſer au moins la premiére année de ſon deuil avant que de ſe remarier. Je lui dis, après avoir été quelque temps ſans parler, que j'étois fâché qu'elle ſe déguisât avec moi, & que je ſavois que d'autres raiſons que la bienſéance l'obligeoient à différer notre mariage. Comme elle crut que mon neveu m'avoit fait confidence de leur intrigue, elle fut long-temps ſans me répondre, tenant les yeux baiſſés; & enfin me regardant avec froideur, elle me dit que puiſque j'étois ſi bien inſtruit, elle n'avoit rien à me dire.

Je me trouvai alors dans l'état où je m'étois vu tant de fois dans ma vie, lorſque j'avois éprouvé l'inconſtance des femmes. Je vis bien que celle-ci étoit changée, & je regrettai de m'être occupé de cet amour, & de n'avoir pas mieux ſuivi les dégoûts du monde, que la mort de mon frere m'avoit encore donnés depuis peu; mais il me falloit de nouvelles mortifications pour me déterminer. Je quittai Mademoiſelle de Spinchal, en lui diſant qu'elle ne méritoit pas ma colére, & que puiſqu'elle étoit capable de ſe laiſſer éblouir par l'eſpérance d'un établiſſement plus éclatant que celui qu'elle trouveroit avec moi, elle étoit indigne de mon attachement, & que je voulois, en ne la contraignant point,

lui laisser suivre son inconstance, & lui donner lieu de s'en repentir. Elle ne me répondit rien, & elle me laissa sortir.

J'allai trouver mon neveu, à qui je dis que les avis qu'il m'avoit donnés n'étoient que trop bien fondés. Je lui expliquai tout le détail de la manière dont j'en avois usé avec Mademoiselle de Spinchal, depuis que nous avions commencé à nous aimer, & je parus si saisi & si affligé, que mon neveu eut du charin d'être cause de l'inconstance de ma Maîtresse, & soit qu'il fût assez honnête-homme, pour ne vouloir pas m'enlever une Maitresse que j'avois si bien méritée, soit qu'il craignît qu'elle n'eut pour lui quelque jour l'inconstance qu'elle avoit pour moi, il lui écrivit qu'il ne pouvoit se résoudre à me donner une mortification qui m'étoit si sensible; qu'il m'avoit trop d'obligation pour en user si mal, & qu'absolument il ne l'épouseroit jamais, si elle ne trouvoit le moyen de me faire consentir à leur mariage.

Mademoiselle de Spinchal fit une réponse à cette Lettre qui tomba entre mes mains, & que je crois qu'elle fut bien-aise que je visse; car ce fut celui qui la devoit rendre à mon neveu qui me la donna, ne l'ayant pas trouvé chez moi, où il me dit qu'il étoit venu le chercher. J'avois trop d'intérêt de savoir ce que Mademoiselle de

Spinchal pouvoit lui mander, pour ne pas ouvrir cette Lettre. Je la décachetai, & voici comment elle étoit conçue.

Est-il possible que quand on est à un certain âge, on ne se rende pas justice, & que Monsieur votre Oncle veuille toujours oublier qu'il a soixante ans ? J'ai eu pour lui de la complaisance, il est vrai, & je lui ai laissé prendre toutes les espérances qu'il lui a plu, ne pouvant faire autrement dans la situation où j'étois ; mais j'ai aussi toujours eu assez bonne opinion de lui, pour espérer qu'il auroit honte d'être toujours fou, & de vouloir toujours passer pour jeune. Croit-il nous tromper par les soins qu'il prend de nous cacher son âge, & trouver mauvais que j'aye pour un homme comme vous des sentimens qu'il seroit, ce me semble, ridicule que j'eusse à mon âge pour un vieillard ? S'il avoit un peu de prudence, voudroit-il s'exposer au sort du mari que j'ai perdu, & avec lequel je n'ai point eu d'autre raison d'être si mal, que parce qu'il n'étoit plus d'un âge à mériter les soins & la complaisance d'une jeune femme ? D'ailleurs, dequoi peut-il se plaindre, puisque mon attachement ne sort point de sa famille ? Et s'il a pour vous autant d'amitié que vous dites, n'est-ce pas à lui à faire scrupule de vous enlever votre Maîtresse ? N'est-il pas juste que les vieilles gens soient plus

leurs passions que les jeunes?
:, il prendra son parti quand il
mariés : Mais s'il ne veut pas
nous n'aurons pas beaucoup à
lui ; il est trop vieux pour nous
emps de la peine. Je ne prendrai
la lettre ce que vous me mandez ;
expliquer vos intentions. Je vous
ême davantage, d'avoir cette con-
our un Oncle à qui vous dites que
obligation. Mais quand il seroit
s égards, que vous dites que vous
ir pour lui, vous feroient rompre
je ne cesserai point de vous aimer,
ie ne serai à un autre, si je ne puis
s.

omprendre combien l'aventure
ccablante, il faut se souvenir de
i dit ailleurs ; à savoir, que ma
de vouloir passer pour jeune. Je
: que ce qui me toucha le plus
Lettre, ne fut point d'y trouver
:s de l'inconstance de cette fem-
ırent les insultes qu'elle y faisoit
:. Les termes de *Vieillard* & de
:ns, & enfin tout ce qui me fai-
:nir que je n'étois plus jeune, me
: injure si sensible & si humiliante,
nbai dans une espéce de confu-

on, qui m'ôta pour quelque temps tout autre sentiment.

Je m'enfermai chez moi, & j'ordonnai qu'on ne laissât entrer personne. Je relus cette Lettre vingt fois, & vingt fois je fus sur le point de rendre à cette femme, insulte pour insulte. Je passai le reste du jour dans ces transports. Je me couchai fort tard, & je dormis peu. Je repassai, étant au lit, sur toutes les aventures de ma vie; mais particuliérement sur celle qui m'avoit toujours le plus occupé; je veux dire, sur l'histoire de ma Carmelite. Il me sembla que je la voyois encore, & que je l'entendois qui me répétoit les termes que j'avois trouvés dans cette Lettre. *Est-il possible, que vous vouliez toujours oublier que vous avez soixante ans?*

Je me trouvai plus calme le lendemain. Je repris cette Lettre, & l'ayant relue encore plusieurs fois : Mais après tout, me disje à moi-même, pourquoi m'avisai-je de me plaindre de ce qu'on me dit que j'ai soixante ans? N'est-ce pas une vérité? N'est-il pas temps que je cesse d'être fou! Quand deviendrai-je sage, si je ne le suis maintenant? Oh! ma chere Carmelite vous aviez bien raison de me dire autrefois, qu'il n'y avoit rien de solide dans le monde. Ah! si j'avois suivi vos conseils & votre exemple, qu'il y a long-temps que j'aurois été sage! Mais il est encore tem

s vieux, & que ceux méme
plaire, en déguiſant mon
emiers à me le reprocher,
e ne m'expoſe plus à de pa-
Oh Monde! je te connois
tu ne me tromperas plus.
ɔre le reſte du jour ſans voir
pris enfin la réſolution de
e derniére diſgrace, & de
liens qui me pouvoient en-
Qui auroit pu croire qu'une
ɔit paroître auſſi frivole que
ir reprocher ma vieilleſſe,
force pour m'arracher du
ıt ce que j'avois jamais ſouf-
u ſe ſert des moyens les plus
: nous conduire à ſes fins;
ı'y en a guéres de plus effi-
voir confondre notre va-
ıoſes où nous avons la foi-
e conſiſter.
nces de cette injure me la
e plus ſenſible. Etre traité
ne perſonne dont je croyois
laquelle je m'étudiois de
nouveau genre de mortifi-
ɔnnus que ſi dans tous les
, on a lieu de ſe défier des
ın nouvel aveuglement que
ır plaire, quand on eſt dans
ſt plus propre qu'à donner

matiére à leur malignité, & à leurs railleries.

Mais je fis ensuite réflexion au peu de proportion qu'il y a entre les amusemens des passions, & les désagrémens de la vieillesse, & je sentis diminuer le ressentiment que j'avois du procédé de Mademoiselle de Spinchal. Elle me parut plus sage que moi, & je commençai à ne plus lui faire un crime d'une chose qui me paroissoit une preuve de sa raison & de son bon sens. Enfin, ayant résolu de n'être plus le même, toutes choses me parurent avoir à mon égard une nouvelle face; & la premiére preuve que j'eus que j'allois effectivement changer, fut l'indifférence qui succéda aux troubles & aux émotions que j'avois senties.

Ayant pris là-dessus mon parti, je voulus m'ôter à moi-même toute espérance de posséder Mademoiselle de Spinchal. Elle paroissoit un bon parti pour mon Neveu, & je voulus le récompenser de la générosité qui l'avoit fait résoudre à rompre avec elle, à ma considération.

Je le fis venir, & sans lui dire mon dessein, je montai avec lui en Carosse, & j'allai chez Mademoiselle de Spinchal. Nous la trouvâmes seule; & après avoir pris des siéges, je lui parlai en cette sorte.

Vous ne devez pas douter, Madame que je ne vous aye aimée, & je crois q

cours, ne sachant si je ne venois point pour lui faire des reproches; mais elle connut que j'étois sincére, & elle me laissa poursuivre. Quand elle vit que je ne parlois plus, elle me répondit qu'elle me prioit d'achever de lui donner des marques de ma générosité, en lui permettant de ne se point justifier d'une conduite, dont elle ne pouvoit se souvenir sans confusion; qu'elle auroit toute sa vie pour moi plus d'estime & de reconnoissance que pour personne; mais que si je voulois que le mariage de mon Neveu lui fût agréable, il ne falloit point que je parlasse, ni de lui donner mon bien, ni de me retirer du monde.

Mon Neveu ne parloit point, & les larmes qu'il n'avoit pu retenir en m'écoutant, lui en ôtoient la liberté. Je crûs, pour abréger cette conversation, ne devoir plus leur parler que de Dieu, & de la pensée qu'il m'avoit inspirée de ne plus penser qu'à mon salut. Je leur fis là-dessus un discours qui les toucha; & ils connurent bien que mon parti étoit pris, & qu'ils entreprendroient inutilement de m'en détourner. Je les priai de me garder le secret sur le dessein de ma retraite, & nous nous séparâmes pour donner ordre à tout ce qui étoit nécessaire pour achever leur mariage.

Ma Belle-sœur, Mere de mon Neveu y consentit avec joye. Je donnai ma Terre

à mon [illegible]. [illegible] aisément [illegible] étoit à moi. [illegible] héritiers, [illegible] Suede [illegible].

Leur [illegible] le courage [illegible] inconstance, [illegible] dire que je n'en [illegible] tois étonné de me [illegible] choses de ce monde, [illegible] j'avois été jusques-là. Je [illegible] avec eux; & me souvenant que ma chere Carmelite m'avoit dit autrefois, qu'il ne falloit point s'engager dans une retraite, qu'on ne se fût éprouvé long-temps, j'allai passer trois mois dans une maison Religieuse, sous la conduite d'un homme fort éclairé & fort sage, qui me régla lui-même le lieu & le genre de cette retraite.

Je voulus d'abord me faire Chartreux, ensuite je pensai à la Trape; mais celui qui me conduisoit, me détourna de l'un & de l'autre dessein, non-seulement à cause de mon âge, mais aussi parce qu'il craignoit pour moi un engagement que je ne pourrois rompre. Il savoit qu'on trouve quelquefois dans ces sortes d'engagemens des chagrins qui naissent de la contradiction des esprits, & qui occupent, malgré qu'on en ait, d'un autre soin que de celui du salut.

Mais aussi ce que je lui racontai du Ma
trat qui m'avoit paru soutenir avec p
une retraite où il étoit souvent visité de
amis, lui fit craindre pour moi la mê
peine. Il crut qu'il m'en falloit une o
ne fusse engagé que par le seul désir de n
salut, & où, d'un autre côté, je ne v
rien qui me rappellât les idées du mon
C'est ce qui lui fit approuver la pensée
je lui communiquai de me retirer dans
Province où je n'avois aucune connoiss
ce & aucune habitude; parce que n'y é
connu de personne, je ne serois point
posé à des visites, également à craind
soit qu'elles soient agréables, soit qu'e
soient importunes.

C'est-là où je suis maintenant, & je
crois pas que je me lasse de m'y cach
puisque depuis que j'y suis, je n'ai eu
des jours heureux & tranquilles; &
tout ce que j'ai été obligé de me représ
ter en écrivant ces Mémoires, touchan
amusemens de ma vie, n'a servi qu'à a
menter en moi le mépris du monde
qu'à me donner un repentir sincére d'av
commencé si tard à m'occuper de la se
chose où j'ai trouvé un véritable & so
bonheur.

L'Auteur de ces Mémoires est mort
viron six mois après les avoir écrits. I
écr

[illegible] au feu, s'il [illegible] maître : mais il lui fut dérobé lorsque l'on vit qu'il avoit dessein de le supprimer. Au reste, pour ajouter ce qui manque à l'histoire de sa vie, on croit devoir dire un mot de sa retraite, & de la maniére dont il a vécu jusqu'à sa mort.

Il changea de nom, & comme il étoit dans une Province où personne ne le connoissoit, lui ni sa famille, il ne lui fut pas difficile de passer pour tout autre qu'il n'étoit. Il se déguisa si bien, que ceux avec qui il a vécu, n'ont jamais pu deviner qu'il eût été homme d'épée. Comme il avoit beaucoup d'esprit & d'étude, on étoit persuadé qu'il avoit eu quelque Charge dans la Robe, [illegible] qu'il avoit été auprès de quelque Ambassa[illegible] La connoissance qu'il avoit des La[illegible] & des Pa[illegible] [illegible], confirmoit cer[illegible]

Perſonne, non pas même ſon neveu
connoiſſance d'abord du lieu qu'il avo
ſi pour ſe retirer, excepté celui qui lu
aidé à faire ce choix, & par les avis
il s'eſt toujours gouverné. Cet homm
ſoin de lui faire tenir ſa penſion.

Il y avoit près de deux ans qu'
dans cette retraite, quand ſon neveu
informé. Il voulut aller le voir avec
me, celle-là même qu'il avoit tant aim
le nom de Mademoiſelle de Spinchal
ce ſage Solitaire fit tant, qu'il obtint
neveu viendroit ſeul ; & de toute ſa fa
il n'a jamais vû que lui. Encore mê
bligea-t-il à prendre la précaution
point dire qu'il fût ſon neveu, craign
cela ne le fit connoître, & ne lui att
la conſidération dans une Province où
loit être inconnu.

Ce neveu & ſa femme étoient les
perſonnes pour leſquelles il eut encore
vé quelque attachement ; mais Dieu
l'un & l'autre. Son neveu fut tué à l'A
ſa femme ne lui ſurvécut que ſix moi
ils moururent ſans enfans.

Il reconnut en cela la conduite de l
vidence, qui avoit permis que pour êt
détaché & plus inconnu, il ne reſtât pe
dans le monde qui pût ſervir à le fai
noître. Il vit paſſer les biens de ſa f
entre les mains de gens qui ne ſavoie

même qu'il fût encore au monde ; & par le peu de soin qu'il prit de ce qui lui appartenoit dans cette succession, il manqua sur la fin de sa vie des choses les plus nécessaires. Il n'eut presque plus pour subsister que la charité des Religieux chez qui il s'étoit retiré, & comme il les trouva très-détachés du monde, il ne s'avisa point de les substituer à sa place, pour disputer les biens qui pouvoient lui appartenir. Il crut que ce seroit mal récompenser les soins qu'ils avoient eus de lui, que de les engager dans un Procès, & de léguer des richesses à des gens qui aimoient à être pauvres. Il se réduisit à leur égard à la qualité de Valet ; & c'est dans cette qualité qu'il est mort, inconnu à tout le monde, & si heureux dans le dessein qu'il a eu de se cacher, que le seul homme qui auroit pu le faire connoître, je veux dire celui qui a rédigé ses Mémoires, a crû lui devoir toutes les précautions qu'il a prises pour empêcher qu'il ne fût reconnu.

FIN.

[redacted]

